



LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

FONDÉ

PAR ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1894

DEUXIÈME SEMESTRE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

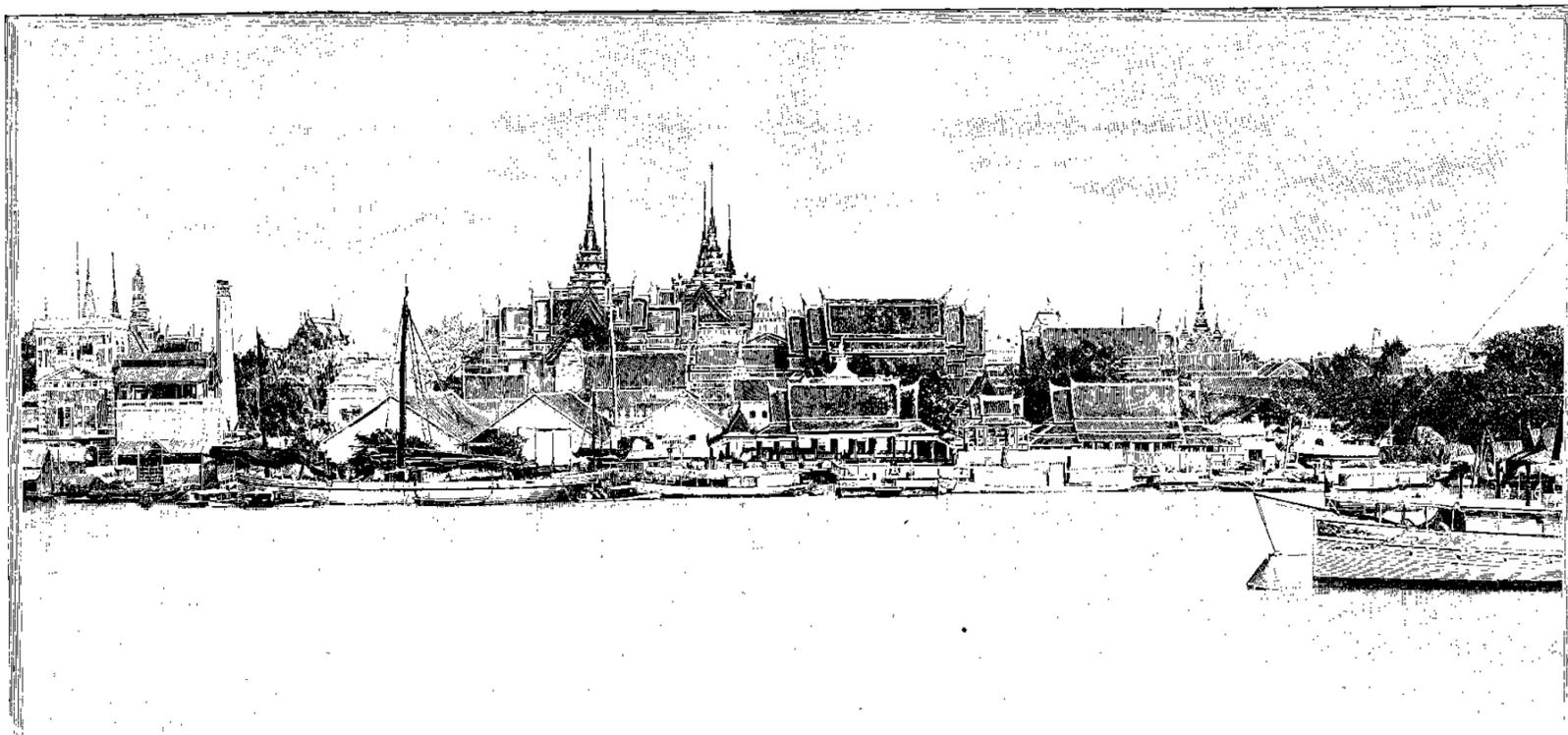
LONDRES

18, KING WILLIAM STREET, STRAND

—
1894



R 10 820



DÉBARCADÈRE DU PALAIS ROYAL À BANGKOK¹ (PAGE 6).

BANGKOK²,

PAR M. LUCIEN FOURNEREAU.

Aperçu géographique sur le Siam.

LE royaume de Siam est en général peu connu; pour bien des gens même le nom de ce merveilleux pays n'évoque guère que l'idée de la patrie lointaine et un peu fantastique des célèbres frères qui furent un instant nos hôtes; mais l'heure est passée de ces ignorances, et c'est maintenant un devoir pour chacun de chercher à s'instruire sur ces contrées qui sont à l'ordre du jour.

Les récents événements qui ont attiré sur le Siam les regards du monde entier ont rendu pour nous la connaissance de ce pays indispensable, surtout en raison du voisinage de nos protectorats du Cambodge et de l'Annam, qui sont limitrophes, au nord-est et au sud-est, de notre jeune colonie de Cochinchine et enfin du protectorat de l'Angleterre sur la Birmanie.

Avant de décrire au lecteur les diverses impressions qui attendent le touriste dans la ville de Bangkok, nous croyons utile de lui tracer un léger aperçu géographique des États du roi de Siam, tels qu'ils ont été définis par les derniers traités.

Ce royaume comprenait autrefois, avant que les Portugais se fussent emparés de Malacca, toute la pres-

qu'île malaise jusqu'à Singapore. Plus tard, à l'instigation et par l'appui des Anglais, les États de Djohore, Rumbo, Salangore, Pahang et Perah se sont soustraits à l'empire de leur suzerain, de sorte que le royaume de Siam ne commence plus aujourd'hui qu'à Tringanou.

Le Siam est borné au nord par plusieurs principautés chans et laos, tributaires de Siam et d'Ava, mais ces peuplades chans ou laotiennes méconnaissent ou repoussent la domination du Siam. A l'est, le Mékong le sépare pendant plusieurs milliers de kilomètres des territoires annamite et cambodgien⁴. Le pays que les Européens nomment Siam porte le nom de Muang-Thaï, dont la traduction, qu'il faut bien se garder de prendre au pied de la lettre, est « Royaume des libres »; son ancien nom était *Sajam* (« race brune »), d'où l'on a tiré Siam.

La population est loin d'être en rapport avec l'étendue du territoire, dont la superficie peut être évaluée à 645 000 kilomètres carrés; on ne compte guère plus de sept millions d'habitants à répartir entre Siamois, Chinois, Malais, Laotiens, Cambodgiens, Annamites, Pégouans, Kariengs, Mônes, Stiengs, Xongs, Lavas, Birmans, Parsis, Indiens, etc.

1. Gravure de Bocher, d'après une photographie.

2. Voyage exécuté de 1891 à 1892. — Texte inédit. — Les dessins de cette livraison ont été faits d'après les photographies de M. Fournereau.

3. Gravure de Bazin, d'après une photographie.

4. Les provinces de Battambang et de Siem-Réap (Angkor), limitrophes du grand lac de Tonlé-Sap, ont appartenu au Cambodge. Les territoires du Laos et la province de Luang-Prabang faisaient virtuellement partie de l'Annam avant l'établissement du protectorat français.

TALAPOIN³.

Le Mé-Nam mérite bien le beau nom qu'il porte (mère des eaux) : c'est le plus grand fleuve du Siam. Il prend sa source dans les montagnes du Yun-Nan, passe à Xieng-Maï, province gouvernée par un vice-roi, traverse Raheng, Pak-Nam-Phô, où il reçoit le Mé-Ping, gros affluent venant du nord qui arrose Uttharadit, Phitsanulôk ; un peu plus bas, le Mé-Nam se divise en plusieurs branches qui viennent se réunir au-dessus de Bangkok, il traverse cette ville et, après un cours de 300 lieues environ, va se jeter à la mer au fond du golfe de Siam ; il est navigable en toute saison jusqu'à Ayuthia, ancienne capitale du royaume, mais, au-dessus, de nombreux bancs de sable, émergeant pendant la saison sèche, rendent la navigation impossible.

L'année se divise dans l'Indo-Chine en deux saisons principales dites « saison sèche » et « saison des pluies ».

La première, *na-leng*, se subdivise en *na-nao* et *na-ron*, c'est-à-dire saison froide et saison chaude. Pendant la saison dite froide (décembre, janvier, février, mars) le thermomètre descend la nuit à $+12^{\circ}$, $+7^{\circ}$ dans le Laos, et, dans le jour, vers une heure ou deux de l'après-midi, il remonte jusqu'à $+29^{\circ}$ ou $+30^{\circ}$. Les indigènes, peu habitués au froid, grelottent, claquent leurs dents laquées par le bétel, se couvrent de loques, de haillons et se serrent frileusement autour de grands feux. Quant à la saison chaude, elle est pour les Européens vraiment insupportable en avril, mai et souvent en juin : à peine si, la nuit, le thermomètre varie de un ou deux degrés et l'après-midi il atteint la température accablante de $+41^{\circ}$, $+43^{\circ}$ à l'ombre ! La saison des pluies, *na-phon*, commence quelquefois à la fin de mai, pour durer jusqu'au milieu de novembre, et a le grand avantage de tempérer quelque peu la chaleur. Avec la fin de cette saison vient le temps des plaisirs, des réjouissances, des fêtes religieuses, civiles et populaires ; c'est l'instant que nous conseillerions volontiers comme étant le plus favorable pour visiter le Siam d'une façon intéressante. Les pluies abondantes qui caractérisent cette saison, récoltées par la vaste cuvette que forment les montagnes du nord, de l'ouest et de l'est, s'écoulent rapidement vers le sud au milieu de cette large et longue vallée du Mé-Nam, inondant chaque année les vastes plaines alluvionnaires qui, depuis Ayuthia jusqu'à l'embouchure, forment les rives du fleuve et fertilisent tout sur leur passage. Ce grand cours d'eau, seule et unique voie de pénétration, suffit à tout le trafic du pays, les communications terriennes, très rudimentaires quand on en rencontre, n'existant même pas dans le nord.

Le Mé-Nam.

Bangkok ne se trouvant pas sur la ligne que suivent les grands courriers de la Chine et du Japon, exige, pour s'y rendre, un transbordement à Singapore. Là de nombreux vapeurs, affrétés par des compagnies anglaises ou des Chinois, font le service de Bangkok,

effectuant le trajet en quatre, cinq ou six jours suivant le temps et la vitesse du navire¹.

Ces vapeurs, commandés par des capitaines au long cours anglais, ont un équipage de Malais, véritables singes qui escaladent avec une agilité surprenante les haubans et les galhaubans, serrés dans leurs doigts de pieds. Les cuisiniers, les boys sont Chinois et tous sans exception parlent l'anglais.

Cette dernière circonstance rend la navigation dans le golfe de Siam singulièrement monotone et triste pour le voyageur qui ne possède pas cette langue ; condamné à un mutisme forcé, nul ne cherche à lui venir en aide dans ses vains efforts pour se faire comprendre ; pour se distraire de cette sorte de quarantaine il n'a que les études de mœurs plus ou moins palpitantes auxquelles il peut se livrer sur ses compagnons de voyage, ou la vue de l'immuable ligne qui coupe au loin l'horizon. Aussi est-ce pour lui un sentiment de joie bien profonde et intime que de voir se lever dans le violet du lointain les montagnes de l'ancien Cambodge, puis les groupes d'îles : Koh-Kwang-Noï, Koh-Luem, Koh-Kram et Koh-Ryn, qui annoncent la proximité du continent.

Ce dernier, vu du large, offre au spectateur l'aspect d'un véritable mirage : ce sont des lignes de verdure et des bouquets d'arbres en suspension dans l'atmosphère tremblotante et surchauffée des pays tropicaux.

La mer, jusque-là d'un bleu intense, est passée au verdâtre, puis a pris tout à coup un ton jaune et boueux : c'est le fond du golfe.

Le Mé-Nam est obstrué à son embouchure par un vaste banc de sable qui barre le passage aux navires d'un fort tonnage ; il faut donc attendre quelquefois à l'embouchure du fleuve pour franchir cet obstacle que l'on nomme la barre.

Les Siamois la considèrent longtemps comme un rempart naturel contre les invasions étrangères², mais les derniers événements et surtout la glorieuse affaire de Pak-Nam où, comme on sait, l'escadre française franchit la barre sous le feu meurtrier des navires et des forts siamois, ont dû leur enlever une partie de leurs illusions.

On profite du flux pour franchir la barre dont, à marée basse, la masse moitié vaseuse, moitié sablonneuse, montre à perte de vue une forêt de bambous fichés dans le sol, où les pêcheurs siamois et annamites

1. Le prix du passage à bord des vapeurs anglais est de 40 piastres, ou de 70 pour l'aller et le retour. La piastre vaut, selon le cours, de 4 fr. 50 à 3 fr. 60.

2. Pendant le mois d'avril, premier mois de la *na-ron* (saison chaude), la mer atteint son niveau minimum de hauteur, et les dernières observations faites sur les marées à cette époque ont donné 90 centimètres de fond sur la barre à marée basse et 3 m. 80 à marée haute.

Au commencement d'octobre, c'est-à-dire vers la fin de la saison des pluies, la rivière est beaucoup plus haute, les bords sont submergés, le pays est inondé. Il y a alors sur la barre une hauteur de 1 m. 05 aux marées basses des syzygies, de 4 mètres à marée haute.

Pendant les grandes marées et aux environs, il n'y a qu'un flux en vingt-quatre heures, deux à l'époque des quartiers. Ces irrégularités sont encore augmentées par les changements de vent dans le golfe de Siam.

fixent leurs immenses filets coniques. De grosses moules, à la coquille verte, s'accrochent à des milliers de branches de palétuviers, plantées en quinconce et très rapprochées.

Cet écueil franchi, on s'engage dans une sorte de chenal de 40 à 50 mètres de large, véritable porte ouverte vers les eaux assiégées, et l'on arrive enfin à l'embouchure du Mé-Nam.

Le spectacle que l'on a sous les yeux n'offre rien de bien original pour qui connaît déjà les arroyos de ce pays : des rangées touffues de palétuviers, d'immenses marécages, sont les seuls ornements des deux rives du fleuve sur une grande partie de son cours; ajoutez quelques misérables huttes de pêcheurs construites sur pilotis et c'est là à peu près tout le paysage qui réjouit l'œil jusqu'à l'île de Pak-Nam; les rives vont en se resserrant, laissant toutefois au fleuve une largeur moyenne de 800 mètres environ¹.

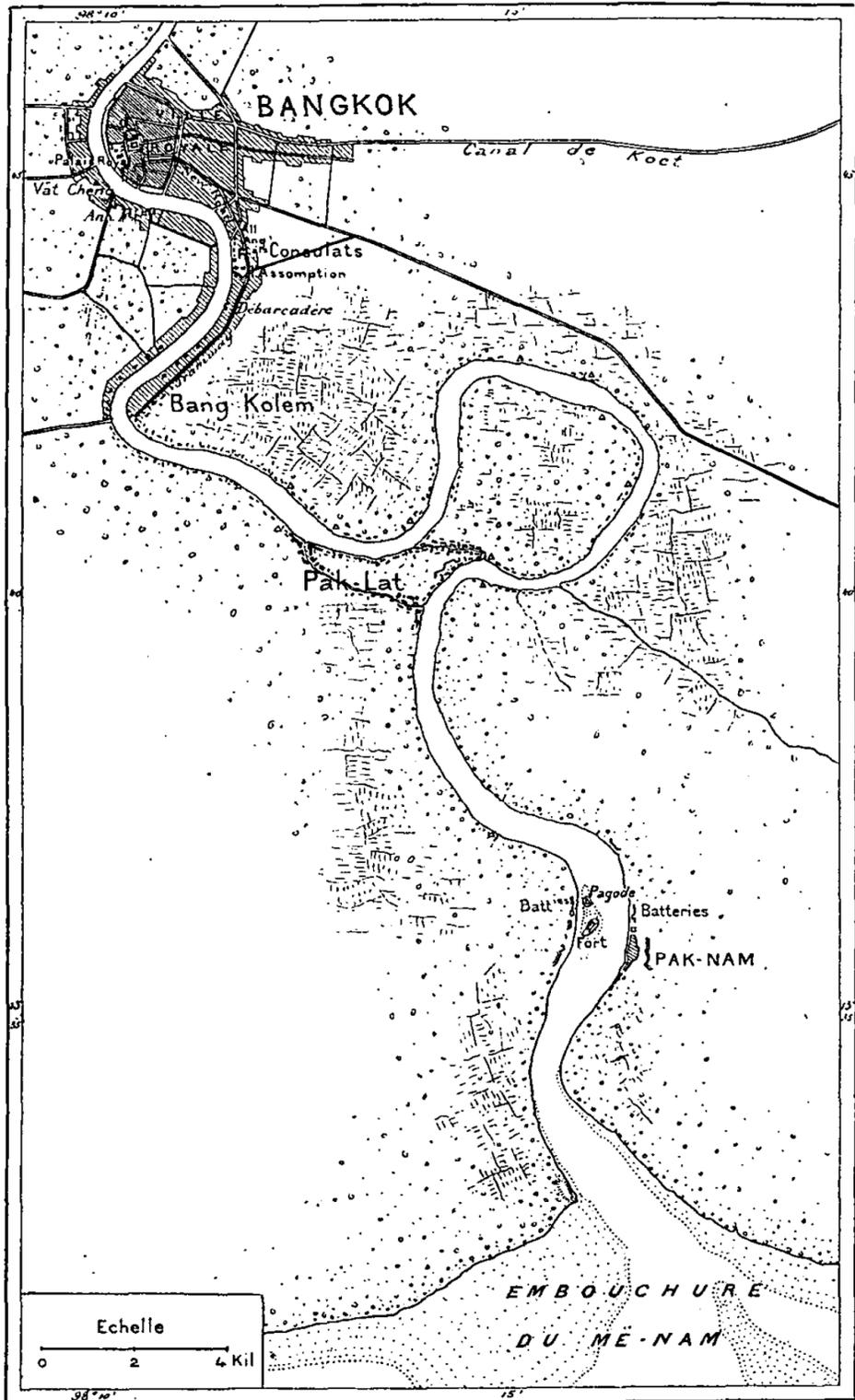
Un bateau-feu, montrant un feu fixe rouge, est mouillé au milieu du fleuve, et indique aux pilotes le point où, vers 1840, pendant une guerre contre le Cambodge, furent coulées des jonques chargées de pierre, qui constituent un écueil dangereux. En 1893, lors des derniers événements franco-siamois, les Siamois construisirent à la hâte en cet endroit un barrage formé par des jonques, de forts picux et deux navires en fer préalablement coulés, le tout réuni par de puissants chaînages; non contents de ces mesures défensives, ils garnirent en outre de torpilles le passage laissé libre; l'une d'elles fit explosion entre l'*Inconstant* qui venait de franchir la ligne et la *Comète* qui le suivait. Cet incident d'ailleurs ne dérangerait rien nos braves marins dans leur course hardie.

Après avoir remonté quelque temps les eaux du Mé-Nam et franchi un premier coude, on ne tarde pas à apercevoir l'île fortifiée de Pak-Nam et la silhouette de la première pagode.

La forteresse, réputée la plus belle du Siam, porte le nom caractéristique de *Sua-son-lek-tin* (« le tigre qui cache ses griffes »); l'armement se compose de pièces de fort calibre, achetées en Angleterre en 1888. C'est de ce point que l'artillerie des Siamois, soutenant le feu de leurs navires de guerre, tira sur deux de nos canonnières : deux de nos matelots furent tués, trois autres blessés.

1. Un feu fixe blanc, de troisième ordre, élevé de 13 mètres et visible à une distance de 10 milles, est allumé au dedans de la barre à l'entrée du Mé-Nam par 13° 29' 25" latitude nord et 98° 15' 11" longitude est. Des pilotes européens croisent au large entre Koh-Luem et le fleuve.

En arrière, sur une autre île de moindre importance, s'élève la pagode que nous signalions tout à l'heure et qui porte le nom de *Chedi-Pak-Nam-Chao-Phaya*. Élevée en l'honneur de Bouddha, elle se compose de deux édifices principaux : le temple, Bôt, et le grand Phra-Chedi¹; en outre, plusieurs salas² sont destinés à

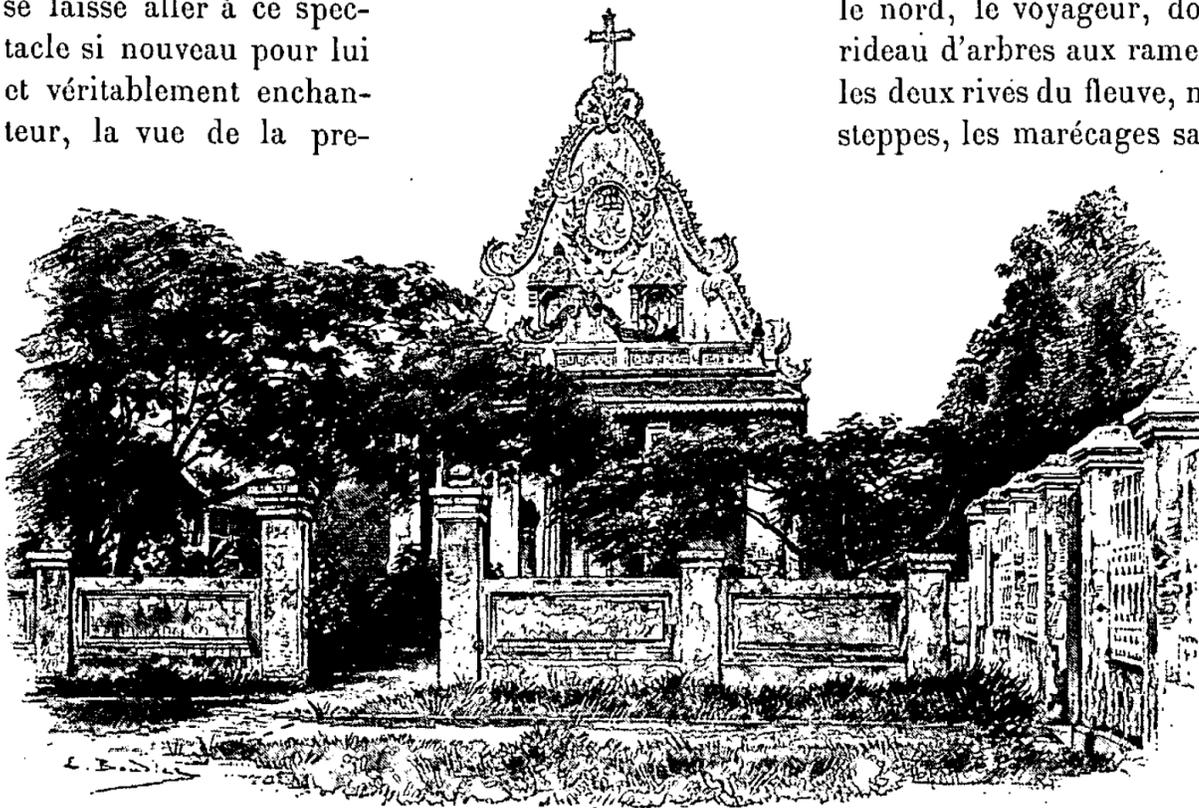


recevoir les pèlerins. Cette pyramide, se découpant sur un fond de verdure et reflétant son pied dans le miroir des eaux calmes, est d'un effet vraiment grandiose et saisissant. Tous les ans, au onzième mois (octobre) du calendrier siamois, à 4 heures du matin, durant les fêtes de Thôt Kathin, les indigènes de toutes classes vont y rendre leurs hommages à Bouddha et lui faire des offrandes. Des milliers de barques sillonnent alors la rivière, portant des dévots des deux sexes, revêtus, pour la circonstance, de leurs costumes les plus bril-

1. Le Phra-Chedi est une sorte de pyramide, élevée en l'honneur de Bouddha; en vue de se concilier ses faveurs et son indulgence.
2. Abris.

lants. A 7 heures du matin, la cérémonie est terminée, on prend dans les barques une légère collation et chacun repart pour les villages voisins, voire même pour Bangkok.

Longtemps attristé par la durée du voyage, c'est avec un sentiment exquis de délassément que le voyageur se laisse aller à ce spectacle si nouveau pour lui et véritablement enchanteur, la vue de la pre-



L'ÉGLISE DE L'ASSOMPTION¹ (PAGE 7).

mière pagode; lorsque tout à coup le navire stoppe, l'ancre est mouillée : c'est la douane de Pak-Nam.

Pak-Nam.

Pak-Nam, situé à trois milles au-dessus de l'embouchure du Mé-Nam, sur la rive gauche, se compose de constructions en planches de tek, couvertes de toits en tôle galvanisée, de huttes et de paillotes d'un aspect sordide; c'est, en somme, un petit village assez malpropre, qui doit sa réputation à son grand *Talat* (marché), grâce auquel les navires d'un fort tonnage, qui sont arrêtés par la barre, peuvent tous les jours se ravitailler en vivres frais. On remarque, en outre, à Pak-Nam la première église chrétienne, desservie par nos missionnaires du séminaire de la rue du Bac.

La résidence du gouverneur nous est signalée par son mâât de pavillon, au sommet duquel nous voyons claquer au vent l'étendard rouge orné de l'inévitable éléphant blanc, qui est aux Siamois ce que le croissant est aux Turcs. De chaque côté des deux rives ont été établies des batteries rasantes dans le genre des constructions à la Vauban.

A Pak-Nam s'accomplissent les premières formalités de la douane, et tous les navires s'y doivent arrêter pour se mettre en règle avec l'Administration. De tous côtés, des barques s'avancent rapidement sur nous, portant dans leurs flancs des soldats locaux et des

douaniers aux uniformes bariolés, coiffés du casque blanc à pointe de cuivre. Enjambant lestement cordes et échelles, ces aimables fonctionnaires entrent avec désinvolture dans l'exercice de leurs fonctions, prêts à prélever le 3 pour 100 qui frappe indistinctement toutes les marchandises importées. Reprenant sa route vers le nord, le voyageur, dont la vue est arrêtée par le rideau d'arbres aux rameaux toujours verts qui bordent les deux rives du fleuve, ne soupçonne pas les immenses steppes, les marécages sans fin, les rizières et les mille petits canaux qui s'étendent jusqu'à l'horizon.

A cinq milles environ en amont de Pak-Nam, second village fortifié, c'est Pak-Lat, peuplé de 7 à 8 000 âmes. Un canal, creusé en cet endroit, raccourcit d'une dizaine de milles la route si tortueuse du Mé-Nam, qui forme une boucle des plus accentuées, mais cette voie n'est accessible qu'aux petites embarcations.

Le village bordant le canal sur les deux rives est

assez important, en raison du commerce et des échanges qu'y font les Chinois. Ce premier faubourg de Bangkok, peuplé de mille éléments divers, présente le spectacle curieux de quartiers entièrement indiens, mahométans ou malais; les Siamois y sont en petit nombre. En raison de la complexité de cette population, les pagodes sont nombreuses et ont toutes le caractère particulier à chaque élément.

Le marché, très malpropre, est abondamment fourni; on y patauge fraternellement dans la boue avec les canards et les cochons.

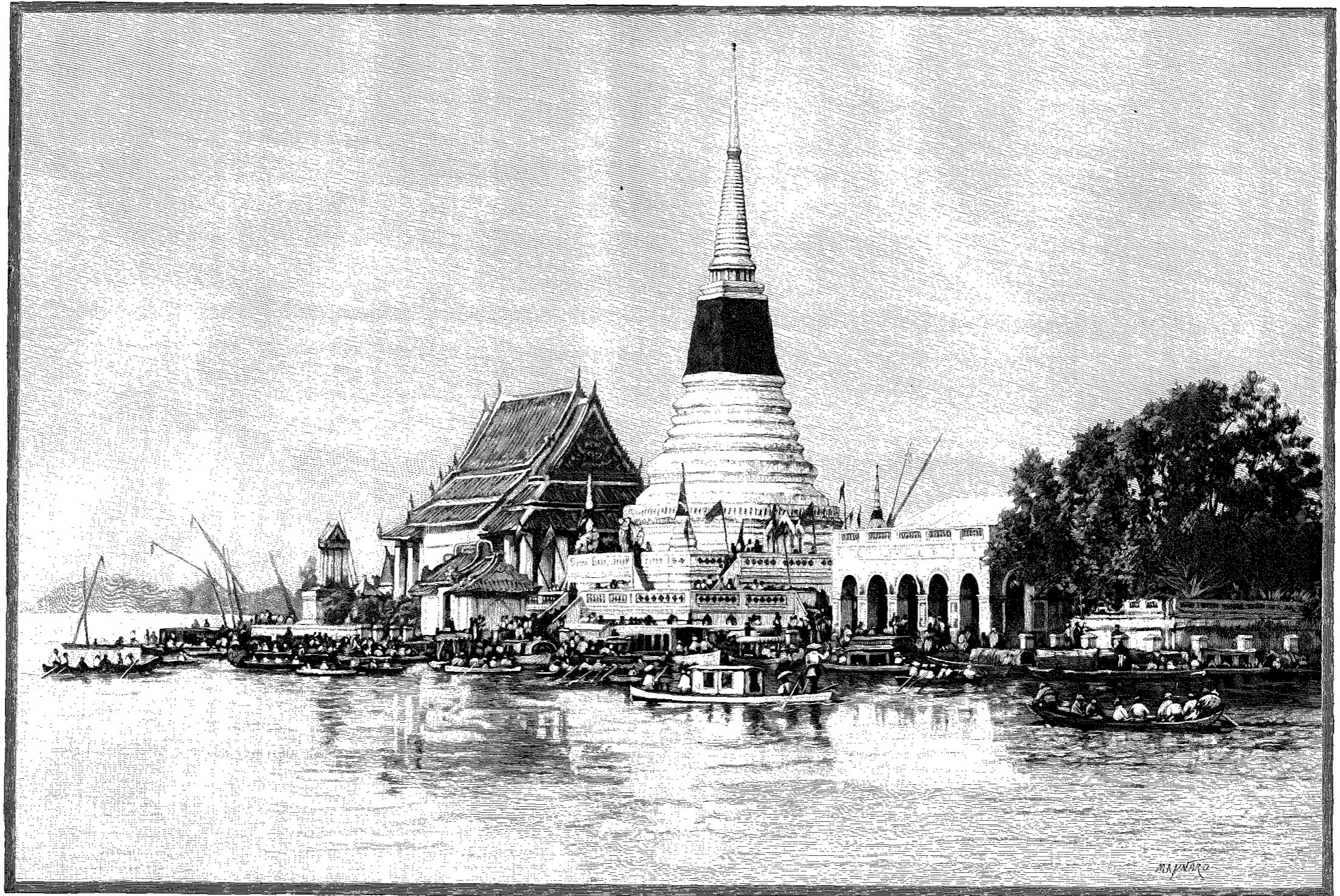
Nombre de Pégouans, descendants de prisonniers de guerre, peuplent les environs; les jardins produisent généreusement l'orange, le citron, la pamplemousse, la banane, la canne à sucre et le bétel. Le riz est excellent.

Signalons, enfin, l'église chrétienne de Pak-Lat, construite en bois sur pilotis, sans style particulier.

A un demi-mille plus haut, de longues batteries rasantes forment la dernière ligne de défense de Bangkok; elles sont d'ailleurs en assez piteux état.

Sur la rive droite, de vastes hangars semblent partager le triste discrédit où est tombé le *Chang-kou-ta*, la « chaîne sacrée » : elle était formée de fortes poutres en bois de tek, supportant des rangées de chaînes de fer et reliées entre elles par de formidables anneaux de même métal. Destinée jadis à barrer la route aux navires étrangers, les hauts dignitaires siamois savent aujourd'hui à quoi s'en tenir sur son compte; aussi repose-t-elle paisiblement dans ses vastes anneaux.

1. Dessin de Boudier, d'après une photographie.



PAGODE DE PAK-NAM. — DESSIN DE TAYLOR, GRAVÉ PAR MAYNARD.

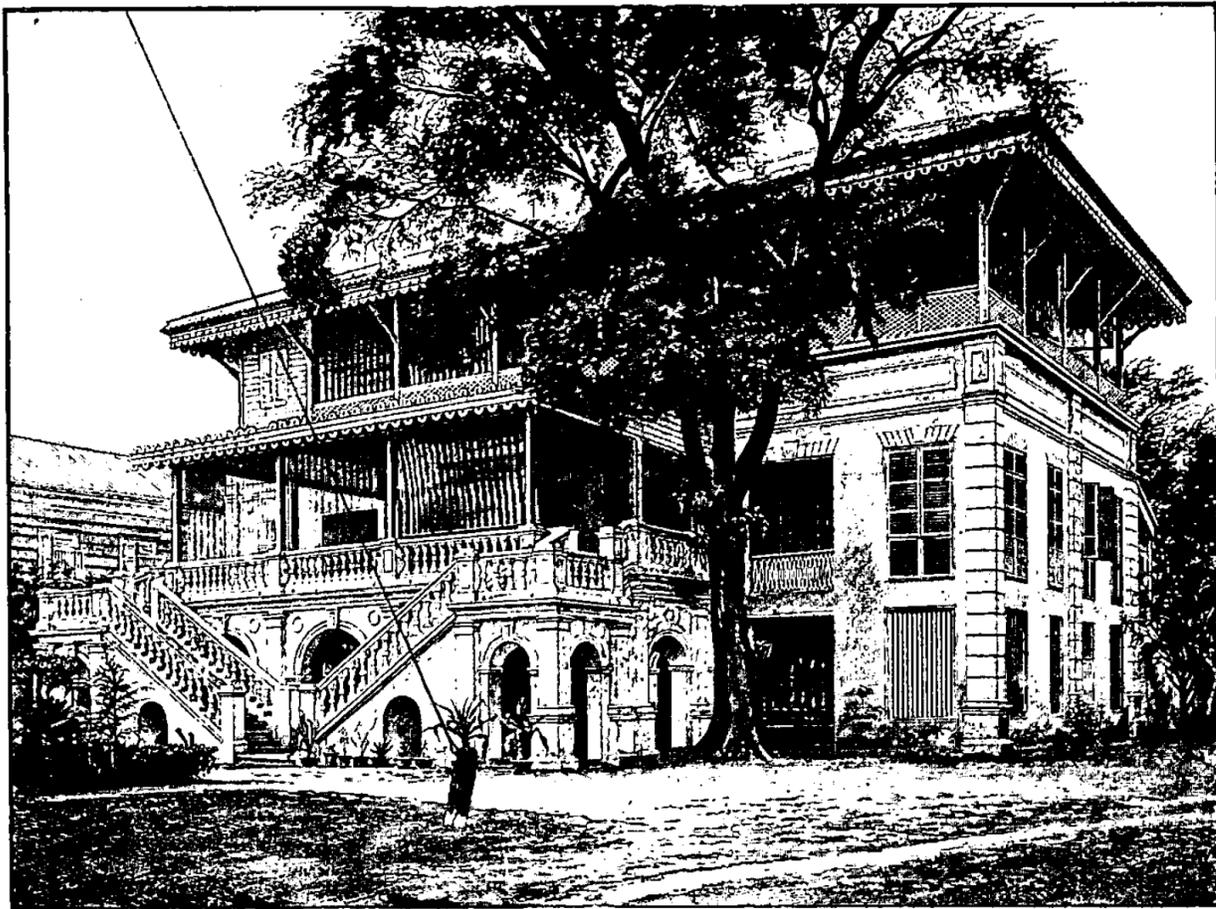
La sortie du village de Pak-Lat est indiquée par les premières maisons flottantes qui en bordent la rive, habitées par des Chinois plus que par des Siamois. A partir de ce point, le fleuve commence à prendre une certaine animation : des sampans, des barques, des jonques, des chaloupes à vapeur, faisant le service entre Bangkok et Pak-Nam, le sillonnent en tous sens. Les habitations commencent à se rapprocher, les constructions en bois de tek apparaissent, les arbres à la verdure éternelle laissent de temps à autre apercevoir les flèches des Phra-Chedi, les triples toitures aux tuiles vernissées, les frontons dorés des pagodes et, chose moins exotique, de très européens moulins à riz, érigeant leurs hautes cheminées d'usines et salissant

douter, le nord de la ville étant encore dissimulé dans les replis tortueux du Mé-Nam. Il faudrait mettre brusquement pied à terre sur le débarcadère royal pour éprouver, dès l'abord, l'impression agréable ressentie et décrite par quelques voyageurs qui, emportés un peu trop loin dans leur emballement, n'ont pas hésité à baptiser Bangkok du surnom prestigieux de « Venise de l'Extrême-Orient ».

Car, pour être sincère, il faut avouer que rien de ce qu'il a sous les yeux n'est encore digne d'émerveiller le voyageur qui connaît déjà un peu l'Extrême-Orient. Il fait connaissance avec une ville lacustre et jouit du coup d'œil, curieux à la vérité, des deux rives du Mé-Nam bordées de maisons flottantes; mais d'enchantement, point.

Le navire évoluant pour venir se ranger le long du wharf, on peut tout de suite se rendre compte de l'aspect du Mé-Nam et de son importance : c'est vraiment un beau fleuve, et ses eaux larges et profondes permettent aux navires d'y flotter à l'aise et d'aborder à quai.

Dans cette ville étrange, peu de rumeurs, pas de bruit de voitures, car presque toutes les voies de communication consistent en *klongs* (canaux), en arroyos qui viennent aboutir au Mé-Nam, le grand boulevard nautique de Bangkok : cette multitude de canaux qui se croisent et s'entre-croisent, c'est là, je crois, le seul point de rapproche-



CONSULAT DE FRANCE¹.

ce beau ciel d'une fumée épaisse et nauséabonde; des vapeurs, des voiliers, des chalands à l'ancre, embossés contre les wharfs de leurs consignataires, tout dénote la proximité de la capitale.

Un dernier coude est franchi; la ville apparaît en partie, encore un peu confuse dans les vapeurs de cette atmosphère torride. Après trente-cinq jours de voyage, ce n'est pas sans une bien douce émotion que l'on voit flotter dans le ciel bleu les trois couleurs chéries qui indiquent le Consulat général, et c'est avec un battement de cœur bien doux que l'on va enfin serrer la main à des compatriotes et surtout parler français!

Bangkok. — L'arrivée.

Le navire stoppe, on est arrivé presque sans s'en

ment qu'on puisse faire entre les deux Venises, celle de l'Orient et celle de l'Occident. Le léger inconvénient de ce genre de voirie est que, pendant cinq mois de l'année, les eaux y sont saumâtres et stagnantes, et qu'un aimable « tout à l'égout » y transparait à l'œil nu.

Tandis qu'on cherchait à se rendre compte de l'aspect de la ville, à sonder l'horizon, l'inspecteur de la douane est monté à bord : aucun passager ne peut descendre avant de s'être affranchi des droits d'entrée, ou, s'il veut le faire, il doit ouvrir sa valise et consigner à bord ses *impedimenta* jusqu'à ce qu'il ait payé son tribut aux revenus du roi de Siam. Autour du navire, une foule serrée de pirogues, de sampans, de barques de toutes grandeurs viennent chercher les voyageurs, mendiant un passager : c'est un concert discordant d'appels, de cris, d'injures, de querelles pour débattre les prix; parfois une embarcation mal chargée prend le parti de

1. Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.

chavirer, il s'ensuit des imprécations assourdissantes, des accès de fou rire.

Le navire amarré à l'appontement, on débarque et l'on se trouve jeté à *Bang-Kolem*, le faubourg terminus de Bangkok. Grande est alors la difficulté pour obtenir le moindre renseignement dans cette ville où le français est peu parlé; il faut gagner la New Road, la grande artère parallèle au fleuve.

Si le voyageur a été un peu déçu dans son attente en arrivant, que dira-t-il après avoir traversé le peu de ruelles qui le séparent de la New Road? Les rues, si l'on peut leur donner ce nom, sont

sales et puantes : les pas soulèvent une poussière épaisse qui vous prend à la gorge, les canaux vénitiens (ô magie des mots!) se font le réceptacle de toutes les immondices, les nerfs visuels et olfactifs du pauvre touriste sont mis dès l'abord à une rude épreuve.

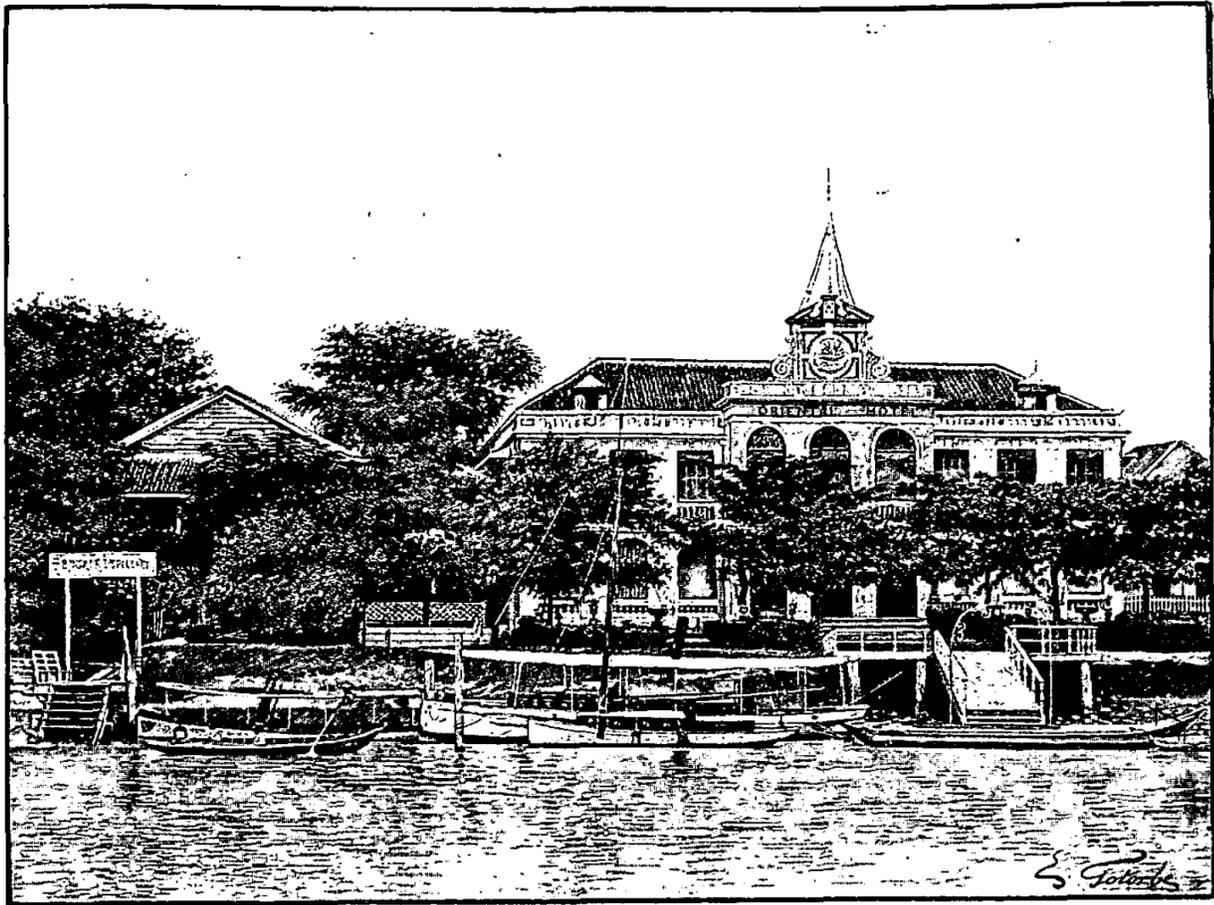
Suivant la New Road, je me dirigeais instinctivement vers le Consulat, lorsque je fis l'aimable rencontre du R. P. Colombet, missionnaire français, directeur du collège de l'Assomption. Cet excellent homme reçut ma première poignée de main : c'est lui qui me guidera plus tard et c'est lui aussi qui me fournira un interprète pour mon voyage dans le nord. Avec la bonhomie habituelle de nos missionnaires, le R. P. Colombet m'eut vite renseigné, et en quelques minutes j'arrivais, tout en eau, au Consulat général de France.

Le plus aimable accueil m'y était réservé par MM. Lorgeou, de Pina et Hardouin.

L'hôtel du Consulat est un vaste bâtiment en maçonnerie, construit à l'européenne. Le rez-de-chaussée est occupé par les bureaux; la spacieuse véranda du premier abrite la salon et la salle à manger; les appartements du consul sont au deuxième étage.

De l'appontement, le coup d'œil devient intéressant : le Mé-Nam s'élargit en courbes gracieuses, la ville se développe et prend un aspect qui ne manque pas de grandeur.

Une barque du Consulat, mise à ma disposition, me conduit au vapeur où, muni d'un laissez-passer que m'a fourni le consul, je peux prendre mes colis, à l'exception, pourtant, d'une caisse renfermant mes



ORIENTAL HÔTEL¹ (PAGE 8).

armes et mes munitions que je dois laisser à la douane; l'inspecteur, du reste, me la remit le lendemain.

Le fleuve à Bangkok.

Profitant de la barque, je poursuis la route par eau : les maisons flottantes, éparpillées à l'entrée de la ville, se sont rapprochées, maintenant elles se coudoient, pressées sur trois rangs, se heurtant de leurs toits bizarres qui se silhouettent sur l'éternel velours bleu du ciel.

Après les moulins à riz, voici les factoreries, les entrepôts, les docks; de temps à autre, une fine pagode se dresse, élégante, scintillant au soleil couchant. Signalons, sur la rive gauche, le groupe formé par l'église, l'évêché et le collège de l'Assomption; notons en passant la douce impression que, dans ces pays lointains, la vue de la croix produit à l'exilé. On l'aime en raison de l'éloignement des souvenirs qui s'y rattachent, on la salue comme une vieille amie; le cœur s'allège, on n'est plus seul. Et que dire du dévouement, de l'abnégation de nos excellents missionnaires, que l'on rencontre toujours avec tant de joie? Par leur bonhomie aimable et leur infatigable obligeance, ils sont la providence du voyageur égaré dans ces pays où le Français, naturellement peu aimé, l'est moins encore aujourd'hui qu'autrefois.

Voici maintenant l'*Oriental Hôtel*, les Postes et Télégraphes, avec la queue des facteurs attendant la distribution des plis, la douane, les différents consulats, la banque Hongkong-Changhai. Sur le bord du Klong-Khutmai, l'église du Calvaire, en construction, s'élève devant un ancien fort français construit à la Vauban, dernier vestige de l'occupation française sous Louis XIV,

1. Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.



PRINCESSE SIAMOISE.

et précède le groupe considérable du grand Talat qui s'étend jusqu'au Klong-Taphan-Han.

Viennent ensuite la Poste n° 1, les écoles siamoises, les habitations des mandarins, plus loin, les murailles crénelées de la ville royale, renfermant dans leur double enceinte le palais avec ses trois flèches dorées et ses nombreuses pagodes revêtues de porcelaines, de faïences aux vives couleurs rehaussées d'or surgissant derrière le débarcadère royal. Sur la rive droite s'élèvent de nombreuses constructions à l'europpéenne pour les mandarins, l'église de la Sainte-Croix et les fines silhouettes des pylônes de la plus vieille pagode de Bangkok, le Vât-Cheng. « Partout, dit M. Roger de Beauvoir, en toutes ces choses qui appartiennent à un autre âge, à une autre civilisation, le modernisme a marqué sa vigoureuse empreinte : près d'une habitation siamoise, une maison européenne, à côté d'une pagode, la cheminée d'une usine, sur une chaloupe à vapeur, un talapoin au crâne rasé et luisant, drapé à la mode antique dans un long péplum jaune. »

Ce défilé de la rivière ne manque pas, il faut l'avouer, d'un côté pittoresque; on ne saurait refuser à cette cité lacustre, traversée par un fleuve majestueux, aux contours sinueux, un certain cachet d'originalité.

1. Gravure de Berg, d'après une photographie.

Mais pour le voyageur arrivant imbu de tous les enthousiasmes qui s'exhalent des relations déjà publiées, c'est une désillusion complète.

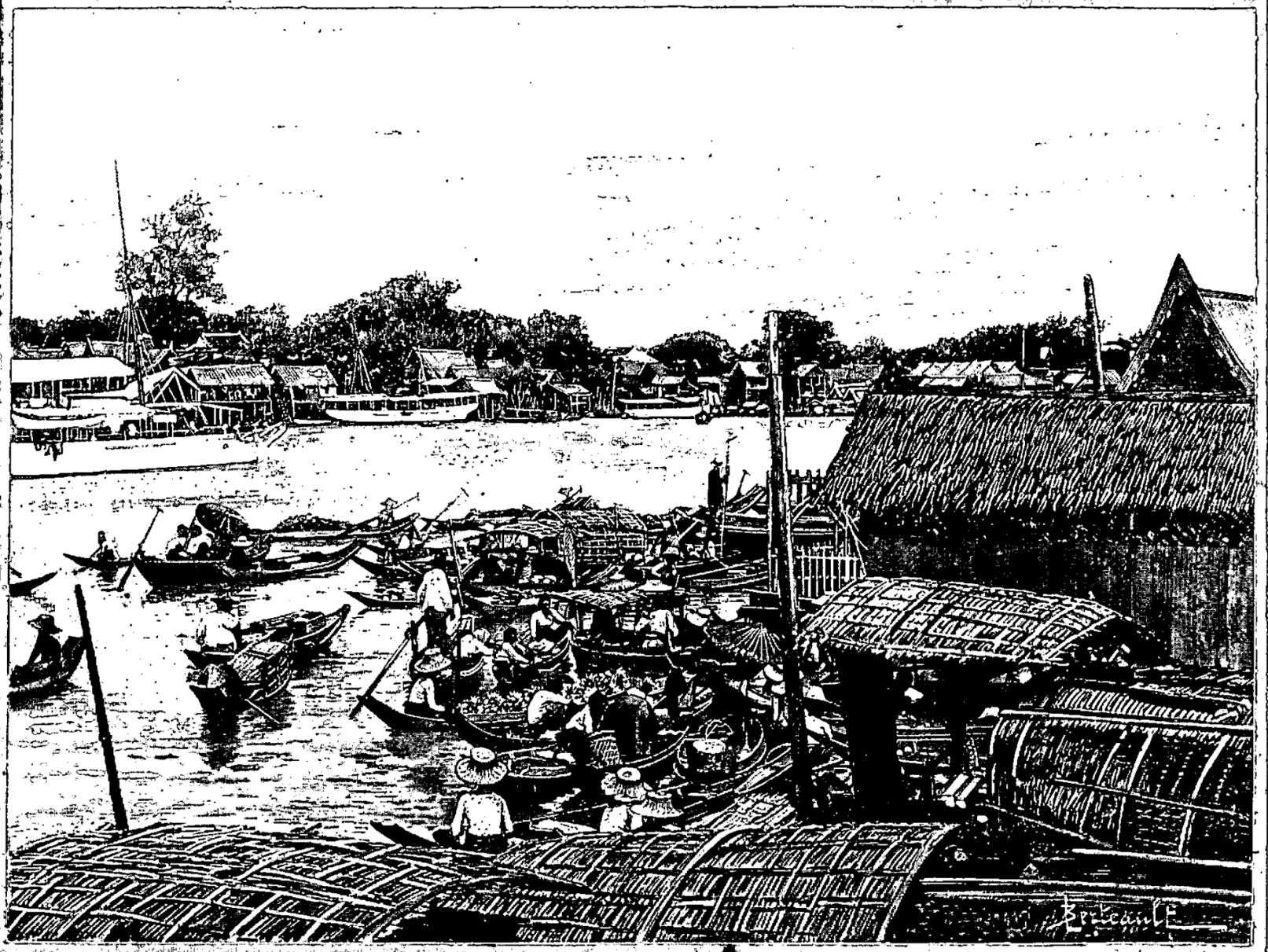
Bangkok n'existant que par son fleuve, c'est par lui, tout d'abord, qu'il faut commencer l'exploration : voyons donc son mouvement, son animation et surtout son trafic.

Le Mé-Nam étant le véhicule naturel et forcé de tout le commerce siamois, c'est donc par centaines, par milliers, que se comptent les embarcations de tous genres, de toutes formes, de toutes tailles, qui vont et viennent affairées au milieu des grands navires en marche ou mouillés; dressant leur haute stature au milieu de cette foule.

Les pirogues sont muées par la pagaie que manœuvre à l'arrière un homme accroupi sur les talons; debout à l'arrière des *rua-pla* (sompans) le nocher, se balançant sur un pied, agite en cadence un long aviron à poignée. Cette dernière embarcation est celle des passeurs; on la rencontre un peu partout, car les ponts sont encore à faire sur le Mé-Nam; les marchands et marchandes de riz, de fruits, de légumes, s'en servent aussi pour placer leurs marchandises chez les riverains flottants, auxquels ils annoncent leur présence par des cris divers; c'est même un coup d'œil des plus curieux le matin que ces mille barques dont quelques-unes n'ont pas plus de 1 m. 50 de long, chargées à couler de fruits ou de légumes avec le marchand qui disparaît sous ses denrées. Parfois ces boutiques flottantes se groupent au nord de la ville et y forment différents marchés spéciaux : marché aux légumes, aux fruits, au poisson, etc. Les acheteurs, en barque eux aussi, se livrent à leurs diverses transactions commerciales. C'est là le côté vraiment caractéristique et local de Bangkok.

Près d'un quart de la population passe sa vie en bateau : ce sont de petits négociants chinois, siamois ou annamites qui, munis d'une embarcation nommée *rua-pet*, stationnent dans la ville ou font le commerce d'un lieu à un autre. Une sorte de chambre couverte de pailletes (*pha-thân*) tient le milieu de ce bateau et sert de magasins, la cuisine se fait à l'arrière. Ces individus font partie intégrante de leur barque, et avec ses bords finit leur patrie : ils y naissent, ils y vivent, ils y meurent. Aimant réellement leur bateau, il leur faut une circonstance extraordinaire pour les décider à descendre à terre; sortes de commis-voyageurs, ils ignorent totalement les lieux et les villages que ne baigne pas le fleuve et font le troc de la bimbeloterie chinoise ou de la camelote européenne contre les produits locaux. Ces espèces de bazars flottants, où l'on trouve un peu de tout, sont d'ailleurs excessivement commodes pour le voyageur dans les provinces éloignées.

Le Mé-Nam subissant encore à Bangkok les effets du fleuve, c'est à marée haute qu'il faut le voir : les nombreux *klongs* (canaux), criques et rigoles qui coupent la ville en tous sens, se remplissent alors pour aller féconder les rizières et donnent aux voyageurs l'accès



MAISONS FLOTTANTES ET MARCHÉ SUR LE MÉ-NAM (PAGE 10). — DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

de quartiers tout particuliers et très dignes d'intérêt; c'est grâce à eux que l'on peut explorer la ville lacustre dans ses parties les plus intimes, où chaque maison est un îlot.

La marée montante produit dans le Mé-Nam un violent courant, que les légères embarcations du pays n'affrontent pas sans danger; aussi les bateliers y échappent-ils en évitant le milieu du fleuve; ils font glisser leurs coquilles de noix de l'une à l'autre des maisons flottantes, et c'est merveille de voir avec quelle adresse ils s'en acquittent, alors que la pagaie oscille, que l'aviron craque sous l'effort des eaux refoulées; lorsqu'on a le courant contre soi, il faut se résigner à faire en une heure un trajet qui, en temps ordinaire, ne demande pas plus de quinze minutes.

Tout autre est l'aspect de Bangkok à marée basse : les canaux nous montrent alors leur bas-fonds vaseux et marécageux, des débris de toutes sortes, des cadavres d'animaux. Mais glissons sur ces détails repoussants, et poursuivons notre route à travers la curiosité du pays, les maisons flottantes.

Les maisons flottantes.

Les maisons flottantes sont considérées par les Siamois comme plus saines que les constructions terriennes; elles ont pour ce peuple amphibie le grand avantage d'un nettoyage rapide et facile et l'issue toute trouvée des immondices, que le fleuve reçoit sans jamais se plaindre.

Ces demeures s'appellent *phé*; assujetties par trois pieux de chaque côté, elles montent et descendent au gré de la marée, grâce aux anneaux de fer ou de rotin dont elles sont munies et qui glissent le long des pieux d'amarre. Parfois il arrive que, le glissement ne se faisant pas d'une façon régulière des deux côtés de la maison, celle-ci reste suspendue d'un côté tandis que le niveau du fleuve continue de baisser; on a alors une maison suspendue au lieu d'une maison flottante, mais ce sont des cris, des jurons terribles, entremêlés des rires fous des voisins.

Chaque habitation, pour se maintenir sur l'eau, repose sur de puissants flotteurs faits de milliers de bambous réunis par faisceaux, ou sur de doubles bacs; ces sortes de constructions, que l'on rencontre dans toutes les villes et villages du Siam, en sont une des particularités locales; à Bangkok on en compte jusqu'à trois et quatre rangs sur chaque rive; de petites passerelles mobiles les relient au rivage; chaque propriétaire amarre son sampan à l'un des poteaux.

De petites vérandas courent devant les maisons et parfois même en font le tour; toutes rectangulaires, elles sont faites en bois de tek; les cloisons sont de planches ou même de simples nattes; les toitures, d'un aspect assez élégant, et faites soit de pailletes, soit de zinc ou de tôle ondulée, sont soutenues par des fermes rigides; peu ou point de fenêtres.

Les maisons flottantes sont exclusivement occupées

par des marchands : la façade est grande ouverte pour servir d'étalage; toutes les industries, tous les commerces y sont représentés : thés, soies, porcelaines, manilles, épiceries, légumes, ferblanterie, on y trouve de tout, et c'est avec un véritable plaisir qu'on laisse sa barque glisser au fil de l'eau en regardant les acheteurs aborder aux boutiques et, pour faire leur choix, s'accroupir sous la véranda, charger leurs frêles embarcations et repartir pour la maison voisine. Derrière les magasins, une autre construction sert de chambre à coucher; la cuisine forme une troisième maison flottante.

Ces phé sont peuplées par des Chinois et en seconde ligne par des Siamois. Celles des riches se distinguent par la largeur confortable de leur véranda; une balustrade plus ou moins ajourée y protège les imprudents contre les chutes possibles; des sièges de rotin, des fleurs, des arbustes en font l'ornementation; les cloisons sont mobiles pour faciliter la circulation de l'air; à l'intérieur règne un luxe relatif.

Matin et soir les habitants procèdent à leurs ablutions : tandis que les femmes, accroupies dans des poses hiératiques, mâchent silencieusement le bétel sous la véranda, des jeunes filles se baignent dans le simple appareil des naïades antiques; notre sampan éparpille leur essaim fugitif dont nous entendons les rires et les cris. Parfois aussi, on voit les mères baigner leurs petits avec une sollicitude toute maternelle.

Je me permettrai aussi de porter à la connaissance des amateurs de bains froids la façon dont baigneurs et baigneuses s'acquittent de l'opération délicate qui consiste à changer de vêtement en plein air : vêtus simplement de leurs langoutis, ils se jettent à l'eau, se livrent à leurs ébats, puis remontent sur la planche; ils desserrent un peu le vêtement mouillé, en prennent un sec, s'en enveloppent, laissent glisser l'autre, et, passant vivement l'une des extrémités entre les jambes, la nouent à la ceinture; le tour est joué. Rien n'est plus décent, bien qu'il n'y ait pas encore, que je sache, de ligue contre la licence du Mé-Nam; la femme siamoise remonte son langouti au-dessus des seins et le laisse retomber comme une jupe.

Le soir, toute la famille réunie s'étale, s'accroupit sur des nattes, sur des chaises, et aspire les brises du soir qui lèchent la rivière; le temps s'écoule alors doucement, car aux charmes de la causerie viennent s'ajouter le délicat arôme de mainte tasse de thé, quelques chiques de bétel et la fumée du tabac opiacé; tant et si bien que parfois la famille entière se laisse doucement glisser dans le sommeil jusqu'à ce que la fraîcheur de la nuit vienne la rappeler à l'ordre.

Elle rentre alors dans ses pénates flottantes qui presque tous sont ornés d'un autel plus ou moins sculpté ou doré suivant la richesse du propriétaire, et soutenant un Bouddha ou quelque dieu Lare. Le tout, avec l'accompagnement obligé du papier doré et du clinquant, porte un cachet essentiellement chinois : des étoffes de soie brodées, des statuettes, des vases de cuivre servent d'ornement. Dans des brûle-parfums se consomment lente-

ment des bâtons de bois odoriférants, l'huile de coco brûle dans des lacrymatoires.

Plusieurs de ces phé, sur les deux rives, ont été construites pour la police fluviale et riveraine, tous les mille mètres environ; l'inscription qu'elles portent, *police-station*, les fait reconnaître; l'une d'entre elles est doublé: une partie sert de logement au commissaire, l'autre de poste pour les agents de la police.

Au seuil de chacune est amarré un sampan permettant à ces protecteurs du bon ordre de se déplacer facilement; l'existence de ces dignes défenseurs de la sécurité publique s'écoule dans un doux farniente.

Le vieux dicton: « Il ne faut pas se fier aux apparences » est une fois de plus justifié à Bangkok par l'aspect des maisons du rivage: ce mélange de constructions si diverses, du bambou, du tek, de la brique, des styles siamois, européen et chinois, fait naître dans l'esprit du visiteur une inévitable confusion, et pour le profane il est presque impossible de discerner le toit du pauvre hère de celui du plus riche mandarin; connaissant l'insondable rapacité de leurs gouvernants civils et religieux, les malheureux richards de l'endroit s'efforcent de ne point laisser transparaître un luxe dangereux qui ne manquerait pas d'éveiller la cupidité des grands.

Signalons encore les immenses radeaux de bois de tek qui glissent au fil de l'eau, énormes pièces à demi submergées, reliées par des attaches de rotin; une petite hutte en bambous et pailotes sert d'abri aux conducteurs du train, une longue perche dressée tient lieu de hampe à un pavillon aux couleurs du propriétaire.

Les radeaux de bambous sont aussi très fréquents sur le Mé-Nam, cette matière étant de première utilité pour la population siamoise.

Le spectacle du fleuve est inoubliable: si, au début, on a éprouvé une certaine déception, on se sent gagné petit à petit par la variété, le pittoresque, les effets toujours nouveaux et si brillants de tons.

Pour terminer dignement cette première visite au fleuve, nous allons grimper sur le haut pylône du Vât-Cheng, la superbe pagode que nous signalions tout à l'heure sur la rive droite; ce n'est pas, à vrai dire, chose facile, étant donnée la hauteur des marches gigantesques qu'il faut gravir pour arriver jusqu'à la troisième terrasse; le manque d'inclinaison fait du dernier étage une véritable échelle; les pieds trébuchent dans l'envahissante végétation qui s'empare de la pierre, s'accroche aux aspérités et se fixe dans les jointures, les yeux sont aveuglés par l'implacable soleil qui vous grille sans merci. Mais, hâtons-nous de le dire, on est, en arrivant, royalement récompensé de ses peines par le superbe panorama qui s'étend à vos pieds: la ville tout entière apparaît, suivant les méandres du fleuve, avec les flèches du palais royal et sa ceinture crénelée; les innombrables pagodes menacent le ciel de leurs pylônes, et, comme en un gigantesque écrin de velours vert qui est la végétation de Bangkok, brillent, scintillent les mille feux rouges, bleus ou

dorés des innombrables bijoux de porcelaine qui sont le vêtement des monuments siamois.

Avant de nous arracher à ce féérique spectacle nous jetons un coup d'œil sur le Vât-Cheng, qui est la pagode la plus ancienne, comme aussi la plus caractéristique, de Bangkok; malheureusement elle est livrée aux intempéries des saisons et à un abandon prématuré. Le *than-phô*, figuier sacré de l'Inde, entoure le monument.

Une famille de Phra-Prang¹ habillés de faïences est dominée par le pylône central haut de 65 mètres.

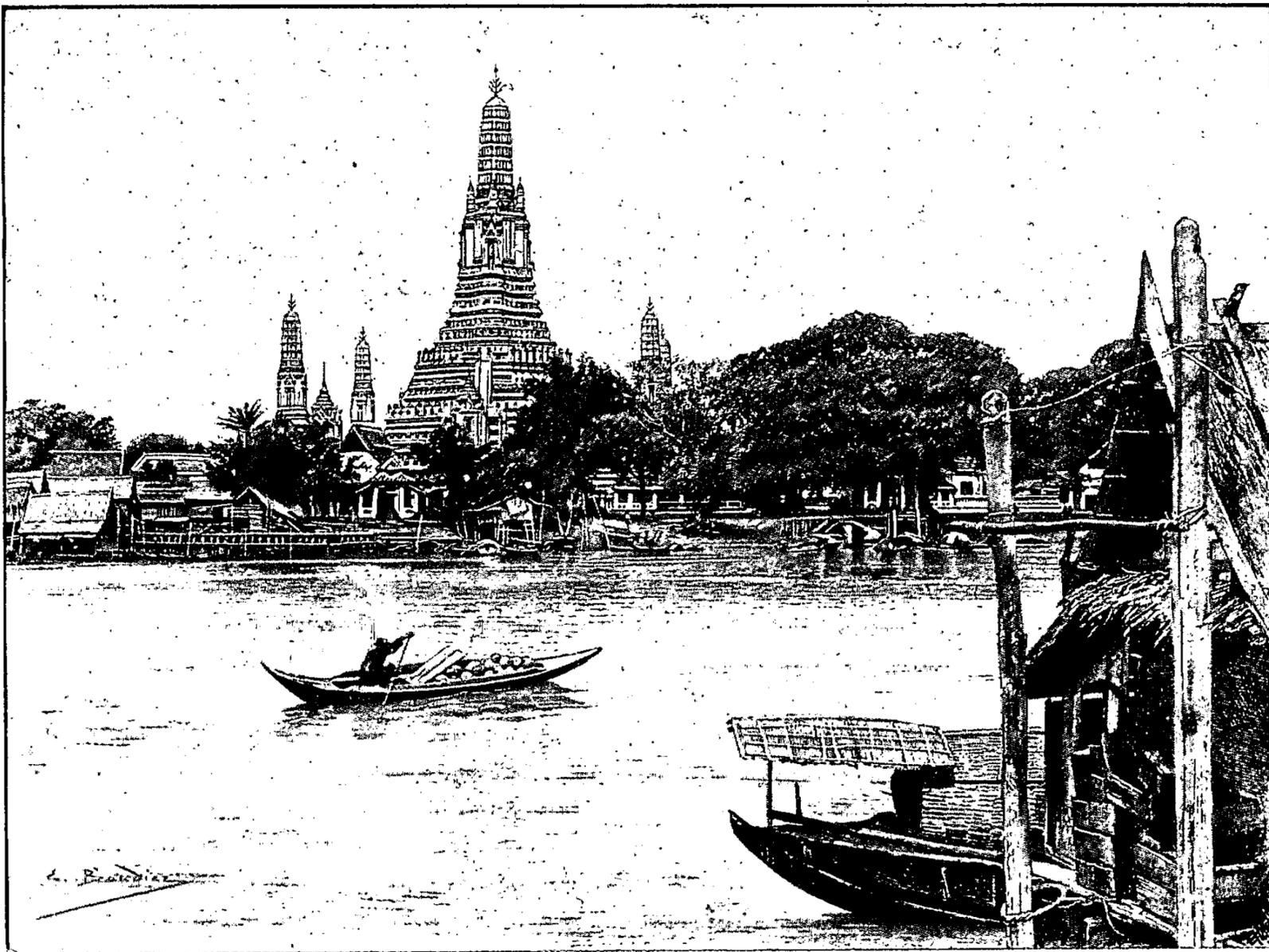


FACTEUR² (PAGE 7).

Ce dernier est formé à sa base par un tronc de pyramide à neuf redans, flanqué de quatre escaliers monumentaux placés aux quatre points cardinaux comme dans les ruines khmères et donnant accès à deux étroites terrasses; une troisième donne naissance au pylône hexagonal, qui lui-même en soutient quatre autres plus petits ornés de *phi*, de *thévas*³ en hauts reliefs et des triples têtes de l'éléphant d'Indra; le pylône s'arrondit au sommet, jetant vers les nues sa flèche de bronze doré aux sept branches civaïtes.

Aux rayons frisants du soleil couchant, malgré sa décrépitude et son abandon, ce monument, avec ses

1. Pylônes de forme brahmanique.
2. Gravure de Berg, d'après une photographie.
3. Génies et anges.



LE VAT-CHENG ?

carreaux vernissés enchâssés dans le mortier, avec l'or pas encore effacé de ses ornements symboliques, avec son fouillis de terres cuites où s'agrippe la végétation, forme un spectacle grandiose, féérique et plus beau que nature, car c'est la réalisation palpable des plus extravagantes visions qui peuvent vous hanter après la troublante lecture des *Mille et une Nuits*.

Les distractions de Bangkok.

Quand de nos boulevards on est transporté à la New Road et que l'on passe de nos quais de pierre aux rives boueuses du Mé-Nam, la secousse est violente.

Quelle solitude, hélas, dans cette foule ! Heureux étais-je encore, dans mon isolement, d'avoir un ami pour m'aider à passer ces soirées qui me semblaient si longues ! Je parle de M. de Pina, dont j'ai déjà dit l'obligeant accueil lors de mon arrivée au consulat : brûlant d'innombrables cigarettes, nous parlions de toi, ma chère France, nous échangeions nos souvenirs et, il faut bien le dire aussi, nos regrets !

De distractions, aucune. On ne trouve même pas ici l'équivalent de ce que l'on a à Saïgon, la rue Catinat, si joyeuse et si française. Pas de cafés, quelques bars

plus ou moins borgnes ; pas de théâtres, pas de concerts, pas de... tziganes ; pas de quartier européen, partant pas de visites : Dieu, qu'on s'ennuie !

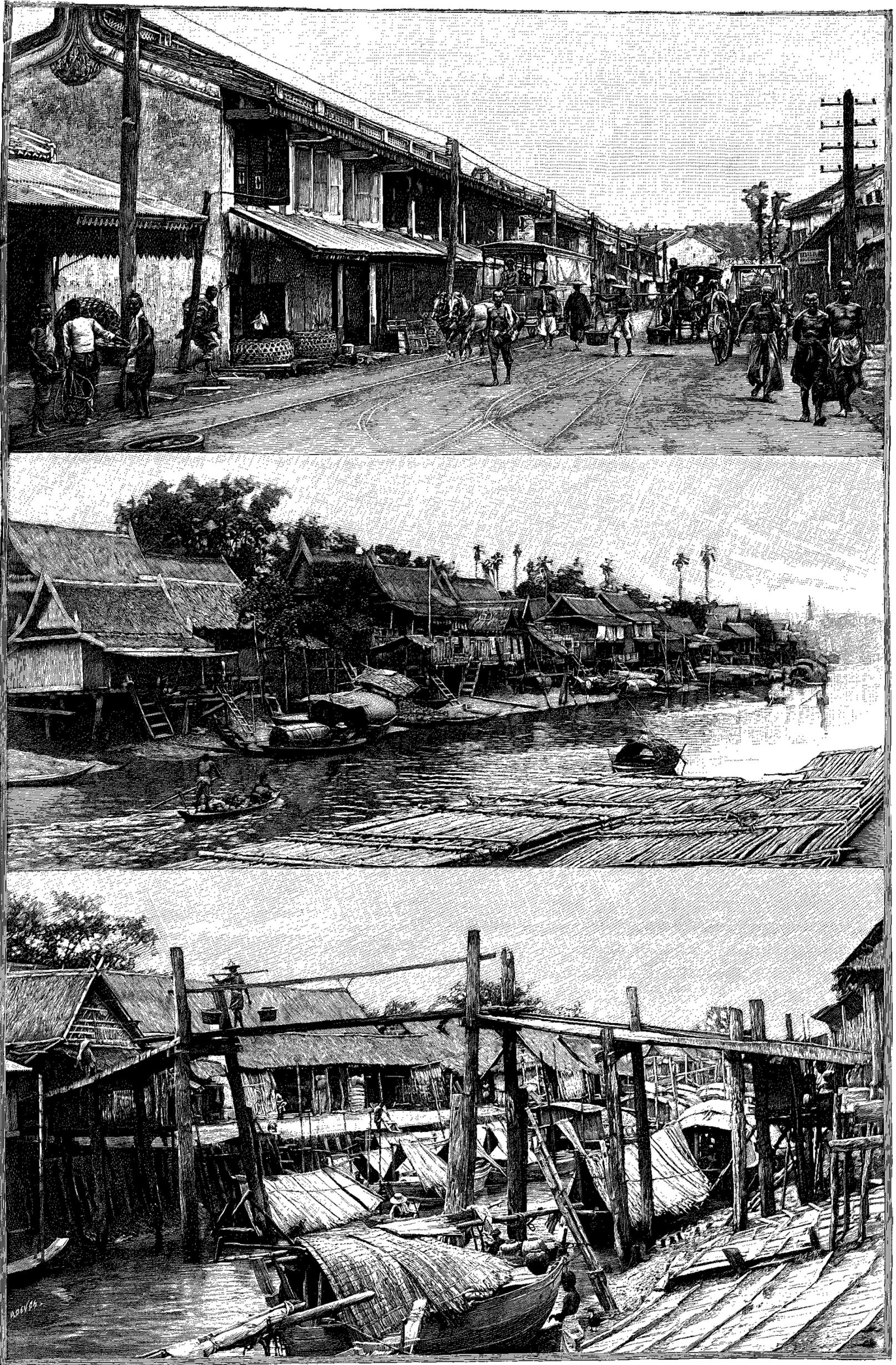
Que reste-t-il donc pour rendre supportable la vie de l'Oriental Hôtel ? Rien. Deux clubs sont installés à Bangkok : l'un est anglais, l'autre allemand, on n'y peut pénétrer que sur présentation. Chacun vit chez soi : les hommes mariés avec leurs femmes, les célibataires avec leur ennui. *Væ solis!*

Les voies.

Les chemins et les routes sont, à Bangkok, un luxe récent ; il y a peu d'années, on ne voyait aucune voiture dans la ville, partant pas de routes : quelques sentes impraticables. Le roi, les princes, les mandarins, tous, riches et pauvres, allaient en barque à terre ; le roi et les hauts dignitaires se faisaient porter en palanquin ; ce véhicule n'est plus employé aujourd'hui que lors des fêtes civiles ou religieuses.

Le roi Chula-Longkorn, esprit des plus avancés et gagné à la civilisation européenne, prit sur lui l'innovation de la calèche, et la barque royale partagea le discrédit de son parent le palanquin. Ce fut lui aussi qui le premier fit opérer des trouées à travers les quartiers malsains, élargir et macadamiser les voies déjà

1. Dessin de Boudier, d'après une photographie.

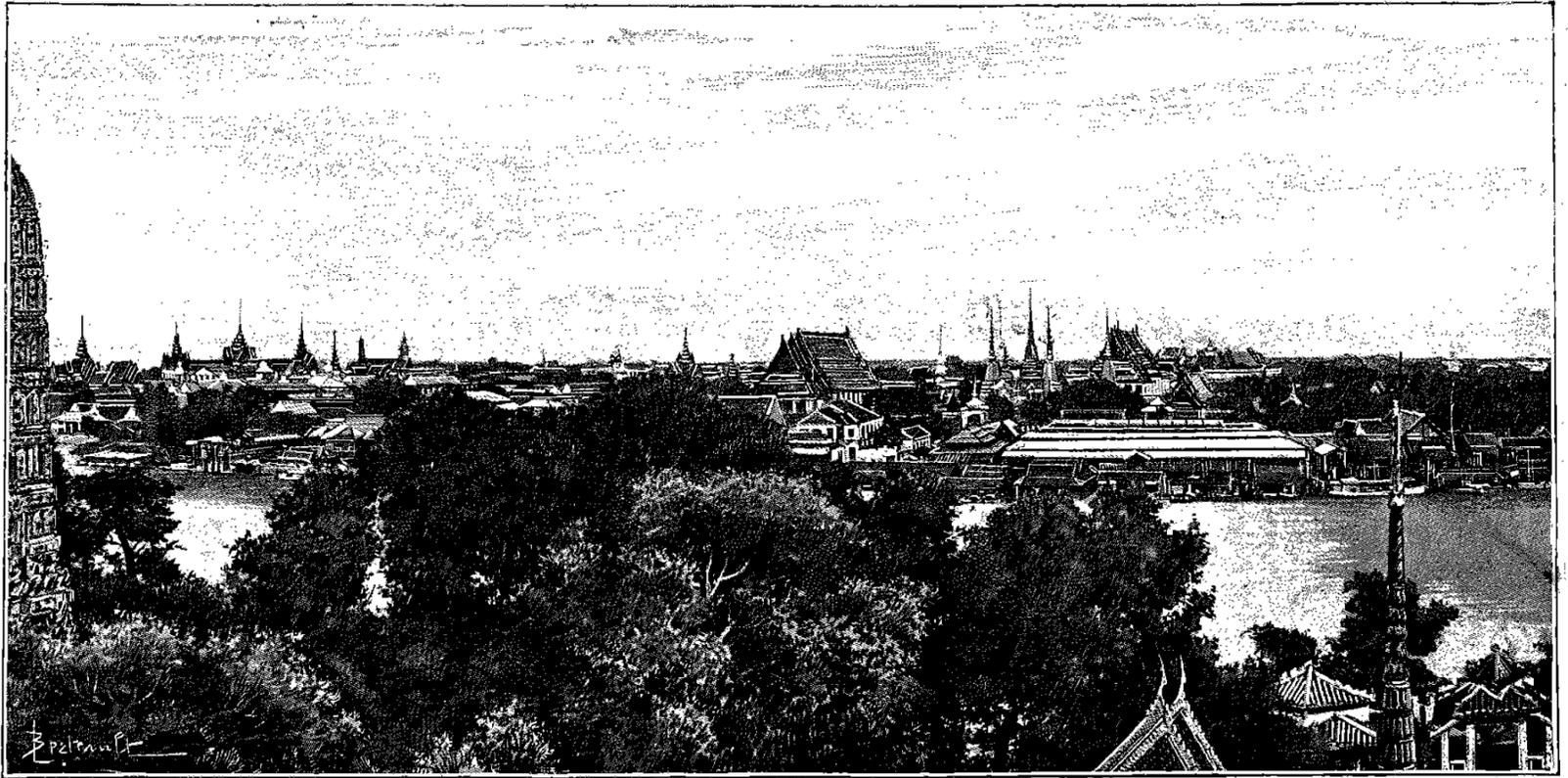


VUES DE LA NEW ROAD. — GRAVURE DE ROUSSEAU, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

existantes, facilitant ainsi les accès et, surtout, améliorant la salubrité publique. Il faut reconnaître que l'utilité de ces mesures hygiéniques se faisait fortement sentir, c'est le mot, en raison de l'énorme agglomération de la population aussi bien que pour restreindre les ravages du terrible fléau qui sévit annuellement sur Bangkok pendant la saison sèche, le choléra. Je fus témoin, dès mon arrivée à Bangkok, d'une épidémie de ce genre, dont les coups terribles frappaient indistinctement les indigènes et les étrangers. C'est alors dans la ville un ignoble spectacle : le Mé-Nam et ses canaux charrient d'indescriptibles charognes humaines et ani-

quittant sa mortelle dépouille, s'y puisse laver et purifier.

Le jour des funérailles, au lieu de sortir le corps par la porte, on pratique une ouverture dans le mur de la maison ; les porteurs attendent au dehors : lorsque le trou est suffisamment large, on leur passe le cadavre, qu'ils chargent sur leurs épaules ; criant à tue-tête, ils font par trois ou quatre fois le tour de la maison au pas de course et, brusquement, filent avec toute la rapidité dont ils sont capables vers le point où doit se faire l'inhumation¹. Cette cérémonie a pour but de dérouter le mort et d'embrouiller tellement ses idées qu'il soit



PANORAMA DE BANGKOK¹.

males qui, grotesques, ballonnées, défilent lentement, semant la mort sur leur passage ; la faune entière est représentée dans cette danse macabre, depuis le chien jusqu'au bœuf, depuis le porc jusqu'à l'homme. On a d'ailleurs remarqué que, après chaque épizootie, le choléra fait son apparition : en 1890, une maladie sévit sur les pores ; aucune mesure sanitaire ne fut prise, la viande ne fut pas visitée sur les marchés, le choléra s'ensuivit ; c'est, avec la variole, les deux plus terribles épidémies du pays.

Pendant que nous traitons un sujet d'une gaieté si discutable, profitons-en pour signaler les curieuses coutumes qui entourent là-bas la maladie et la mort. Lorsqu'un individu est atteint du choléra, sa famille, sans perdre un instant, illumine *a giorno* l'extérieur de la maison, ce qui a pour but d'avertir l'esprit du fléau qu'on est là, que l'on veille et que, par conséquent, il veuille bien passer son chemin.

Si, malgré ces exorcismes puissants, le malade prend le parti de trépasser, on apporte alors auprès de son lit une marmite ou un seau rempli d'eau, afin que l'âme,

incapable de retrouver son chemin le jour où il lui prendrait fantaisie de venir taquiner les vivants.

La New Road.

Voyons maintenant la grande artère de Bangkok, la New Road.

Encore un désenchantement, lorsqu'on parcourt cette interminable voie qui, parallèle au fleuve, s'étend de Bang-Kolem à la ville royale : l'été, les pieds y soulèvent des nuages de poussière que le mode d'arrosage usité à Bangkok est tout à fait impuissant à abattre : cet important service est confié à quelques coulis chinois, soldés par les commerçants soucieux de mettre leurs denrées à l'abri ; ils déambulent le long de la rue, portant sur l'épaule, à la mode de nos anciens porteurs d'eau, une longue traverse qui soutient un seau à chacune de ses extrémités ; grâce à un tuyau de bambou, le liquide peut s'échapper par gros jets dès que le porteur incline tant soit peu cet appareil primitif, si bien qu'au lieu d'une poussière homogène, on obtient de

1. Les corps des individus morts d'épidémie sont ensevelis pendant trois jours, avant que l'on procède à la crémation.

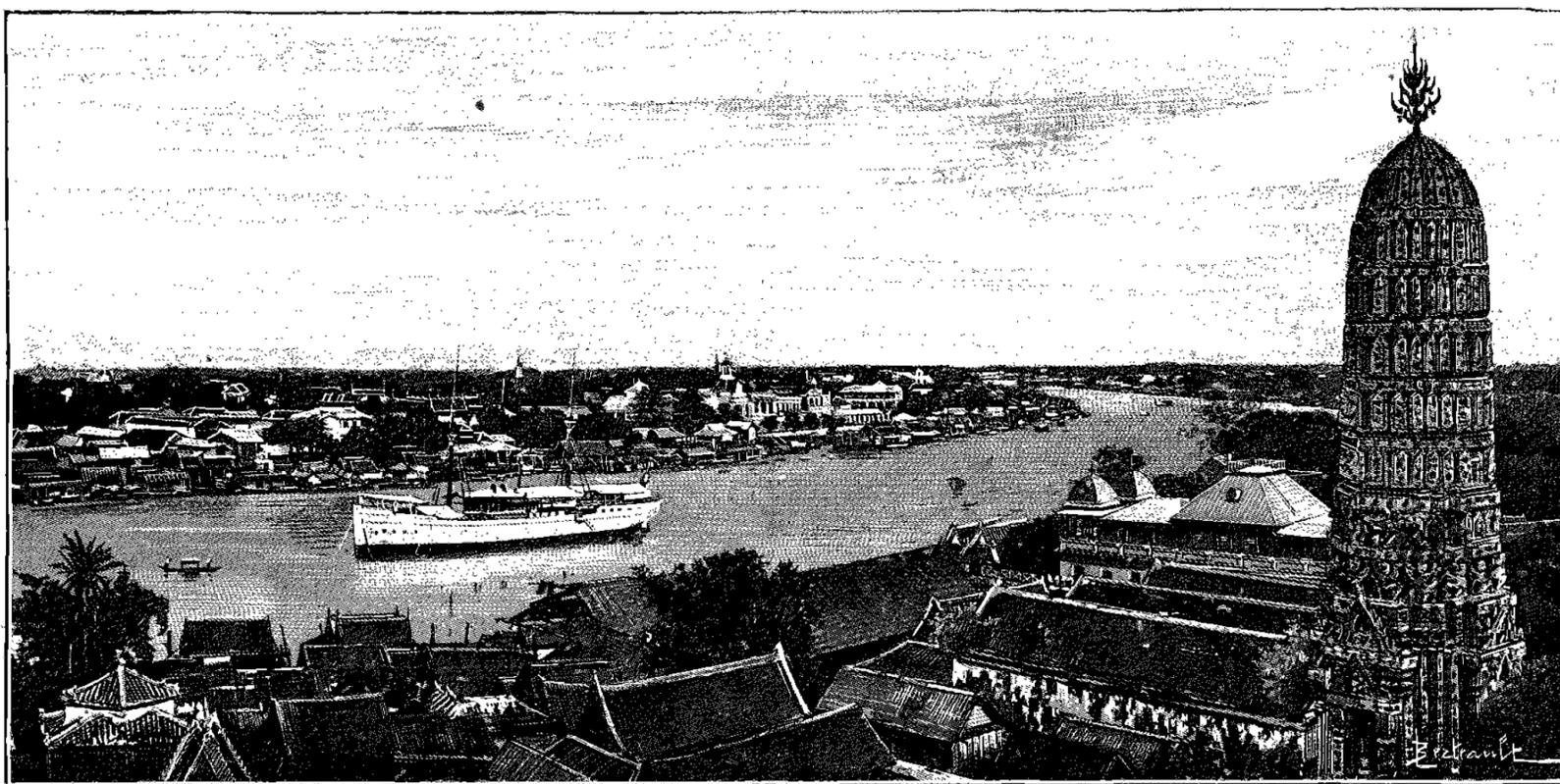
1. Dessin de Berteault, d'après une photographie.

distance en distance de larges flaques de boue. Le service d'arrosage serait pourtant bien simple à organiser dans une ville où l'on a sans cesse l'eau sous la main.

Le roi, soucieux de la salubrité de sa capitale, avait bien songé à cette amélioration importante. Aussi en avait-il chargé l'un de ses frères, qui cumulait les fonctions d'agent voyer en chef de la ville de Bangkok avec celles de commissaire de police. Mais cet homme intègre ne faisait, paraît-il, arroser qu'à de très rares intervalles et consacrait la meilleure partie de son temps à détrousser les passants et à piller les maisons des riches.

de paillotes et à moitié effondrées, s'appuient insolument contre le palais d'un prince ou d'un grand mandarin; le mur d'enceinte d'une pagode soutient un établissement d'un caractère beaucoup moins sacré. Il y a peu de temps encore, des maisons de jeu, à l'aspect repoussant de saleté, se dressaient au milieu du marché aux légumes ou au poisson, à côté de théâtres en plein vent, rassemblant une foule loqueteuse et imprégnée des parfums habituels aux milieux où elle vivait. Le roi, heureusement, mit fin à cet état de choses.

On ne compte pas, le long de la New Road, moins de quinze ponts en dos d'âne, que les poneys sont



PANORAMA DE BANGKOK.¹

On se vit donc forcé de renoncer à cette utopie, et ce soin fut laissé aux intéressés.

Pendant la saison des pluies, c'est un autre agrément : les routes sont transformées en un véritable cloaque; des fondrières pleines d'eau s'ouvrent sournoisement sous vos pas, on pourrait presque aller en pirogue dans les rues. Soyons juste, pourtant : de temps à autre, un vague couli vient casser une petite brique dans une grande ornière, jette par-dessus une poignée de sable et va un peu plus loin poursuivre ses importants travaux.

Ah! par exemple, des gens heureux ce sont les canards, les porcs et les moutards : ils sont là dans leur élément, pataugent, gambadent, éclaboussent, couinent, grouinent et crient, s'en donnant à cœur joie.

Cette longue artère est bordée d'habitations de tous genres, tantôt siamoises, tantôt européennes : les consulats, les maisons de commerce, les demeures privées sont éparpillés çà et là, coudoyant de sordides masures dont les pilotis plongent dans l'éternelle boue de Bangkok; réceptacle de tous les détritits dédaignés par les pores. De misérables huttes de planches, recouvertes

accoutumés à franchir au galop, comme s'il s'agissait d'une course d'obstacles. Pour sacrifier à l'étiquette royale, trois de ces ponts sont à tablier mobile : une fois par an, lors des fêtes de Thôt Kathin, le roi va en barque d'apparat rendre visite aux pagodes, et comme, suivant l'usage, nul ne doit circuler au-dessus de la tête sacro-sainte de S. M. Chula-Longkorn, le tablier est relevé et la circulation interrompue durant le passage du cortège.

Quelques types de la New Road.

Dans cette rue malpropre grouille une foule bigarrée qui n'a, comme saleté, rien à lui envier : les Siamois, vêtus du langouti, coudoient les Chinois dans le costume national, riche pour les uns, déguenillé pour les autres, car le richard frôle le misérable. L'élément chinois, qui s'est peu à peu infiltré dans la ville, a fini par s'y rendre maître du haut et du petit commerce : les moulins à riz, les scieries de tek, tout le négoce du Talat Sampeng, depuis la vannerie jusqu'à la charcuterie, en passant par la mercerie et la quincaillerie, tout est entre les mains de ces colons, qu'on ne saurait mieux

1. Dessin de Berteault, d'après une photographie.

comparer qu'à un essaim d'abeilles dont la ruche est sans cesse en activité.

Ils fournissent tous les travailleurs, maçons, serruriers, charpentiers, peintres, débardeurs, hommes de peine et même les balayeurs de la New Road : tous les mille mètres environ, vous rencontrez ces simili-cantonniers armés d'un petit balai et d'une pelle qui leur servent à recueillir dans de vastes paniers les ordures de la route ; comme tout est matière à trafic pour ce peuple éminemment mercantile, ils n'ont garde de jeter cette matière dernière et la vendent aux maraîchers comme engrais. Les Chinois ambulants portent sur leurs épaules tout un matériel encombrant d'aliments, de boissons, de légumes et de fruits ; les fonctions de premier cuisinier et premier boy, chez les Européens et même chez les Siamois, sont encore remplies par les fils du Ciel ; leur tenue, grâce aux *ticaux*¹ qu'ils gagnent ou qu'ils volent, est toujours irréprochable.

Viennent ensuite les Hindous qui, dès le matin, arpentent la rue, se rendant à la légation anglaise : nez aquilin, barbe touffue, ils sont coiffés du turban rouge ou de la calotte de paille et serrés dans leurs jupes aux carreaux multicolores. On en compte quelques milliers ; le trafic du bétail, qu'ils vont chercher dans l'intérieur du pays pour l'importer à Hong-Kong et à Singapour, constitue pour eux un commerce des plus rémunérateurs.

Les Annamites sont nombreux ; pêcheurs infatigables et adroits, ils alimentent les marchés ; cultivateurs, jardiniers, apportant leurs fruits à la ville, charbonniers, vendant le charbon de bois, ils se montrent aptes à tous les commerces. Presque tous sont d'anciens prisonniers de guerre qui ont fait souche à Bangkok ou aux environs. Quelques-uns, pourtant, viennent de Saïgon chercher fortune et s'essayer comme cuisiniers ou comme boys ; mais, ne pouvant lutter contre la con-

currence chinoise, ils ne tardent pas à s'en retourner chez eux.

Les Cambodgiens se distinguent difficilement des Siamois : c'est le même peuple, les mêmes mœurs, les mêmes coutumes, la même religion. Quant aux Laotiens, ce ne sont guère que des passagers qui viennent à Bangkok pour y échanger leurs produits, de même que les Pégouans, les Kariengs, les Xongs, les Lavas, tous anciens prisonniers eux aussi et groupés aux alentours de la ville. Les Malais sont exclusivement ravalés au rôle infime de domestiques et employés de préférence comme cochers (*saïs*) ou palefreniers.

Les Birmans de Bangkok peuvent se diviser en deux catégories : dans la première, nous classerons les individus autochtones, nés de parents capturés en guerre et qui vivent du produit de leur pêche ou de la culture des rizières ; la deuxième est formée par les voyageurs venus de Rangoun et de Moulmein, adonnés pour la plupart au charroi des radeaux de tek, provenant des vastes forêts du Laos et de la Basse-Birmanie. Plusieurs d'entre eux descendant en barque le Mé-Nam jusqu'à Pak-Nam-Phô viennent offrir les sabres, les poignards, les bijoux birmans ou, poussant jusqu'à Bangkok, y portent leurs rubis, leurs émeraudes, leurs topazes, qui sont réellement remarquables.

Bangkok, en véritable tour de Babel, est une ville absolument cosmopolite : toutes les races d'Asie y sont représentées ; pour l'Europe, la colonie, par ordre d'importance numérique, compte des Anglais, des Allemands, des Italiens, des Danois, des Hollandais, des Portugais, des Français et enfin des Espagnols ; toutes les langues, ou à peu près, y sont parlées. Ajoutons que tous ces peuples ont conservé là-bas leurs mœurs, leur religion, leurs costumes, circonstance qui ne laisse pas que d'ajouter un grand intérêt à la ville.

LUCIEN FOURNEREAU.

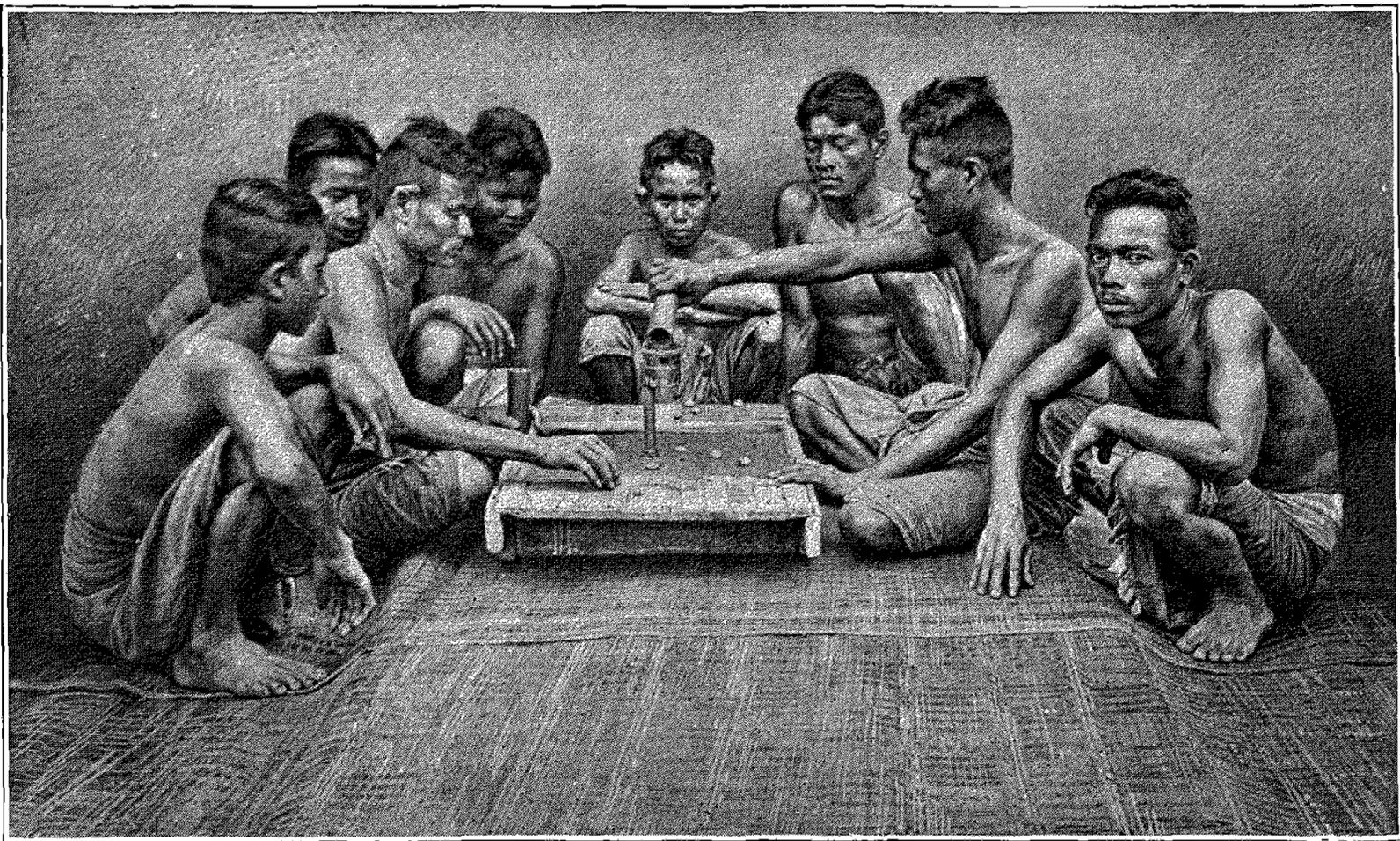
(La suite à la prochaine livraison.)

1. Tical d'argent, unité monétaire siamoise, valant environ 2 fr. 40 de notre monnaie.

2. Gravure de Bazin, d'après une photographie.



LE TRAMWAY DE BANGKOK, SUR LA NEW ROAD².



JOUEURS DE DÉS¹ (PAGE 20).

BANGKOK²,

PAR M. LUCIEN FOURNEREAU³.

Les voitures.



UN PHI⁴ (PAGE 30).

LE sol s'encombrant tous les jours davantage, des voies de communication s'ouvrirent de tous côtés; les barques ne suffisant plus, on créa des moyens de locomotion par terre : ce fut d'abord un modeste petit omnibus, sorte de réduction de nos tapissières, attelé de deux petits poneys et bondé d'indigènes enfouis sous leurs provisions, leurs paniers, leurs paquets, et serrés comme sardines en boîte. Le cocher presque toujours se tient sur le timon.

Flairant une affaire avantageuse, une compagnie installa un tramway, qui fonctionne

d'ailleurs fort bien et rapporte aux actionnaires d'estimables dollars bien trébuchants; il part de Bang-Kolem et aboutit à l'angle nord-est du palais, après avoir traversé une partie de la ville royale; ce qui constitue un parcours de 6 kilomètres environ. Ces voitures, faites de bois de tek, sont dépourvues de vitres et contiennent quatre places de première classe, des places de deuxième classe et six places sur la plate-forme; traîné par deux

petits poneys, ce tramway rend d'immenses services grâce à sa rapidité. Que de fois, dans ces voitures bondées d'indigènes, je me suis amusé du spectacle que j'avais sous les yeux! Tantôt c'était un talapoin qui montait : on se serrait pour lui faire place en le saluant des deux mains jointes; tantôt c'étaient des femmes pour qui l'on témoignait des égards et dont on cherchait à se concilier les faveurs : on est si galant à Bangkok!

Viennent ensuite les calèches, les dog-carts, les malabars, les pousse-pousse, et même — ô couleur locale, où es-tu? — les vélocipèdes!

Toutes ces sortes de véhicules se louent sur la New Road, et il faut envoyer son boy les retenir à l'avance; que vous preniez la petite victoria attelée des deux petits poneys (tout paraît petit dans ce pays) pendant quelques minutes ou durant la matinée entière, c'est tout un, le tarif est unique : deux ticaux pour les petites voitures à un cheval, quatre pour celles à deux chevaux.

Dans ces voitures, généralement mauvaises et sales, le voyageur, cahoté, est couvert de poussière ou de boue; d'ailleurs le conducteur s'inquiète peu de ces

1. Gravure de Berg, d'après une photographie.

2. Voyage exécuté de 1891 à 1892. — Texte inédit. — Tous les dessins de cette livraison ont été faits d'après les photographies de M. Fournereau.

3. Suite. — Voyez p. 1.

4. Gravure de Bazin, d'après une photographie.

détails; il va droit devant lui, enlève ses poneys d'un large coup de fouet, sans souci des obstacles vivants ou inertes qui peuvent se trouver sur son passage. C'est pourtant très grand genre à Bangkok de se faire véhiculer vers les cinq heures du soir, et cela rappelle l'allée des Acacias.

La journée à Bangkok.

Cette interminable New Road présente mille aspects bien différents, suivant les heures du jour ou de la nuit : le matin, dès l'aube, circulent des hommes dont la tête et les sourcils sont rasés; leur costume est un long péplum jaune superbement drapé à l'antique : ce sont les talapoins. L'une de leurs mains tient le *talapat*, sorte d'écran fait de feuilles de palmier qui doit leur servir à masquer leur visage, l'autre soutient une marmite dissimulée sous le péplum. Se déroulant en longues théories, ils rasent silencieusement les murs des maisons, se divisant de temps à autre, suivant les quartiers qu'ils veulent parcourir, et parfois s'arrêtent, entr'ouvrent l'étoffe qui cache la marmite, et sollicitent ainsi la générosité des personnes bien pensantes.

Que de fois je n'ai pu me défendre de rire de bon cœur en voyant la mine contrite de ces insignes gredins, baissant chastement les yeux devant les jeunes filles et salués dévotement par les vieilles femmes et les gamins!

Puis, ce sont des ménagères diligentes qui s'en vont au marché faire leur provision de victuailles : portant sur la hanche leur jeune progéniture, sur la tête la corbeille tressée ou le plateau sur le côté, nous les verrons, tout à l'heure, revenir ployant sous le poids des choux, du bétel, des fruits, des légumes verts ou du poisson frais pêché.

Les braves policemen du pays se promènent vêtus de leur costume de toile bleue et coiffés du casque de même couleur, portant leur bâton dans son étui. Je souffrais de manquer de respect à ces représentants de la force publique, mais je dois avouer que je fis immédiatement un rapprochement étroit entre eux et des singes habillés.

Les restaurateurs chinois ne tardent pas à allumer leurs fourneaux et disposent à l'entour les produits qu'ils vont sacrifier à la gourmandise des consommateurs : saucisses, lard, porc frais, volailles, canards, conserves chinoises, c'est un écroulement qui tenterait peut-être le pinceau d'un peintre de nature morte, mais dont l'aspect est médiocrement apéritif.

De vieilles femmes, accroupies auprès d'un maigre feu, font griller des épis de maïs et confectionnent des beignets de banane frits dans l'huile, qui exhalent au loin un âcre fumet de lampe qui s'éteint.

Les boutiques s'ouvrent, on balaye les devantures avant que passe la charrette qui enlèvera le plus gros des ordures, puis on rentre chez soi préparer le repas du matin.

L'Oriental Hotel et les établissements similaires tenus

par des Italiens sont organisés à la façon de ceux de Singapour.

Notre estomac doit se résigner à déjeuner à neuf heures, à *tiffler* à midi trente, à luncher à quatre, et à dîner vers sept heures. Quant aux menus, ils sont peu variés; la viande saignante ou plutôt crue, les pommes de terre bouillies, chères aux fils d'Albion, en font la base fondamentale. Les boys qui vous servent parlent l'anglais mieux que des Anglais.

De midi à deux heures, alors que la ville de Saïgon semble tout entière livrée au sommeil, Bangkok, au contraire, bat son plein. Toujours sous l'influence de cette insupportable anglomanie qui obsède partout, et pour se conformer aux mœurs britanniques, bureaux, magasins, bazars, restent ouverts de dix heures à quatre heures, malgré la chaleur accablante et les aveuglants rayons d'un soleil de feu; aussi la soif se fait-elle impérieusement sentir : on s'efforce de la combattre à grands coups de *whisky and soda*¹, mais rien n'y fait, et pourtant Dieu sait ce qu'il se consomme en une journée de ce whisky and soda!

De quatre à cinq heures, les promeneurs commencent à montrer leur nez. Les uns, à pied, font un petit tour hygiénique; d'autres, en voiture, vont se régaler d'un air de musique dans la ville royale. Les exécutants, qui sont les fantassins siamois, terminent régulièrement leurs auditions quotidiennes par l'exécution de l'hymne national, qu'ils jouent debout en faisant face au palais du roi. Enfin les inévitables Anglais s'en vont faire une partie de tennis.

Aux clubs, à l'hôtel, l'instant de l'apéritif est arrivé : sur l'appontement du Club anglais, léché par le Mé-Nam, les misses, les ladies, viennent prendre le frais, potiner en anglais, flirter en anglais, entourées d'un troupeau d'adorateurs anglais qui leur disent de douces choses en anglais. Vous, profanes, qui estropiez la mélodieuse langue de la blonde Albion, gardez-vous de pénétrer dans cette enceinte sacrée : vous y dérangeriez tout le monde et quelques regards de glace vous feraient vite sentir que vous êtes un intrus et que ce n'est pas là votre place. Au cercle allemand, c'est une fête continue; on y boit ferme depuis que ces messieurs, qui avaient eu quelques démêlés avec la colonie anglaise, se sont décidés à fonder un cercle à part.

A l'Oriental Hotel, on a du moins l'ineffable plaisir de savourer la bouffée d'air français que les journaux vous apportent dans leurs feuilles, et c'est avec un réel bonheur que l'on dévore le *Temps*, le *Figaro*, l'*Illustration*, qui surgissent toujours et quand même du sein d'un monceau de *Zeitungen*, de *Magazines*, de *Gazettes*, toutes anglaises ou allemandes.

Pendant le dîner, si vous êtes incommodé par la

1. Ces boissons d'eau gazeuse sont en honneur à Bangkok à cause du manque absolu d'eau potable : les seules eaux que puissent boire les habitants sont celles qu'ils recueillent dans d'immenses jarres pendant la saison des pluies et qui constituent leur provision annuelle. Ceux qui veulent avoir de l'eau vive doivent l'aller chercher à 15 et 20 kilomètres en amont, en un point où la marée ne se fait plus sentir.

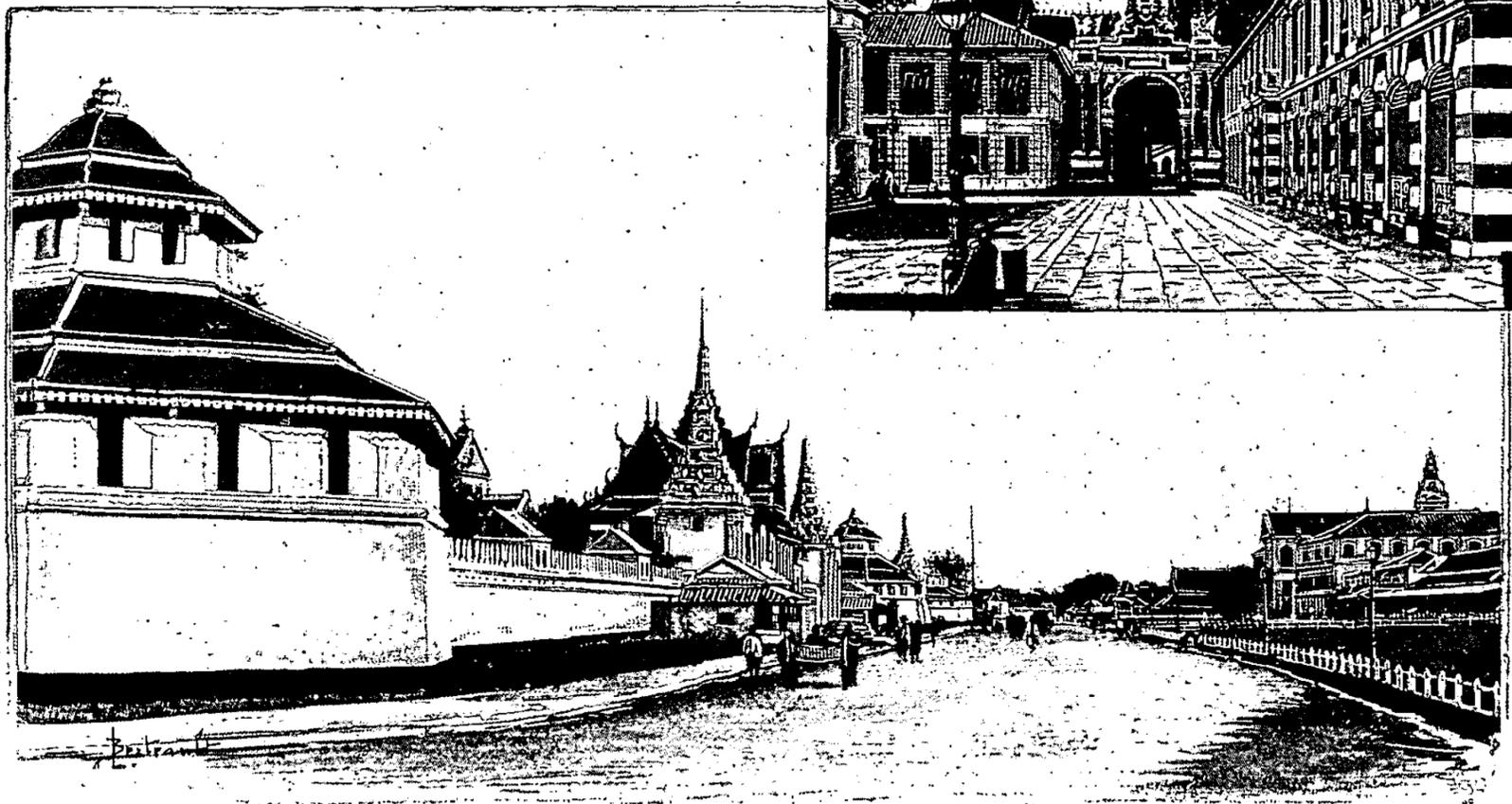
chaleur, on fait fonctionner le *panka*, sorte de grand éventail pendu au plafond, dont le souffle puissant vous fait immédiatement éternuer, tout en remplissant plats et assiettes d'une multitude de moustiques.

Le soir on a l'agrément d'une petite promenade dans la New Road, mais il serait téméraire de s'y aventurer sans quelques précautions : la rue, peu ou point éclairée, malgré les nombreux fils télégraphiques et téléphoniques qui la parcourent, ménage au pied confiant du promeneur une chaussée ornée de trous excessivement sournois qui vous donnent toutes facilités de revenir avec une entorse, sans préjudice du bain de boue éventuel, facile à prendre dans les nombreux canaux dépourvus de parapets.

Il vaut donc mieux faire cette digestive excursion en

bouche béc. Hommes, femmes, enfants, pêle-mêle avec les animaux, s'abîment dans un profond sommeil, durement éclairés par cette lumière blafarde, dont les ombres heurtées prêtent à tous ces corps des allures de cadavres et à ces masques immobiles des grimaces, des contorsions étranges. Quelqu'un qui se trouverait transporté là brusquement pourrait se croire au lendemain d'un terrible cataclysme ou de quelque monstrueux carnage.

Des restaurants de nuit sont ouverts en plein vent :



PLACE DES CASERNES ET ENTRÉE DU PALAIS¹ (PAGE 23).

voiture, sans se départir pourtant d'une certaine prudence, car, au moment où vous vous y attendez le moins, un bras sortira de l'ombre, qui vous cueillera délicatement votre couvre-chef ; quand on n'en a qu'un, c'est fort ennuyeux, et ce genre de larcin est le péché mignon des Siamois.

La nuit à Bangkok.

Dans les grandes chaleurs de l'été, la promenade, vers onze heures ou minuit, est des plus pittoresques ; la ville sous les rayons argentés de la lune prend alors des aspects inattendus et fantastiques. Quittant l'intérieur des habitations où ils étouffent, les indigènes viennent s'allonger au dehors, qui sur des chaises longues, qui sur des nattes, qui sur des planches, voire même sur la dure, et dorment là dans des poses bizarres, la

quelle cuisine, grands dieux ! Les modestes arlequins de nos Halles sont, j'en suis sûr, un régal de roi à côté des ratatouilles de Bangkok.

Des Chinois, éclairés par une lampe à pétrole fumeuse, installent leur boutique volante et débitent des boissons fraîches, des gâteaux, des fruits, et mille autres friandises très peu appétissantes. Voici les théâtres en plein air et les maisons de jeu, ouvertes toute la nuit, où l'on fume aussi l'opium ; le tout forme un décor intéressant et bien asiatique.

Parfois le soir, au retour d'une de ces longues promenades, je m'oubliais à parler de la France avec mon ami de Pina, assis sous la grande véranda du Consulat ; tout à nos rêveries, nous nous laissions doucement aller au charme enveloppant de ces belles nuits orientales quand, brutalement, le cri nasillard de *Allô ! allô !* venait de l'Hôtel des Postes voisin nous arracher à nos songes. Et là-bas, inutile d'implorer, comme à Paris, « Allons, mademoiselle, quand vous voudrez ! »

1. Dessin de Berteault, d'après une photographie.

car le service est fait par des hommes, et, la nuit, ces messieurs s'amuse à causer entre eux, histoire de se tenir en éveil.

Parfois aussi nous percevions les chants, les cris, les hurras que poussaient dans leur club messieurs les Anglais, après avoir absorbé un notable volume de whisky and soda. Pour ne pas être en reste, le cercle allemand se fait entendre à son tour : on y fait de la musique, on y chante des mélodies qui n'ont rien de wagnérien ; viennent ensuite des chœurs tumultueux, le whisky and soda est détrôné, la bière nationale coule à flots, le bruit augmente, c'est un charivari infernal qui dure souvent jusqu'au jour.

Tout le monde donc rit et s'esbaudit ; mais si le peuple s'amuse, le roi, lui, songe au salut de son royaume : les coutumes anglaises n'ont pas encore franchi le seuil du palais, on y sieste pendant les chaleurs, c'est la nuit qu'on travaille.

Les Talats.

Plusieurs marchés bordent la New Road ; ils sont peu importants, nous nous contenterons d'en citer quelques-uns, les Talats *Vat-Lao*, *Luang-Nava* ou Talat *Bangrak*, pour arriver au grand marché de Bangkok, le *Talat-Noï*, qui s'étend sur un parcours de 5 kilomètres, prenant les noms des différents quartiers qu'il traverse, et ne s'arrêtant qu'avec l'enceinte de la ville siamoise.

Ce marché est si étroit qu'on ne peut parcourir qu'à pieds ses deux rangées de boutiques ; c'est fâcheux, car les dalles de granit qui recouvrent le sol, oscillant sous le pied des badauds, vous lancent sur les jambes des jets d'une boue noire et désagréablement parfumée ; il faut en prendre son parti, la malpropreté et la puanteur étant les signes distinctifs de la Venise orientale.

Ce marché est le plus important de Bangkok. On y trouve toutes les marchandises désirables et, naturellement, de préférence celles dont la provenance est allemande ou anglaise. Comme en France, au moyen âge, chaque corporation y a son quartier spécial : dans la première partie, appelée Talat-Noï, on rencontre les menuisiers, tonneliers, vanniers, marchands de bouteilles, de bric-à-brac, quelques monts-de-piété, des restaurants chinois ; et enfin de petites boutiques où se vendent des soieries de basse qualité, des étoffes à fleurs, servant à la confection des langoutis, des indiennes, des filets de coton, des chapeaux, etc. La majorité de ces boutiques appartient aux Chinois.

Dans le milieu du marché s'élève une maison de jeu, tenue, elle aussi, par des Chinois, qui, lorsque les joueurs sont rares, dressent devant leur tripot un théâtre en plein air : ils louent une troupe d'acteurs, installent un plancher sur des tréteaux et recouvrent le tout d'un toit volant en pailloles. Ce genre de distraction est très goûté des indigènes, et lors des affaires du Tonkin, les artistes dramatiques siamois y interprétaient des pièces militaires à grand spectacle où les Tonkinois et les

Français étaient aux prises : il est inutile de dire que ces derniers recevaient de mémorables corrections, aux grands applaudissements d'une foule enthousiaste.

L'intérieur de la salle présente un mélange bizarre de toutes les races indigènes. Quelques individus font de ce genre de sport le plus clair de leurs revenus, soit que le sort leur soit favorable, soit qu'ils attendent à la sortie quelque joueur heureux qu'ils détroussent habilement. On va à la maison de jeu en famille, et il n'est pas rare d'y voir des mères allaiter leur progéniture.

Les inévitables Chinois sont aussi les banquiers de ces établissements ; par une curieuse superstition, si la banque a gagné un jour, on redonne le lendemain sur le théâtre la même pièce que la veille, afin d'être agréable au génie du jeu, qui s'est montré satisfait du spectacle. Si la chance tourne, on change immédiatement l'affiche et l'on s'efforce de se concilier la bienveillance de Bouddha par de menues offrandes ; on allume devant son image des baguettes de bois odoriférant, devant la porte brûlent des papiers d'or et d'argent.

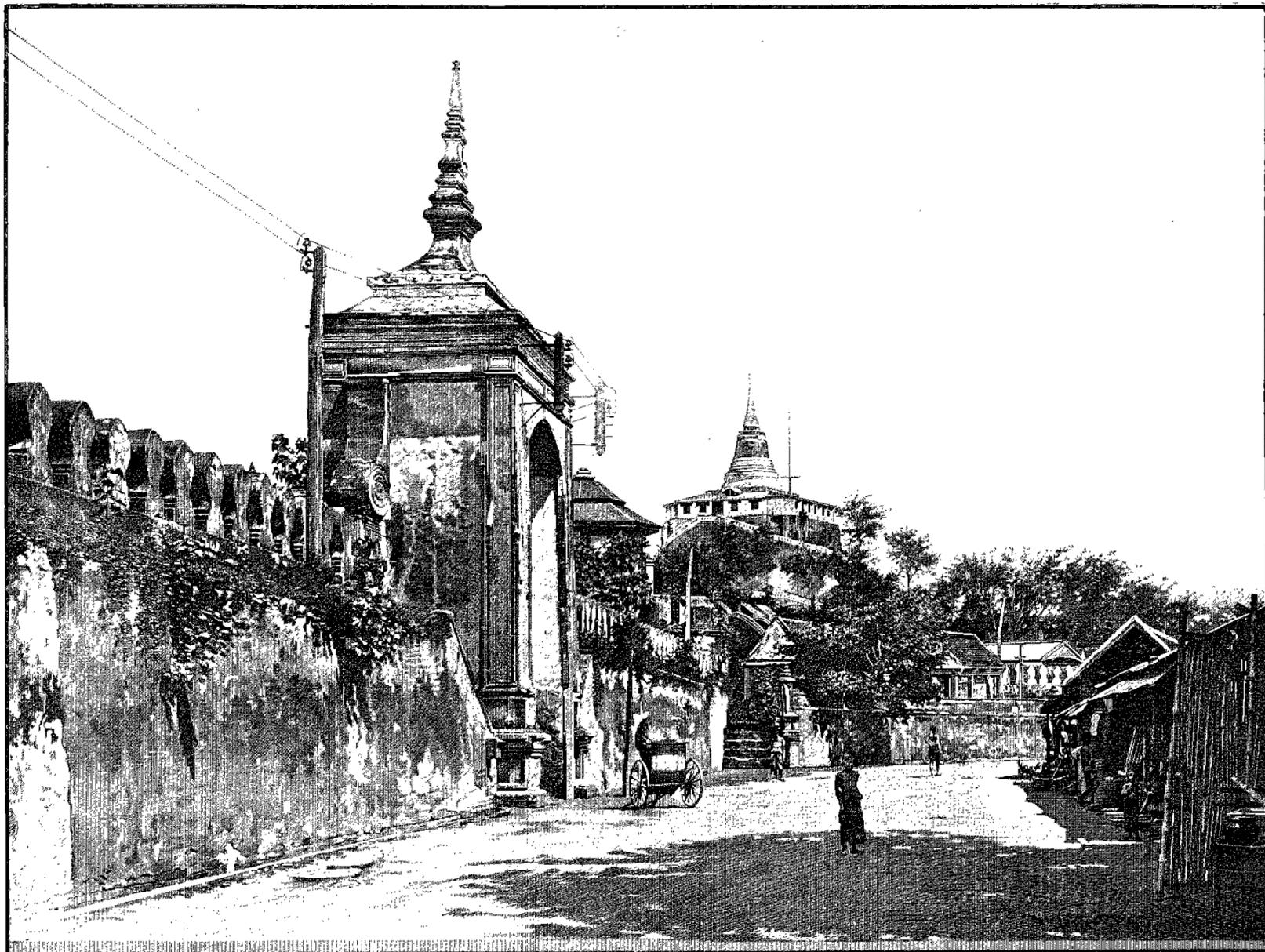
Les joueurs sont assis en tailleurs sur des nattes ; les femmes sont agenouillées, les reins sur les talons. Les jeux les plus goûtés, tous d'importation chinoise, sont le *thua-jai*, qui se joue avec de petits coquillages que l'on jette sur une croix tressée au milieu d'une natte, le *po-kam*, analogue au précédent, le *po-hin*, pour lequel on se sert d'un double cylindre de cuivre où se meut un dé peint en blanc et en rouge, différents jeux de cartes plus ou moins compliqués, et enfin le célèbre jeu des Trente-Six Bêtes.

Après avoir parcouru le Talat-Noï, on arrive au marché de *Vât-Kôh*. Les boutiques de gauche appartiennent à des Hindous, à des musulmans, débitant les draps, toiles, calicots, cotonnades, fil, aiguilles, conserves et même les armes et la poudre.

Sur le côté droit se tiennent des Chinois tailleurs de pierre, des Bengalis tailleurs pour dames et des Malabars grènetiers.

Vient ensuite le *Talat-Sampeng*, où l'on rencontre le véritable élément chinois et les produits de son pays : thés, choux à longues feuilles, navets séchés et salés, œufs de tortues, nids d'hirondelles, jambons, pâtisseries locales, jouets en porcelaine et en papier mâché, tableaux, miroirs au cadre incrusté de nacre, chaises d'ébène au dossier orné de marbre gris, coupes de cuivre, brûle-parfums et chandeliers. Cet énorme déballage, réellement curieux, sert de cadre, comme dans le Talat-Noï, à une maison de jeu.

Nous voici maintenant au *Talat-Vât-Samphum*, où rien de particulier n'est à signaler. Franchissons donc le pont qui nous sépare des portes de la ville siamoise et nous nous trouverons au milieu des marchands de bons dieux du pays : une multitude de Bouddhas dans des poses mystiques et extatiques vous fixent de leurs yeux en amande. La religion siamoise interdisant à ces sortes de chasubliers de vendre les idoles, ils con-



ENCEINTE DE LA VILLE ROYALE ET DÉFILÉ DE LA MILICE (PAGE 22). — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

tournent cette loi sacrée en proposant hypocritement aux passants de leur « prêter » ou de leur « louer » un bouddha : on sait ce que cela veut dire.

Telle est, à grands traits, l'esquisse de ces interminables marchés, purgés en 1891 d'une grande partie des tripots qui y pullulaient. Le gouvernement a restreint de beaucoup le nombre de ceux qui ont le droit de rester ouverts jour et nuit, et a fait construire dans des coins écartés des sortes de halls où les fermiers des jeux ont été priés de transporter leurs opérations, de façon à moins gêner la circulation. Les monts-de-piété les suivirent et s'ouvrirent aux alentours.

La ville royale.

Le touriste pénètre dans la ville royale par la triple porte située à l'extrémité de la New Road. Il y peut aussi accéder par le grand *Talat-Samphum*, par la porte de *Vât-Saket* ou encore par la rive gauche du Mé-Nam au débarcadère terminus de l'avenue qui passe devant le palais.

Puisque nous avons jusqu'ici parcouru la New Road, c'est devant la porte monumentale *Patlu-Sâm-Jôt* que nous arrivons par le tramway; cette entrée, sans caractère local, se compose d'une vaste baie d'une dizaine de mètres de hauteur, flanquée de deux ouvertures de moindre importance; ces trois portes sont surmontées de pyramides qui se profilent toutes blanches sur le ciel bleu; à droite et à gauche fuient les murailles crénelées de l'enceinte avec leurs nombreux bastions; les vantaux des portes sont coupés à mi-hauteur, la partie inférieure seule est ouverte en temps ordinaire.

Le chemin de ronde est garni d'arbres énormes, dont les branches tordues revêtent un feuillage sombre sans cesse agité par la multitude croissante des corbeaux, qui pullulent à Bangkok : ces malpropres animaux, sans respect pour les beautés locales, salissent d'une fiente rougeâtre les peintures et les dorures des pagodes voisines.

Aussitôt la porte franchie, l'aspect change du tout au tout : si l'on n'a pas encore toute la propreté désirable, on a du moins la propreté apparente; à part quelques rares masures adossées aux remparts, les cases misérables de la New Road sont remplacées par des constructions régulières élevées d'un étage et correctement alignées; la maçonnerie a remplacé les planches; la tuile, par ordonnance royale et pour éviter les nombreux incendies, a détrôné les toits de pailletes.

Pourtant cet ordre et cette propreté sont tout de surface, l'intérieur des maisons n'est ni moins sordide ni moins répugnant que dans les quartiers où nous avons déjà mené le lecteur. Néanmoins on commence à éprouver un réel plaisir d'avoir quitté les faubourgs, et lorsqu'on arrive à la première place circulaire, bordée de monts-de-piété tenus par des Chinois, on est agréablement surpris.

Traversons cette place et prenons à droite la rue

qui y aboutit : nous voici en face des sentinelles veillant à la porte du bastion d'angle de la première enceinte du palais; les hautes murailles nous aveuglent par le reflet du lait de chaux dont elles sont fréquemment badigeonnées. Débouchant sur la place des casernes, nous respirons un moment, tandis que, pour nous distraire, manœuvre devant nous la milice de S. M. Chula-Longkorn.

Nous voilà donc en pleine ville royale; nous la voyons déployer son décor féérique, sans une tache disparate, avec le regret seulement que Bangkok tout entier ne soit pas ainsi : quel coup d'œil! Franchement, le regard est tellement surpris, l'esprit à un tel point émerveillé par la nouveauté, le coloris, le charme du spectacle, que l'on se demande si l'on est bien éveillé. Mais non, tout cela est réel, et le voyageur en extase parcourt ce rêve d'azur et d'or, que le pinceau le plus délicat ne saurait rendre dans ses détails exquis. Quelle jouissance pour l'artiste que l'aspect du palais avec ses innombrables flèches dorées, ses pylônes à la robe diaprée de porcelaine et d'émail, ses toitures triples, quadruples, aux arêtes terminées en pointe relevée vers le ciel, et recouvertes de tuiles bleues, vertes et jaunes! C'est comme une délicieuse initiation aux splendeurs laquées et nacrées, à cette débauche d'or et de pierreries que nous réservent les pagodes.

Le palais.

L'emplacement occupé par le palais et ses dépendances est considérable; c'est un vaste rectangle enclos de hautes et épaisses murailles crénelées, gardé aux angles par des bastions. Sur la face ouest, le débarcadère royal, que nous avons déjà signalé, se cache derrière les hautes palissades qui dérobent aux regards indiscrets le départ ou le retour du harem de Sa Majesté.

Les plus violents contrastes surgissent dans les bas-fonds qui longent le rempart: de sordides échoppes s'y adossent, d'horribles mégères ratatinées, recroquevillées et ridées comme des pommes cuites, y vendent des fruits, des bananes, des gâteaux. Des ruelles d'une saleté indicible, des recoins dégoûtants, dépotoirs de toutes les immondices, des égouts qui vomissent les déjections du palais de nacre et d'or, forment un ensemble des plus répugnants et répandent au loin des parfums violents, rappelant d'une façon très vague le muguet ou l'héliotrope.

Des hangars, des maisons en ruine, de vieux canons veufs de leurs affûts et rongés par la rouille, des bouquets d'arbres touffus piquent dans ce fouillis nauséux leur note pittoresque ou reposante; et vraiment, sans les puissantes émanations que nous signalions tout à l'heure, on serait réellement charmé par certains aspects de ce coin étrange : des gueux qui semblent créés par le crayon de quelque Callot exotique viennent sécher au soleil leurs guenilles, leurs plaies et leurs difformités; des marchands chinois croisent des soldats siamois, des mandarins passent et repassent

sans paraître le moins du monde gênés par cette atmosphère empuantie. Ce quartier est d'ailleurs presque exclusivement fréquenté par la troupe.

Le mur d'enceinte est percé de trois portes au sud. *Pathu-Khün-Nang* est celle que franchit le roi lorsqu'il se rend à son embarcadère.

La face sud, triste et solitaire, est séparée par un mur et une rue de la grande pagode de Vât-Phô, où commencent les cérémonies royales lors des crémations. A côté s'élève le monastère des talapoins qui desservent cette pagode et le palais; les ruelles qu'ils habitent, pour ne pas détonner dans l'harmonie générale, sont d'une inconcevable saleté, et leurs masures, heureusement cachées par des arbres touffus, ressemblent beaucoup plus à des bauges mal tenues qu'à des habitations humaines.

De ce côté, deux portes de sortie, *Pathu-Deng* (porte Rouge) et *Pathu-Xanuen* (porte des Morts). Depuis la fondation des villes royales du Cambodge, dont Angkor-Thôm est le plus ancien exemple, cette porte des Morts avait été ménagée dans les encintes. Les Thaïs et les Siamois ont conservé cette tradition.

La face Est donne sur la place des Casernes, où toutes les vieilles constructions ont été rasées et remplacées par un vaste champ de manœuvres bordé de casernes bâties à l'euro péenne. Sur cette face s'ouvrent trois autres portes, une de chaque côté de la tribune royale, donnant accès au palais; l'une d'elles, *Pathu-Thong*, n'est ouverte que les jours de cérémonie pour permettre d'arriver jusqu'à la pagode royale, *Vât-Phra-Kéo*.

En passant devant la porte, les gens du peuple, les femmes, les enfants, se prosternent; ils lèvent, dans un salut respectueux leurs deux mains vers le ciel. Les

hauts dignitaires lèvent leur chapeau, et les chiens eux-mêmes, subissant l'influence du milieu, éprouvent le besoin de lever quelque chose : ils lèvent la patte.

La face nord, qui regarde l'esplanade *Thung-Phra-Men*, sert d'emplacement pour les crémations royales.



LE ROI DE SIAM¹.

A l'extrémité de cette place se dresse l'ancien palais du second roi, transformé aujourd'hui en musée et en caserne : le grand *Bôt* renferme les antiquités, le *Vihan* la botanique, la céramique et la géologie, *sic transit gloria mundi!* Au fond du temple s'élève pourtant encore l'autel vénéré de Bouddha, chargé de statuette du dieu provenant des anciennes capitales des Thaïs.

Dans les vitrines, des objets curieux, tels que livres, étoffes, masques royaux des Lakhons¹, bijoux, etc.

1. Gravure de Berg, d'après une photographie.

1. Acteurs et actrices.

ENTRÉE DE LA PAGODE ROYALE ¹.

Du côté du fleuve, un ancien monastère, en assez mauvais état, est l'ancre des talapoins qui desservent la pagode royale.

Quatre hautes portes en bois de tek bardées de clous de fer à tête ronde et peintes en brun donnent au public l'accès des divers ministères situés dans les avant-cours du palais et du Vât-Phra-Kéo. La porte principale, surmontée d'un Phra-Prang rappelant, toutes proportions gardées, celui du Vât-Cheng, est placée dans l'axe de la deuxième porte d'enceinte de la cour du palais; à gauche est la porte donnant sur le Vât-Phra-Kéo, qui ne s'ouvre qu'aux jours de grande fête; sur la droite, celle de Mani-Napharat sert d'entrée aux ministères.

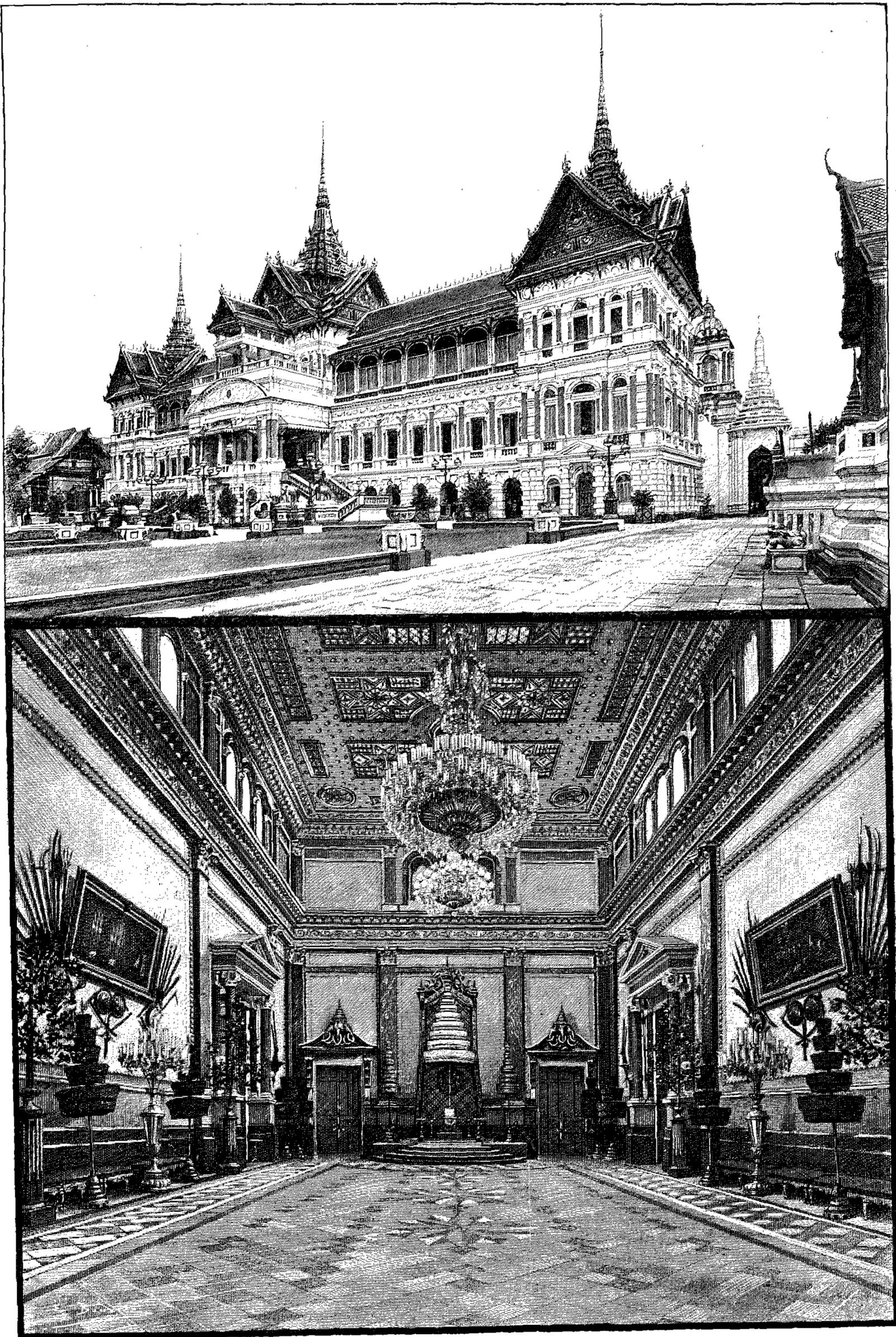
1. Gravure de Berg, d'après une photographie.

Des factionnaires gardent toutes ces portes avec un nonchaloir tout à fait asiatique. Les uns sont assis sur le seuil, d'autres sur des tabourets, d'autres enfin dorment comme des lézards au soleil. Les fusils se reposent aussi, accotés au mur, pour permettre à leurs propriétaires de fumer plus à l'aise leur cigarette. L'aspect de ces murailles et des bastions est empreint d'un caractère éminemment siamois; mais, dès qu'on aperçoit les constructions de ce siècle, on constate avec peine l'influence anglomane, qui les a toutes marquées au coin de son goût si discutable. Le palais lui-même a failli ne pas avoir sa toiture multiple, et c'est à grand peine que le roi a renoncé au projet des trois coupoles qui devaient recouvrir le centre et les deux pavillons d'angle.

Le style siamois subsiste dans les toitures et plus généralement encore dans les pagodes; mais, si le vent moderniste continue de souffler avec la même vigueur, ces derniers vestiges d'un art qui s'éteint ne tarderont pas à disparaître aussi. C'est la loi universelle aujourd'hui : par le mélange des races,

que les nations perdent peu à peu leur originalité et les traditions de leurs ancêtres; la plupart des villes de l'Orient subissent ce mouvement, et l'art siamois, si pur et si charmant par sa naïveté, aura bientôt fait place à notre architecture pratique mais disgracieuse.

Pénétrons par la porte Mani-Napharat : les ministères occupent la partie gauche; le Vât-Phra-Kéo, la partie droite. Au nord de la deuxième enceinte sont adossés les bureaux, les casernes, les écuries des éléphants, les haras, etc. Une grande pelouse s'étale au pied de ces différents édifices, érigeant au centre un immense mât de pavillon qui porte haut dans les nues les couleurs du Siam. Du côté du palais, le cercle des officiers, l'école anglaise où sont instruits les enfants du roi, des princes et des mandarins, la caserne des



LE PALAIS ROYAL ET LA SALLE DU TRÔNE (PAGE 26). — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

gardes du corps, les *Mahat Lek*, qui, véritables soldats d'opérette, sont, eux aussi, des fils de grands personnages.

Montons jusqu'au premier étage, au Ministère des affaires étrangères, et nous trouverons, nonchalamment assis sur les tables ou vautrés sur le sol, Messieurs les ronds-de-cuir siamois, s'arrachant les cheveux sur des lettres qu'ils ne comprennent pas. Ces fonctionnaires assidus, incommodés par la chaleur, ne gardent que juste ce qu'il faut de vêtements pour ne pas offenser la pudeur, fument force cigarettes et absorbent une quantité formidable de thé, dont les tasses encombrant les meubles. Nous aurons aussi la chance de rencontrer là M. Frankfurter, homme affable et d'excellente fréquentation, secrétaire de Son Excellence Phya-Phiphat-Kosa, sous-secrétaire d'État, homme non moins aimable, qui s'est mis tout à ma disposition pour m'aider dans mes explorations. Au centre, le salon d'attente nous montre les portraits des défunts rois de Siam de la dynastie actuelle et l'entrée du cabinet du ministre, le prince Devawongsé, petit homme gras-souillet, à la figure poupine et grimacière, au regard inquiet et fureteur; sans la moindre prétention à la distinction dans la vie privée, il parle fort bien l'anglais, comme d'ailleurs presque tous les princes et grands fonctionnaires. Quelques jours après lui avoir été officiellement présenté, je rencontrai par hasard cet homme important dans un escalier du palais; il était dans un aimable négligé et portait son veston sous son bras, car il venait de faire une partie de tennis avec son royal frère. C'est en somme le personnage le mieux en cour du royaume.

Quittant alors le ministère, nous franchissons la double porte d'honneur de la dernière enceinte, et nous voici dans la grande cour du palais; elle est ornée d'une magnifique pelouse encadrée de maçonnerie; dans le dallage de granit qui recouvre le sol ont été ménagés des vides pour laisser croître des arbustes taillés à la chinoise, des plantes rares, jasmins, roses de Chine, camélias et gardénias, dont le pied est enfermé dans des caisses de granit finement sculpté ou de porcelaine d'une belle couleur bleue. Au fond, le palais étale son immense façade sans originalité et d'une facture des plus prétentieuses.

Un grand perron donne accès, au premier étage, à une loggia, hors-d'œuvre inutile de ce monument si mal conçu et si mal exécuté. Il me souvient qu'un jour de grande réception — c'était, je crois, l'anniversaire de la naissance du roi — tous les hauts bonnets de la cour, mandarins, princes et consuls, se trouvaient réunis pour la circonstance. Survint une formidable trombe de pluie qui termina la cérémonie. Des porteurs de seaux furent immédiatement postés de tous côtés pour résister à l'inondation, mais l'élément eut le dessus : la véranda fut submergée, la loggia transformée en piscine; dans la cour on avait de l'eau jusqu'à la cheville. Le comique de ce spectacle était inénarrable : toutes ces hautes personnalités emmascaradées

dans leurs plus brillants atours sautaient, patageaient, gambadaient comme des diables dans un bénitier; les serviteurs luttèrent vainement contre le flot envahisseur. Je vois encore tel ministre qui, avec son énorme lévite constellée de crachats et de broderies, et le grand cordon bleu du Siam qu'il s'efforçait de rattacher à son épaule, ressemblait à s'y méprendre à un suisse de cathédrale qui aurait absorbé le vin de messe des burettes. Décidément les architectes anglais sont moins forts sur l'écoulement des eaux que sur celui des capitaux.

La loggia donne accès à une vaste antichambre : à droite, le salon de réception des gens de la cour et de la noblesse siamoise, précédant le secrétariat du palais; à gauche, le salon du corps diplomatique et celui des réceptions particulières du roi. Au fond, une porte à deux vantaux s'ouvre sur la salle du trône.

Dans ces différents salons, les meubles, en général très riches, sinon de très bon goût, les cadeaux des souverains, des diplomates, des frères du roi, forment un mélange bizarre d'admirables bijoux indigènes et de bibeloterie européenne, d'objets inappréciables et d'articles à treize sous.

La salle du trône.

Cette spacieuse salle est ornée de panoplies, d'anciennes armes siamoises, de lances, de sabres et de boucliers. Deux tableaux, placés en pendants, retracent la réception des ambassadeurs du roi de Siam par Louis XIV et par Napoléon III : ce sont des copies de nos maîtres français. Des arbustes d'or et d'argent, fixés dans des vases reposant sur des colonnettes, ont été offerts par les tribus soumises; ils alternent avec de nombreux parasols à sept étages dont l'étoffe est de soie brodée, et dont les cercles sont d'or.

Du plafond pend un énorme lustre de cristal qui figurait à l'Exposition de 1878, à la section de Baccarat; deux candélabres, également en cristal et faisant partie du même lot, sont placés au-dessous des tableaux; ces trois objets avaient été achetés par une maison allemande, qui les a revendus au roi de Siam. Le plafond est vitré pour la même raison qui fait que les ponts des klongs sont mobiles. Au fond de la salle, le trône, un fauteuil de bois sculpté et doré, aux armes du Siam, est surmonté du *savetraxat*, le grand parasol royal à neuf étages, symbole du pouvoir suprême; de chaque côté, une porte réservée au roi.

La mosaïque qui recouvre le sol était autrefois garnie de nombreuses carpettes, de coussins sur lesquels se prosternaient les grands de la cour, accroupis et tête baissée, mais l'étiquette s'est modifiée, fort heureusement pour les genoux de ces éminents personnages, et l'on ne se prosterne plus en présence de S. M. Chula-Longkorn. Aux réceptions officielles, tout le monde est debout; les mandarins sont admis avec des souliers, condition *sine qua non*; quant aux armes, le corps diplomatique seul est autorisé à conserver les siennes devant le roi; il n'y a d'ailleurs qu'un siège

dans la salle, c'est le trône, et, la réception terminée, tout le monde sort à reculons.

A droite de cette salle et derrière le salon des hauts dignitaires, qui donne sur l'antichambre, s'étend une sorte de jardin d'hiver, séparé par une véranda du salon de la première reine (style Louis XVI), auquel elle accède par un escalier particulier, suivi d'une vaste antichambre.

A gauche, derrière le salon du corps diplomatique, un escalier monumental, et, au delà d'une véranda symétrique à la première, le salon particulier du roi, son cabinet et la salle des cérémonies religieuses dans laquelle les talapains se rendent par un escalier qui fait pendant à celui de la reine.

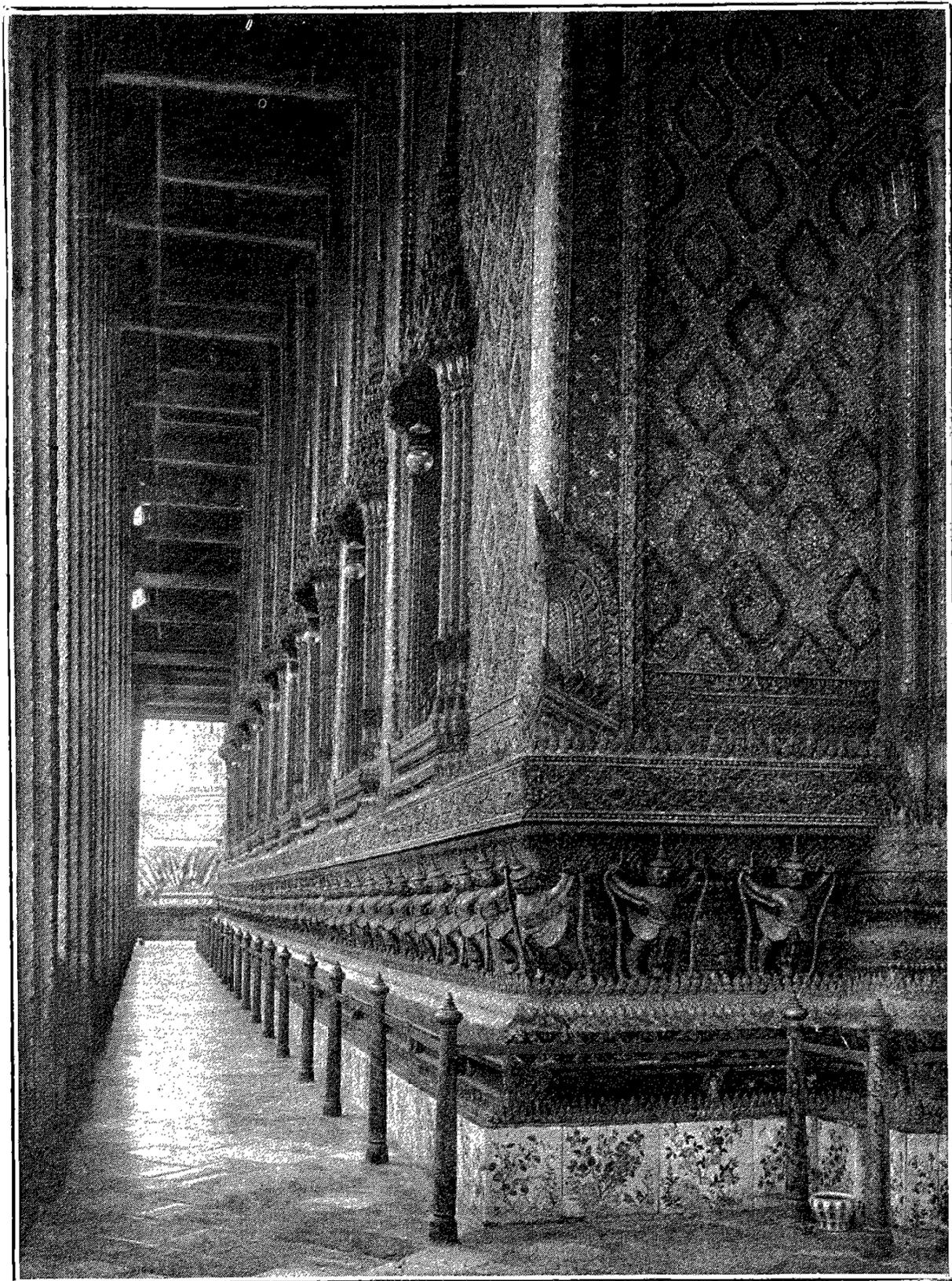
Les appartements privés de Sa Majesté étant inaccessibles aux étrangers, les indications que nous donnons ont été inspirées par un plan qui nous a été communiqué.

Derrière le trône, un buen-retiro permet au roi d'oublier les durs labeurs des réceptions officielles; franchissant les quelques marches d'un escalier qui fait suite à cette salle de repos, Sa Majesté peut se rendre dans les différents salons qui complètent la disposition générale du palais, ainsi que dans ses cabinets : à droite la bibliothèque, à gauche le salon des réjouissances très privées, au milieu le musée des curiosités et bijoux où la teinte dominante est le jaune, couleur royale; au second plan, derrière une longue véranda, la chambre à coucher du roi, séparée par deux cours symétriques de celles des première et deuxième reines.

Le trésor du Siam, comme nous avons pu l'apprendre, repose juste au-dessous de cette chambre, au milieu de salles où sont disposés les présents offerts au roi.

A la suite du palais, une série de bâtiments compose la demeure des reines, des nourrices, des enfants

royaux, des femmes et des esclaves; les gens de la maison du roi habitent au pied des hautes murailles de la deuxième enceinte les cuisines, et les communs sont situés entre la troisième et la quatrième. Signalons enfin, à gauche de la porte principale du palais, l'an-



GALERIE DU VÂT-PHRA-KÉO¹ (PAGE 30).

cienne salle du trône, d'une décoration éminemment siamoise, où le roi reçoit maintenant les délégués et gouverneurs des provinces tributaires.

Les pagodes. — Le Vât-Maha-That.

La ravissante pagode Vât-Maha-That s'élève à la droite du palais. On y conserve pieusement les cendres

1. Gravure de Berg, d'après une photographie.

INTÉRIEUR DU VÂT-PIHRA-KÉO (PAGE 30)¹.

des rois, reines, princes et princesses du sang, et c'est aussi là que l'on dépose le roi défunt dans une urne d'or, pendant près d'un an, en attendant son incinération; là viennent prêcher les talapains, que les concubines et les reines écoutent cachées derrière un rideau.

Le Vât-Maha-That, véritable bijou des plus coquets, est pour les Siamois ce que la Sainte-Chapelle est pour nous; c'est une des plus pures et des plus élégantes pagodes du Siam. Elle a comme plan la forme d'une croix grecque et est surmontée d'une quintuple toiture, dominée elle-même par une flèche pyramidale du jet le plus hardi; l'or y scintille au milieu de l'émail bleu, vert, jaune ou rouge des tuiles; le *krut*, oiseau

1. Gravure de Berg, d'après une photographie.

fantastique, semble supporter ce joyau.

Le porche est soutenu par d'élégants piliers tout ruisselants d'or; les chapiteaux sont couverts de clinquant; des filets vermillonnés courent sur un fond d'or.

Les lambrequins sont faits de feuilles également d'or qui descendent le long des piliers et se redressent à leur extrémité pour former une petite figurine, le *thévada* (petit ange); le tympan du fronton, surchargé d'or sur un fond outremer, porte l'image d'Indra au milieu des rinceaux les plus mouvementés. Les portes, les baies sont ornementées de différentes manières, mais toutes dans le goût siamois le plus pur et le plus affiné; le grand soubassement est revêtu de marbre blanc ainsi que les escaliers.

La décoration intérieure ne répond pas à la perfection luxueuse de l'extérieur; signalons seulement la richesse inouïe des objets du culte qui y sont renfermés, les urnes funéraires et surtout un bouddha de cristal taillé et doré, orné d'un collier de rubis et dont le chef est surmonté

d'une pyramidale couronne de diamants.

Tout autour de la pagode court une enceinte très ornée, faite de claustras de terre cuite émaillée. Du côté de la cour du palais se dresse un petit édicule qui sert d'entrée; là aussi c'est le triomphe de l'or et de la porcelaine, dont brillent les parois, la toiture et les flèches: on dirait une vaste corbeille de fleurs d'où jaillirait une gerbe diaprée des couleurs les plus brillantes.

Un vieux canon, d'aspect très pacifique, sommeille devant l'édifice, qui compte encore pour sa sauvegarde une rangée de *phi*, véritable jeu de massacre dont les personnages grimaçants affectent des postures diaboliques ou grotesques. Des salas sont élevés de chaque côté, et sur la cour du palais, la terrasse de la pagode communique avec la tribune royale par une sorte de



LES ÉLÉPHANTS PROMENANT LES ENFANTS DU ROI. — DESSIN DE TAYLOR, GRAVÉ PAR DEVOS.

Vât en réduction, où se tiennent le roi et ses enfants lors des cérémonies religieuses.

Le Vât-Phra-Kéo.

Arrivons maintenant à la plus superbe des pagodes siamoises, à celle dont nulle cervelle européenne ne peut concevoir le faste ni la magnificence, j'ai nommé le Vât-Phra-Kéo; bien que renfermé dans l'enceinte du palais, ce chef-d'œuvre forme un tout bien à part.

Dès qu'on parvient en face de la pagode, on jouit d'un coup d'œil à tel point féérique qu'il passe toute imagination : c'est grandiose et c'est fou, fou par les lignes, fou par la couleur. Une débauche de terrasses, d'escaliers, de pylônes, de toits et de flèches, avec le revêtement obligé de l'or, de la porcelaine, de l'émail, forme un chaos harmonieusement étrange, quelque chose d'exquis et de diabolique, qui jette son arabesque hardie sur le velours immaculé du ciel. Ajoutez à cela une multitude de statues grotesques, de lions hiératiques en bronze, de géants de 6 mètres de haut¹, au masque superbement hideux, qui montent la garde à la porte du temple, et vous n'aurez encore qu'une idée très vague de ce spectacle merveilleux qui, à lui seul, vaut le voyage et fait dégringoler dans des bas-fonds platement mesquins les évocations les plus magiques, les plus folles des *Mille et une Nuits*.

Ce coup d'œil est inoubliable, pour qui a eu le bonheur d'en jouir un jour de grande fête, comme lorsque j'ai assisté au noviciat de l'héritier présomptif de la couronne. Découragé, le peintre le plus habile briserait sa palette de désespoir, car, pour rendre cette merveille, il faudrait avoir au bout de son pinceau un peu de ce soleil enchanté qui dore tout ce qu'il touche et un peu aussi de ce bleu velouté dont est faite la draperie céleste qui sert de toile de fond;

1. Ces statues, construites en brique revêtue de mortier, sont également décorées de terres cuites émaillées qui forment la robe de ces personnages géants. La figure, les mains, les mollets sont peints à la chaux et rehaussés de filets enlumines.

2. Gravure de Berg, d'après une photographie.

sans cette ambiance magique, le tableau ne saurait être que terne et sans valeurs; il serait insensé de chercher ici, sous notre ciel anémique, les tons, vrais là-bas, qui semblent des éblouissements de feux de Bengale jaillissant et éblouissant au milieu de l'or qui règne royalement partout.

Tout autour de la pagode court une galerie dont les murailles, peintes à fresque, retracent les épisodes héroïques du *Ramayana* (en siamois *Ramakien*); ces peintures, exécutées dans le goût siamois, sont d'un haut intérêt au point de vue des attitudes, des physionomies et du paysage; Bouddha y trouve partout sa place, et l'on peut suivre sur le mur l'histoire de cette étrange religion, qui se modifie sur tous les points de l'Asie, dont les traditions sont inextricables et les canons contradictoires.

Le guide nous conduit ensuite vers le *Bôt*¹, le grand temple, entouré de hautes *phra-séma*², bornes sacrées, d'une élégance remarquable, au pied desquelles veille le lion hiératique. Après avoir pénétré dans l'enceinte de marbre et de porcelaine, une large porte aux deux vantaux de laque incrustée de nacre s'ouvre devant nous, et nous voici dans le temple.

Au fond se dresse un colossal autel couvert du fouillis le plus incohérent : des statues de Bouddha en or et en argent, des porcelaines anciennes, d'une haute valeur, coudoient des lampes à modérateurs, aux globes de verre dépoli, et des fleurs affreusement artificielles qui s'épanouissent sous verre. Un peu

interloqué au premier abord par ce mélange complexe, le visiteur se rend bientôt compte des richesses inouïes qu'il a sous les yeux : de hautes statues de Bouddha en or repoussé montrent leur figure placide et tournent vers nous la paume de leurs mains, offrant à nos regards éblouis leurs bagues innombrables et les stupéfiantes

1. C'est dans le *Bôt* que se font les ordinations des talapoin, les seules cérémonies qui s'y pratiquent.

2. Les *phra-séma* (bornes sacrées) sont placées une à chaque angle et une à chacun des points cardinaux dans les deux axes du temple; elles indiquent la limite du terrain consacré qui appartient au *Bôt*. Elles sont distantes de 1 m. 50 à 2 mètres du mur de soubassement du temple.



BOUDDHA DE CRISTAL² (PAGE 28).

pierreries dont sont chargés leurs vêtements et leur septuple couronne; des statuette du dieu, de minuscules éléphants en or ou en argent rehaussé de pierres précieuses, brillent au milieu de cierges allumés nuit et jour. Enfin, comme point extrême de l'autel, la célèbre figurine de Bouddha, taillée dans une émeraude, préside à l'Olympe siamois. Cet objet fut pris en l'an 1777 de notre ère par le roi *Phaya Tack* dans la capitale du Laos (Vieng-Chan) et rapporté dans cette pagode, à laquelle il donna son nom, *Phra-Kéo*. Cette petite merveille; dont tous les voyageurs ont parlé, a pour principal défaut de n'être pas en émeraude; elle est en jade, ce qui n'en fait pas moins un assez joli bibelot.

De chaque côté de l'autel, des arbres d'or et d'argent étalent leur ramure rigide; des sièges bas, des brûle-parfums, encombrant le sol. Les Siamois, comprenant le respect dû au saint lieu, ont placé, à droite et à gauche, des crachoirs destinés à recevoir les chiques de bétel des fidèles et des prêtres.

Le dallage est recouvert de feuilles de cuivre ciselé en forme de point de Hongrie; les jours de gala elles sont recouvertes par des nattes d'argent tressé que le sacré pied de Chula-Longkorn peut seul fouler. Du plafond pendent des lustres de cristal, qui font une assez triste figure dans ce cadre oriental et des lustres de fleurs de fabrication siamoise. Les murs sont décorés de fresques représentant le siège d'Ayuthia, avec des détails pris sur le vif. Sur les lambris, des scènes plus modernes: le roi en promenade sur le fleuve, les fêtes de Thôt-Kathin, l'établissement des négociants et consuls européens; ces dernières conceptions sont de beaucoup inférieures, la forme et la couleur du vêtement de nos compatriotes étant en contradiction absolue avec le dessin et la couleur fleurie des Siamois. Les portes enfin, d'un travail délicat et des plus artistiques, sont couvertes d'incrustations de nacre et ne dépareraient pas le plus riche de nos palais. Sous le porche, des statues de marbre, don de Louis XIV, représentant le printemps et l'hiver, à côté de gigantesques vases de porcelaine; de hauts piliers garnis de faïences reposent sur un dallage de marbre. Les murs extérieurs du Bôt, sous les galeries latérales et sur les pignons, sont couverts de terres cuites multicolores où éclate, comme partout, la dorure à profusion; ces murailles reposent sur un haut soubassement surchargé d'ornements de clinquant et coupé par une rangée de *kruts*, figures sacrées, sculptées et dorées; la plinthe est de porcelaine; la charpente, peinte en vermillon, est niellée d'or.

Les dépendances du Vât-Phra-Kéo.

Après le Bôt s'étend un véritable dédale d'édicules et de salas; ce sont, pour les nommer en passant, le *Ho-Rakhang* (clocher), le *Phra-Prang*, pylône au revêtement de faïence, dont l'avant-cour est peuplée de statues de granit gris, de marbre blanc ou de grès, de grotesques, de lions, de bœufs en bronze; enfin huit *Phra-*

Prang de couleurs tendres, bleus, roses, blancs, rangés en ligne devant la place des Casernes, se dressent derrière la galerie qui entoure la pagode.

Franchissons une des huit portes qui donnent accès sur la terrasse, et nous découvrirons, là encore, un fouillis de pyramides, de statues, d'éléphants, qui semblent les hôtes mystérieux de ces splendeurs, figés par Bouddha dans une immobilité éternelle. Devant nous se dresse le *Chatta-Mukk*¹, flanqué de deux hauts *Phra-Chedi* en métal doré. Ce monument avait été construit pour recevoir la statue de Bouddha, le *Phra-Kéo*, dont nous avons parlé, mais les religieux en décidèrent



HYMNE NATIONAL SIAMOIS (PAGE 32).

autrement; il est aujourd'hui sans affectation spéciale. Le plafond du porche est orné de mosaïques très brillantes, représentant les décorations diverses du Siam, que l'on retrouve encore dans les ornements des corniches.

Un autre bâtiment, non moins important, le *Mondôb*, touche à ces derniers; il est remarquable par la forme carrée de son plan, disposition assez rare, et par la flèche hardie qui le domine; des piliers grêles et élégants, revêtus d'or et de clinquant, supportent la toiture de bois sculpté dont les sept étages caractérisent la pagode royale. Sur le flanc est une réduction en mortier de la pagode d'*Angkor-Vât*.

Le *Phra-Tirat-Chedi*, dont le revêtement est fait de petits cubes de terre cuite recouverts d'une couche

1. Dans les pagodes royales ou princières, on élève le *Chatta Mukk* (*caturamukha*), en forme de croix grecque, abritant un *Buddhapada*, empreinte des pieds sacrés de Bouddha.

d'or, prend avec sa flèche énorme l'aspect d'une immense pièce d'orfèvrerie.

Redescendons, voici le *Vihan*¹, temple des princes, la bibliothèque des textes sacrés (*Ho-Montara*), celle des livres à l'usage des talapoins, qui sert aussi d'atelier de reliure (*Ho-Monthien*), et enfin les bassins du lotus sacré, entourés d'arbustes de toute sorte. Tel est en quelques mots le Vât-Phra-Kéo, qui, à lui seul, est un monde d'où l'on sort ébloui et fasciné. Quel contraste cependant entre ce luxe inouï des temples et la pauvreté sordide des prêtres qui officient au milieu de l'or et des pierreries, vêtus seulement de leur modeste péplum jaune!

La musique.

Nous arrachant avec regrets au Vât-Phra-Kéo, nous remontons dans la victoria qui nous mène maintenant entendre la musique militaire sur la place des Casernes. Nous sommes loin aujourd'hui du temps où les musiciens siamois se contentaient de souffler plus ou moins fort dans de longues trompettes à l'antique ou dans des cors de cuivre rouge : le gong et le tam-tam sont détrônés et nous avons pu écouter avec recueillement une excellente musique exécutant avec ensemble les morceaux de nos opéras les plus célèbres. Le chef d'orchestre est un Italien; le sous-chef, un Siamois.

Tout autour se groupent les habitants, et le tout-Bangkok fait son apparition. Les attelages piaffent, les saluts s'échangent, c'est le rendez-vous *ultra select*

1. Temple simple, de forme rectangulaire. C'est dans cet édifice qu'ont lieu les cérémonies religieuses où les talapoins font les prières et les sermons.

2. Gravure de Bazin, d'après une photographie.

des Européens. Des femmes, des enfants indigènes s'allongent sur le gazon, où paissent çà et là les chevaux des officiers; ces messieurs, la taille pincée dans une élégante vareuse blanche, le casque crânement posé sur la tête, agitent leur badine et se campent victorieusement sur leurs mollets aux bas bien tirés; on ne saurait leur refuser une certaine grâce ni une certaine élégance, qualités qu'ils s'accordent d'ailleurs, *in petto*, très généreusement.

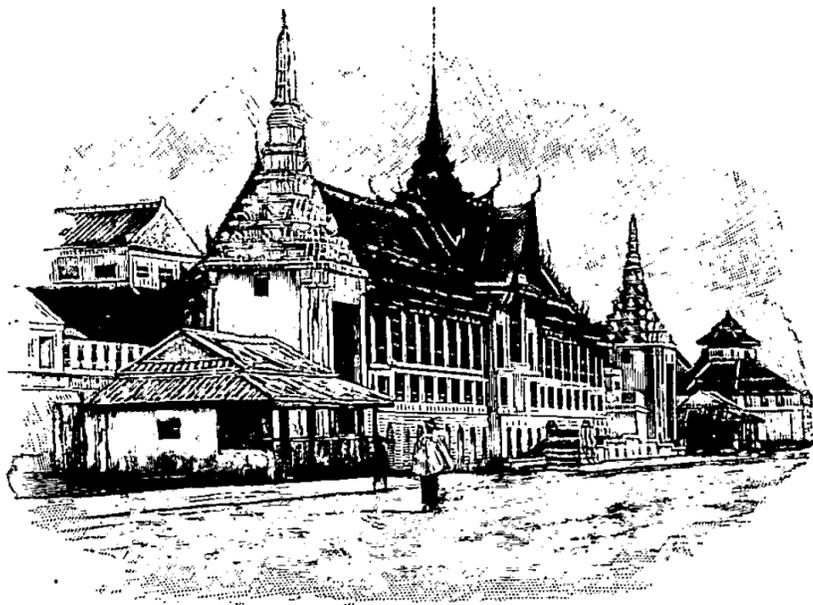
Nous étions en train de savourer une mélodie de Schumann, lorsque tout à coup parut un escadron de lanciers qui tournait l'enceinte du palais, précédé par un grand landau découvert : c'était le roi et ses enfants qui partaient en promenade; l'orchestre s'interrompt brusquement, les musiciens se lèvent et, se tournant vers le palais, attaquent l'hymne national siamois.

Des groupes passent et repassent, des talapoins viennent rendre hommage à Gounod et à Massenet, des mandarins coudoient des jeunes filles à la poitrine serrée dans la veste blanche, par-dessus laquelle flotte l'écharpe jaune ou de couleur éclatante. Coquettes et gaies, elles jettent des regards curieux et hardis sur les Européens, qui écoutent religieusement la musique des maîtres. D'autres groupes passent en voiture, les uns assis sur les marchepieds, d'autres couchés dans la capote relevée, et semblables à des saltimbanques en tournée de réclame.

Six heures vont sonner, les derniers accents de l'hymne national s'éteignent doucement, le soleil disparaît, la ville royale s'estompe, le décor s'évanouit : n'est-ce pas un rêve que nous venons de faire?

L. FOURNEREAU.

(La suite à la prochaine livraison.)



TRIBUNE ROYALE² (PAGE 28).



LES CORVÉABLES ¹.

BANGKOK ²,

PAR M. LUCIEN FOURNEREAU ³.

Le roi.



PRINCE SIAMOIS ³.

LE roi de Siam actuel est un fils de Maha Mongkut qui mourut des fièvres paludéennes le 1^{er} octobre 1868, en revenant de Bang Taphan ⁴. Ce monarque, qui régna de 1851 à 1868, resta tala-poin jusqu'à l'âge de cinquante-cinq ans; aussitôt après le couronnement il prit femmes et rattrapa si bien le temps perdu que, malgré son âge avancé, il se vit bientôt entouré de soixante-douze enfants, sans compter ceux qui moururent en naissant.

Sa Majesté régnante est née le 22 novembre 1853; elle succéda à son père après une régence confiée par ce dernier aux soins de son premier ministre, fit son noviciat et monta sur le trône au mois de novembre 1874, sous le nom de Somdet Phra-Paramind-Maha-Chula-Longkorn-Phra-Chula-Chom-Klao. Ces quelques noms et prénoms tendent à attribuer au roi certaines qualités flatteuses, telles que « maître de la terre, de la

vie, fils du ciel, divin, excellent... », il s'intitule en outre modestement « roi du Siam, du Laos, de la Malaisie et des Provinces cambodgiennes »; cependant les Laotiens et les Malais ne sont que de vagues tributaires, et les provinces cambodgiennes sont sous le protectorat français; mais il serait cruel de retirer à Chula-Longkorn une aussi douce illusion.

Nul n'a le droit de désigner le roi par son propre nom, il y a des titres tout faits pour la circonstance, dont voici quelques-uns : *Châo-Phaé-Din* (le maître de la terre); *Châo-Xivit* (le maître de la vie); *Phra-Maha-Krasat* (l'auguste grand empereur); *Phra-Batsomdet* (les pieds divins, l'excellence); *Thépajaphong* (descendant des anges); *Vongsaditsara-Krasat* (descendant des anciens rois); *Borom-Thamma-Mika* (qui a la justice parfaite), etc.

Ce potentat est d'ailleurs maître absolu dans son royaume; son pouvoir religieux est illimité, puisqu'il est comme l'incarnation de Bouddha sur la terre; souverain pontife, il a le droit de nommer et de destituer les chefs de pagode.

1. Gravure de Berg, d'après une photographie

2. Voyage exécuté de 1891 à 1892. — Texte inédit. — Tous les dessins de cette livraison ont été faits d'après les photographies de M. Fournereau.

3. Suite. — Voyez p. 1 et 17.

4. Où la commission française était allée observer l'éclipse de soleil le 18 août 1868.

5. Gravure de Bazin, d'après une photographie.

A l'intérieur du palais, un mandarin remplit les fonctions de gouverneur, et a sous ses ordres les soldats préposés à la garde des portes; la maison du roi se compose de serviteurs divers, de porteurs des insignes royaux, de gens chargés de tenir à sa disposition le thé, le tabac, le bétel, de lecteurs, de comptables, de messagers; tous sont fils de mandarins.

Chula-Longkorn est un beau spécimen de la race asiatique : élégant, gracieux même, il est fort bien bâti et montre, non sans orgueil, un mollet impeccable. La figure est correcte, les sourcils sont bien dessinés, le front est élevé, le teint peu cuivré. Seules les pommettes saillantes et quelque chose d'un peu sournois dans le regard donnent à cette physionomie exotique l'aspect félin et rusé qui est d'ailleurs le caractère particulier de la race. Suivant le louable exemple de son royal père et s'y prenant plus tôt, il possède, à l'âge de quarante ans, une petite famille de cent deux enfants.

En temps ordinaire, Sa Majesté est revêtue d'un veston blanc, d'un langouti de soie, de bas blancs, et chaussé de souliers Molière; sa tête est recouverte du chapeau rond que l'on désigne vulgairement chez nous sous le nom de « chapeau melon ».

Pour les cérémonies religieuses, le roi revêt sa toge de brocart surchargée d'or et de pierreries, dont les plis sont raides et qu'il serre à la taille à l'aide d'un ceinturon d'or également orné de pierres précieuses; le langouti est un brocart de soie bleu marine et or, les sandales chinoises sont couvertes de pierreries; ainsi vêtu, il pose sur son front la couronne septuple, lourde pyramide d'or, et l'assujettit sous le menton par une large jugulaire enrichie de diamants.

Semblable à une châsse qui marcherait, il monte en son palanquin sculpté et doré, se fige dans la pose hiératique du dieu qu'il incarne, et, froid, impassible, les yeux rivés sur quelque extatique vision, il traverse dans toute sa gloire d'or et de soie la foule éblouie qui baisse les yeux et se prosterné, le front dans la poussière.

Dans la salle du Trône il perd quelque peu de ce prestige mystique : à sa droite et à sa gauche, deux guéridons portent, l'un les ustensiles nécessaires à la confection du thé, l'autre un plateau contenant les cigarettes, boîtes à bétel, à chaux, à arec, tout ce qu'il faut enfin pour chiquer et fumer; Sa Majesté tient en outre un crachoir à la main. Ajoutons, pour racheter le prosaïsme de ces détails, que tous ces objets sont en or.

Pour les réceptions officielles du corps diplomatique, le roi revêt le costume militaire : tunique de drap blanc au collet et aux parements brodés d'or, langouti de soie jaune, ceinturon aux armes nationales, bas de soie blanche et souliers européens, sur la tête le casque blanc recouvert d'un flot de plumes de même couleur, sur la poitrine une multitude de décorations.

Quand le roi prend ses repas, il est ordinairement servi par des jeunes gens de bonne famille en livrée. Deux services sont préparés, l'un à la siamoise, l'autre à l'européenne, afin que Sa Majesté puisse choisir sans être obligée d'attendre. Tous les plats sont recou-

verts d'un cône de rotin revêtu d'andrinople et scellé par un large cachet; quand le roi désigne un mets, un officier de bouche brise le sceau, soulève le couvercle, et offre au maître les aliments, après les avoir goûtés : prudentes précautions qui ont pour but d'éviter les empoisonnements possibles. Chula-Longkorn boit du bordeaux.

La dynastie actuelle est d'origine chinoise et ne remonte pas plus haut que le siècle dernier : les Birmans, vers 1760, firent irruption dans le royaume de Siam et le mirent à feu et à sang; pendant cette crise fut détruite Ayuthia, l'ancienne capitale. Le royaume était considéré comme perdu, lorsqu'un aventurier chinois, Phra, alors général dans l'armée siamoise, rassembla tant bien que mal les tronçons des troupes décimées et, après une série de glorieux succès, parvint à refouler la horde des envahisseurs. Une révolution qui éteignit la descendance du roi le fit maître absolu du pays qu'il avait si bravement défendu.

Phra, pourtant, ne voulut jamais accepter le titre de roi et fit en cela acte de haute politique; il se contenta de s'appeler « administrateur du royaume de Siam », s'appuyant, pour gouverner, sur les mandarins; même il leur reconnut le droit d'élire ses successeurs, à la condition qu'ils seraient pris exclusivement dans sa famille; son fils, qui lui succéda, eut, lui, le titre de roi.

Le principe d'un droit d'élection pour les mandarins subsista jusqu'à nos jours, et c'est le roi actuel qui, frappant un grand coup, rompit cette coutume : au milieu de fêtes somptueuses, il désigna lui-même son successeur, en 1889, et, trois ans plus tard, une cérémonie religieuse, d'une splendeur telle que Bangkok sait seul en imaginer, célébra le noviciat du prince héritier, son entrée au *Vât-Bovoraniwet* et sa sortie.

Par cet acte d'autorité, Chula-Longkorn retirait au *Senabodi* (Conseil des hauts dignitaires) une de ses plus hautes prérogatives et supprimait la dignité de second roi, qui le gênait un peu¹. Quelque temps plus tard enfin, le roi retirait aux mandarins les places officielles et lucratives qu'ils occupaient, pour en faire profiter ses nombreux frères.

Ce monarque, qui s'efforça de mener à bonne fin les entreprises de feu son père, fit aussi preuve d'initiative, et le royaume n'a pas périclité entre ses mains. De grandes innovations furent faites sous son règne : les postes et le télégraphe, le téléphone, l'éclairage au gaz et à l'électricité autour du palais, sont de son temps, et en 1891 on mettait en adjudication le chemin de fer qui devait relier Bangkok à Korat; en outre, des écoles, un orphelinat, des hôpitaux, des asiles de fous, furent fondés à l'européenne.

Les reines et les femmes du roi.

Outre les reines légitimes que le roi honore de son union, il entretient dans le palais une sorte de harem,

1. Le second roi de Siam est mort à Bangkok le 28 août 1885.

abondamment pourvu, qui compose sa maison royale : ce ne serait donc pas sans raison, si l'on songe à l'innombrable progéniture qui résulte des multiples alliances de Sa Majesté, que l'on pourrait dire de lui ce que l'on dit quelquefois méchamment ici : « C'est le père de ses administrés! »

Les reines légitimes sont toujours ou presque toujours choisies parmi les demi-sœurs du roi, ce n'est pas l'usage que le monarque demande pour femme une princesse étrangère ou une princesse des États tributaires.

La première reine, qui a nom Somdet-Phrai-Nang-Chao-Savang-Wathana-Phrai-Boromma-Raxa-Thévi, est une femme de petite taille, à l'aspect timide et presque fragile; elle porte, non sans une certaine grâce, le langouti de soie brochée, serré à la taille par une boucle de diamants, une sorte de matinée de dentelle surchargée de flots de rubans, les bas de soie blanche et les souliers brodés; le grand cordon jaune du Siam, passé en sautoir, est fixé sur son épaule gauche. La figure est relativement claire, les yeux sont doux, les sourcils bien arqués, les cheveux relevés à la siamoise. C'est la mère du prince héritier. Nous nous en tiendrons, pour ne pas fatiguer le lecteur, au portrait de la première reine; les autres ne présentent pas d'ailleurs de types bien particuliers.

Ces dames, ainsi que les princesses, les favorites, les femmes offertes au roi, vivent dans le palais, condamnées à l'isolement : sous aucun prétexte les hommes ne peuvent pénétrer dans leur quartier général, où elles sont surveillées de fort près par d'horribles mégères dont la main, armée d'un vigoureux rotin, se charge de faire respecter la consigne et de châtier les indiscrets qui tenteraient de soulever un coin de tenture.

Les princesses sont, comme les reines, sœurs ou demi-sœurs du roi, ou bien aussi des ministres, qui sont d'autant plus en faveur à la cour, que leur sœur est préférée par le monarque. Une dame âgée, honorée de



LE ROI EN COSTUME DE CÉRÉMONIE RELIGIEUSE¹.

la confiance de Sa Majesté, remplit auprès des reines les fonctions de gouvernante : ayant immédiatement sous ses ordres une centaine de femmes, elle peut et doit exercer sur elles une surveillance active et est chargée, en outre, de tous les détails du service concernant la maison des reines. Son autorité s'étend aussi sur les princesses concubines et les enfants du roi ; elle a pour la seconder une véritable armée de femmes qui font le service du palais; les concubines sont généralement des

1. Gravure de Berg, d'après une photographie.

princesses de diverses nations, des filles de grands mandarins que leurs pères ont offertes au roi pour se concilier ses bonnes grâces.

Il n'y a pas de nombre fixé pour les femmes de la maison du roi : il en peut prendre autant qu'il en désire, et n'a généralement pas à les aller chercher : elles lui sont offertes spontanément en si grand nombre qu'il en peut distraire une certaine partie pour aider les esclaves.

Tous les soirs un certain nombre de femmes se réunissent et viennent se présenter au souverain, afin qu'il désigne celle qui lui plaît et quelquefois même celles qui lui plaisent. Toutes ces dames, sans exception, sont nourries aux frais du gouvernement et reçoivent de la main du roi une certaine solde destinée à leurs menues emplettes, à leurs toilettes, à leurs bijoux ; des marchands autorisés viennent dans la journée leur offrir leurs produits. Les vêtements sont confectionnés par deux couturières européennes qui habillent aussi les princesses et les enfants du roi : ces costumes, où les nœuds, les pompons et les rubans dominant, sont d'un goût douteux et ont le tort de transformer ces malheureux bambins, si charmants dans leurs vêtements nationaux, en des pantins grotesques rappelant les automates vêtus de satins criards que l'on voit gesticuler sur les boîtes à musique.

L'innombrable troupeau féminin qui forme le harem royal passe, au sein d'une triple enceinte, une vie monotone et désœuvrée. Rigoureusement cloîtrées autrefois, les femmes peuvent aujourd'hui, accompagnées, faire quelques pas au dehors, soit pour porter des offrandes aux pagodes, soit pour faire quelques emplettes. On dit aussi que, pour les distraire de leur emprisonnement, un jardin délicieux a été organisé dans le palais, jardin reproduisant dans des proportions lilliputiennes tout ce que l'on peut rencontrer dans la nature : montagnes artificielles, fleuves fictifs, bois, lacs avec des îlots et des rochers, vaisseaux en miniature, bazars, pagodes, statues, fleurs et fruits étrangers. Dans le jour, les dames du palais s'y vont baigner et prendre leurs ébats ; la nuit, cet éden est éclairé *a giorno*.

Les fils du roi sont aussi élevés dans le palais, sous les yeux de leur père, jusqu'à l'âge de douze ou treize ans, après quoi le roi leur compose une maison formée d'esclaves et d'un mandarin. Jusqu'à la cinquième génération, ils gardent leur titre de princes et

1. Il y a quatre degrés hiérarchiques pour les princes fils de roi :

1° Ceux qui sont issus du roi et d'une reine de sang royal. Ils sont appelés *Somdech-No-Putti-Chao*, « très excellents rejetons du sage seigneur » ;

2° Ceux qui sont issus du roi et d'une princesse fille de roi. Ils sont appelés *Luk-Luang-Ek*, « enfants royaux de première classe » ;

3° Ceux qui sont issus du roi et d'une princesse petite-fille de roi. Ils sont appelés *Luk-Luang*, « enfants royaux » ;

4° Les enfants du roi et d'une concubine, appelés *Phra-Yaovarat*, « jeunes gens royaux ».

Les *Luk-Luang-Ek* et les *Luk-Luang*, nommés au gouvernement des provinces, devaient les administrer réellement ; aussi le peuple prit-il l'habitude de les nommer *Chaofa*, « princes venus des cieux pour gouverner ».

se marient avec leurs demi-sœurs. Le prince héritier, lui, a un précepteur anglais.

Le sort des princesses est moins enviable : elles sont condamnées à une virginité perpétuelle, dans la crainte de susciter au roi des embarras ou de contracter des mésalliances. Les peines sont terribles contre celles qui enfreignent cette loi : c'est le plus souvent la mort.

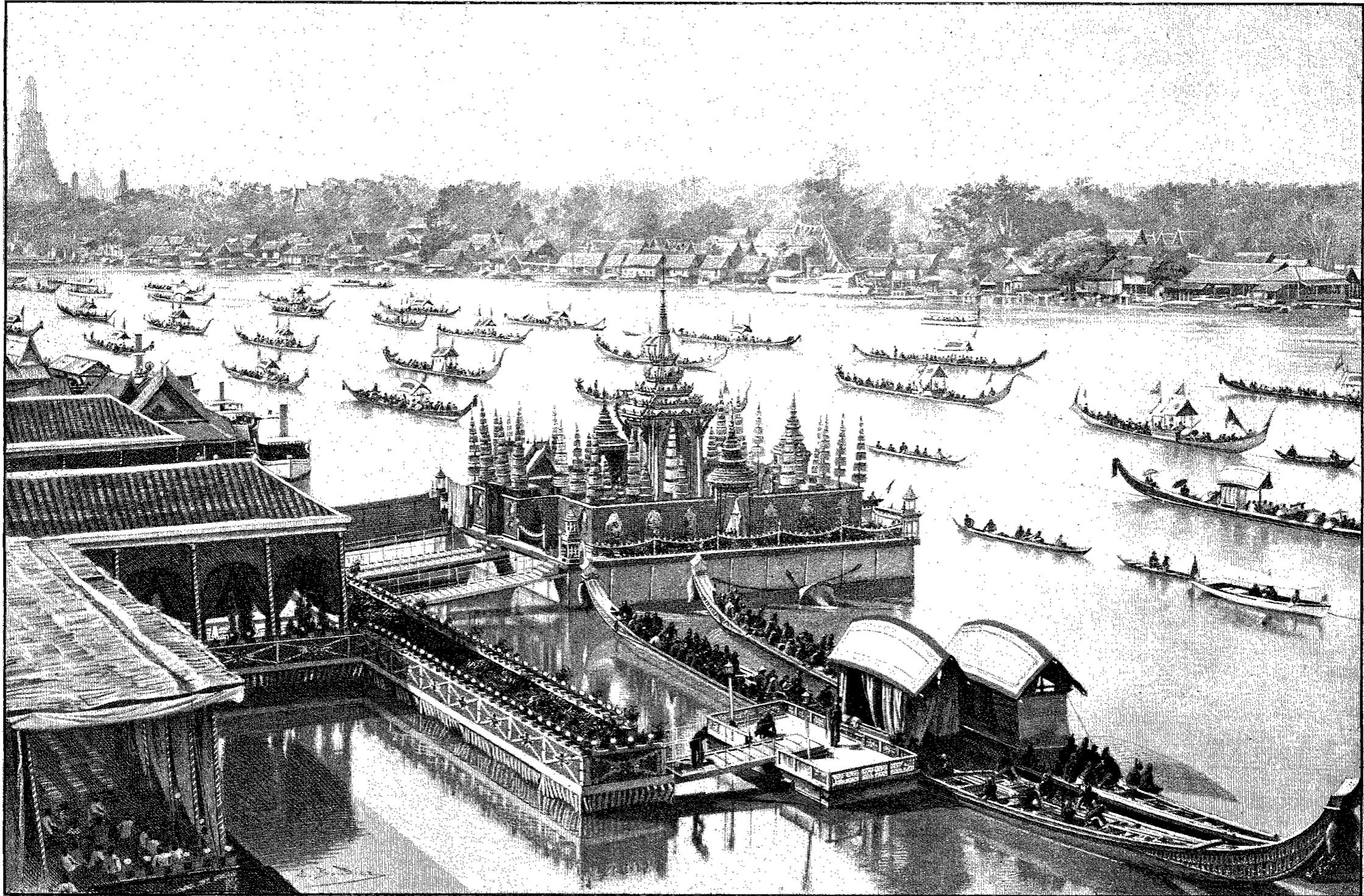
La féodalité siamoise.

Un pays fertile, où les habitants se contentent, pour vivre, d'une poignée de riz, devrait être riche ; pour le Siam, qui est dans ce cas, il n'en est rien.

Les trois quarts de la population travaillent pour le dernier, qui ne fait rien. Le roi pourrait à juste titre ressusciter le mot célèbre de Louis XIV : « L'État c'est moi ! », car les intérêts servis et défendus ne sont autres que les siens propres : le trésor public et sa cassette particulière ne font qu'un ; tous les revenus du royaume s'y viennent engouffrer et servent à payer l'entretien des femmes, à appointer les ministres frères de Sa Majesté, les princes et les gouverneurs. Le roi, cependant, il faut le reconnaître, a consacré une partie de ses revenus à des travaux de voirie pour l'entretien des rues et faubourgs de la ville et à des percements de voies nouvelles en vue d'assainir les quartiers populeux.

Le territoire, divisé en provinces, se subdivise en districts qui comprennent chacun un certain nombre de villages. Ces différentes divisions et subdivisions sont régies de loin par les ministres et sur place par des gouverneurs, agents et sous-agents. Il y a trois grands ministères pour cette administration intérieure : le sud et les bords de la mer ressortent du *Kromatha*, le nord et l'ouest du *Mahât-Thaï*, l'ouest du *Kalahôm*. Un quatrième, nommé *Krômman* ou ministère de l'Agriculture, plus important en réalité que les autres au point de vue financier, est chargé de l'établissement de l'impôt foncier et de l'exportation du riz. Ce poste était autrefois confié à des Siamois plébéiens appelés *Chào-Phaja*. Profitons de cette courte digression pour compléter la liste des ministères et des ministres ; ce sont : au ministère des Affaires étrangères *Krom-Devawongse-Varaphahern*, aux Finances le prince *Maradhipi-Prabundh-Wongse*, à l'Instruction publique le prince *Damrong-Bayamobhab*, aux Travaux publics le prince *Krom-Khun-Narisananuvattu-Wongse*, au ministère de Palais le prince *Krom-Mun-Phrachata-Silpakhom*, à la Guerre et à la Marine le prince *Chao-Phaya-Surawongs-Phra-Kralahom*. Ajoutons enfin un Conseil d'État et un Conseil privé.

Les diverses villes du Siam sont, par leur importance, divisées en villes de premier ordre (la capitale et les cités où il y a un roi tributaire), villes de second ordre (capitales de provinces gouvernées par des *Phaja*), villes de troisième ordre, gouvernées par des *Phia*, de quatrième ordre par des *Luang*. Enfin, dans chaque village, un *Kamman* remplit les fonctions de maire.



FÊTE DU THÔT-KÂTHIN : EMBARCADÈRE ROYAL (PAGE 44). — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Chaque gouverneur de province est en outre assisté d'un *Balat* (lieutenant) et d'un *Jokabat* (sous-lieutenant). Un conseil, composé d'une douzaine de juges, appelés *Kromakan*, décide de questions litigieuses. Ces innombrables agents montrent tous une avidité en rapport avec l'élévation de leurs fonctions.

Les revenus du roi sont composés des tributs payés par les rajahs malais, les roitelets du nord et les chefs des tribus soumises, du produit des douanes, de la taxe des navires et des jonques, des amendes et confiscations, des droits sur les rizières, sur les plantations d'arbres fruitiers, de canne à sucre, de bétel, d'aréquier et de tabac.

Le fermage est une institution de l'État, et la perception de toutes les recettes du royaume (l'arak, l'opium, les jeux, les lupanars, les bois de tek, les pêcheries) est adjugée au plus offrant. Le jour de la signature des contrats de fermage, les acquéreurs sont tenus de verser un cautionnement et de distribuer largement de bons dollars à tous ceux dont ils ont des services à reconnaître ou des inimitiés à craindre.

Quant au sol, sur toute l'étendue du royaume, le roi en est le premier propriétaire; aussi, lorsque le besoin s'en fait sentir pour lui, prend-il gratis le terrain dont il a envie. Il dédommage « quelquefois » le propriétaire par un don d'une valeur analogue, mais le taux de cette indemnité n'équivaut jamais à la valeur intrinsèque du terrain exproprié¹. La vente des propriétés foncières se fait entre particuliers, et les titres se passent comme en Europe devant les officiers civils, mais, le cadastre étant chose encore inconnue, il arrive souvent que l'acquéreur est obligé de se lancer dans des procès ruineux, avant d'entrer en jouissance. La loi du plus fort étant la meilleure au Siam, chacun élargit comme il peut les bornes de son domaine; un titre de vente n'a de valeur qu'autant que l'on est en possession du fonds qu'il représente. C'est le triomphe de la fourberie.

Les esclaves.

Le peuple siamois est divisé en trois catégories principales, dont la première comprend la milice royale, appelée *Lek-lua-muang*. Tout Siamois en temps de guerre est susceptible d'être appelé sous l'étendard de l'Éléphant blanc; en temps ordinaire, les gouverneurs et les mandarins de province dressent les listes de recrutement et font filer les jeunes soldats sur Bangkok; il n'y a pas de limite d'âge pour ces malheureux, l'incorporation et le renvoi en congé définitif sont choses absolument arbitraires. J'eus plusieurs fois l'occasion, sur la place des casernes, d'assister à la manœuvre, et c'était vraiment chose plaisante que ces pauvres gens

1. Le prix du terrain dans la ville royale est de 15 francs, de 7 fr. 50 dans les faubourgs; on ne peut en acheter dans la ville murée, il est la propriété du roi et des princes; les Européens ne peuvent s'en procurer qu'après dix ans de séjour et doivent s'adresser, pour obtenir une concession ou un permis d'exploiter, au ministère des Affaires étrangères.

suant et trimant sous des équipements misérables, tandis que les officiers étrangers se redressaient et faisaient la roue. Les uniformes laissent à désirer sous le rapport de la propreté; pourtant l'effet d'ensemble, lors d'un défilé, peut à la rigueur donner l'illusion de troupes à peu près sérieuses: les alignements sont corrects, la musique joue allègrement derrière l'étendard écarlate qui marche en tête. Cependant on sent que ces pauvres gens ont quelque chose qui les gêne; ils transpirent à grosses gouttes, leur regard est anxieux; aussitôt l'enceinte franchie, on les voit s'empresser de retirer les chaussures, cause de leurs souffrances, et continuer plus légèrement leur route, le lourd fusil sur l'épaule droite, les « godillots » sous le bras gauche.

Le service militaire ainsi compris n'est qu'une variante de l'esclavage; aussi les déserteurs sont-ils nombreux; il arrive souvent que, lassés d'un métier aussi incompatible avec leur naturel indolent, les soldats siamois portent leur fournement au mont-de-piété et désertent sous un nom d'emprunt. Le manque absolu de recensements et d'états civils ajoute encore à la simplicité de ce procédé: toutefois, si un déserteur commet la maladresse de se faire reprendre, il paye son escapade par une peine qui varie de trois à six mois de chaîne.

Les régiments d'infanterie, armés de fusils anglais ou allemands, sont au nombre de quatre; les cadres sont composés de Danois et d'Italiens. Le reste de l'armée se divise en garde royale à cheval, première et seconde cavalerie, artillerie royale, garnison du palais, deux divisions de carabiniers, trois bataillons de génie royal, deux bataillons de gardes du corps, deux bataillons de la vieille garde, le régiment des volontaires et celui des anciens. Le tout forme un effectif beaucoup plus important sur les registres que dans la réalité.

Tout en étant confortablement logé dans des casernes à l'européenne, le soldat est mal nourri: l'intendance n'existant pas dans cette armée pour rire, il arrive bien souvent que les troupes en campagne manquent du strict nécessaire; aussi les habitants craignent-ils les passages comme la peste, en raison des pillages et des déprédations auxquels se livrent ces affamés.

La marine royale ne semble pas devoir inspirer grande confiance au roi: elle est composée d'une dizaine de bâtiments très platoniques, qui en temps de paix sont employés comme bateaux de promenade par Sa Majesté, ses femmes et sa nombreuse famille, lorsqu'elle occupe Bang-Pha-In, sa résidence d'été, qui, depuis que nous occupons Chantaboun, a remplacé Koh-Si-Chang.

Les équipages de la flotte forment deux bataillons; on compte en outre deux autres bataillons de matelots péguans. Les principaux navires de guerre sont le *Nirben*, le *Bangkok*, l'*Apollon*, le *Mongkut*. Trois ou quatre seulement de ces embarcations, construites sur le type de nos canonnières, pourraient à la rigueur tenir la mer par un très beau temps. Le yacht du roi

est commandé par un ancien capitaine au long cours danois, du nom obscur de Armand Duplessis de Richelieu; il prétend avoir compté dans ses ancêtres un cardinal du même nom qui aurait eu, paraît-il, une certaine célébrité. Aussi le roi ne peut-il faire autrement que de s'adresser à un homme aussi capable pour les missions politiques d'une diplomatie délicate.

Les *Khao-Duen* sont tenus de faire trois mois de service par an; pourtant, s'ils veulent éviter cet ennui, le gouverneur, moyennant 16 ticaux, est censé leur chercher un remplaçant, mais en réalité il encaisse la somme à titre de bénéfices nets.

Les *Lek* appartiennent à des familles exclusivement réservées au service des princes et des mandarins; ils se divisent en deux classes, les soldats et les domestiques. Ils sont tenus de verser une taxe annuelle de 2 à 6 ticaux, et, lorsqu'ils ne peuvent faire face à cet engagement forcé, ils passent dans la catégorie des esclaves proprement dits.

Ces derniers, représentés par d'anciens prisonniers de guerre et leur descendance ou des enfants vendus en bas âge par leurs parents, forment la bonne moitié de la population; il arrive aussi que, ne pouvant solder une dette, les débiteurs se fassent spontanément les esclaves de leurs créanciers.

Le prix des individus varie suivant l'âge et le sexe; les enfants valent de 50 à 70 ticaux, un homme vigoureux de 90 à 180, une jeune fille de 80 à 200 suivant la beauté, les qualités ou la virginité.

Le peuple siamois, comme on peut en juger, n'est pas des plus heureux; les philanthropes anti-esclavagistes devraient tourner les yeux de ce côté, car il y a là bien des misères à soulager, bien des iniquités à faire cesser. De ce que ces pauvres diables ne se plaignent pas eux-mêmes, il serait faux de conclure qu'ils soient satisfaits de leur condition, car cette apparente apathie n'est que le résultat d'un caractère éminemment doux et paisible, uni à une profonde ignorance d'une condition meilleure: le vrai bienfaiteur n'attend pas qu'on l'appelle, il va au-devant de ceux qui souffrent.

L'industrie.

Il n'y a pas, à vrai dire, d'industrie au Siam: les taxes exagérées, les exactions des gouvernants rendent impossible le progrès en pareille matière. En outre, un ouvrier auquel on reconnaît un certain talent dans

une partie est immédiatement réquisitionné pour le service du roi ou des princes, qui ne le payeront pas ou le payeront mal; aussi les artisans habiles sont-ils presque obligés de se cacher pour produire, ce qui est en somme un assez mauvais moyen d'améliorer la situation industrielle d'un pays.

Il ne faut pas chercher d'autres raisons à cet état de choses, car le Siamois est naturellement habile et intelligent: les modeleurs travaillent l'argile d'une façon



LA PREMIÈRE REINE ¹ (PAGE 35).

remarquable, et les orfèvres ne manquent pas de talent; poussés et encouragés par l'émulation ou l'espoir du gain, ces ouvriers produiraient certainement des choses peu communes.

Quelques Siamois taillent, à l'aide d'un simple couteau dans des morceaux de bois et avec une dextérité étonnante, des serpents articulés, des animaux divers; les bouddhas, les urnes funéraires de métal, les cloches, les objets à l'usage du culte sont coulés dans des moules de sable ou à cire perdue. Pour la fabrication des idoles, qui atteignent parfois trois et quatre mètres de haut, le moule est chauffé, les fondeurs installent à

1. Gravure de Berg, d'après une photographie.

L'entour de petits fourneaux activés de soufflets à double courant d'air et, lorsque le métal est en fusion, versent à tour de rôle le contenu de leur creuset jusqu'à ce que la matière afflue à l'ouverture supérieure. Une fois sorties du moule, ces statues, très imparfaites, sont régularisées au ciseau et dorées à la feuille. Les feuilles d'or, d'importation chinoise, sont plaquées sur le métal à l'aide du *râk*, sorte de laque liquide, de provenance végétale, dont les Kariengs¹ gardent soigneusement la recette et qui est d'ailleurs un poison des plus violents.

La sculpture sur pierre s'est éteinte d'elle-même, la matière première ne pouvant venir que de contrées



PRINCESSE SIAMOISE².

très lointaines et avec des frais considérables. Les artisans les plus nombreux sont les potiers, menuisiers, charpentiers, maçons, poêliers et ferblantiers. Les verriers fabriquent aussi de petits ballons, colorés d'oxydes métalliques, qui, coupés en losanges, servent à la décoration des pagodes et des meubles; on les fixe dans la laque encore molle.

La monnaie se frappe avec des machines européennes; les Siamois, trop indolents pour exploiter leurs mines, préfèrent acheter des piastres mexicaines et les fondre à nouveau : ils réalisent ainsi un bénéfice de 0,80 par pièce, car le tical est fondu à un titre qui n'équivaut pas à sa valeur attributive.

L'agriculture est en grand honneur; il n'y a pas lieu de s'en étonner quand on songe à l'incroyable fer-

tilisation des abondantes pluies siamoises. Pour une somme de travail relativement minime, le cultivateur est abondamment pourvu de riz (quatre espèces), de patates, d'ignames, de cannes à sucre, de salades, de haricots, d'arce et de bétel.

Quant aux arbres, on rencontre au Siam presque toutes les essences cambodgiennes et birmanes, croissant et se reproduisant presque sans culture; ce sont les palmiers, cocotiers, manguiers, goyaviers, orangers, citronniers, corossoliers, bananiers, caramboliers, jacquiers, tamariniers et caféiers. Les forêts du nord produisent encore le tek (trois espèces), les bambous, le rotin, qui, outre leurs multiples applications dans la construction, sont encore utilisés pour la fabrication des objets de la vie courante et journalière : récipients, meubles et chaises.

Les indigènes sont experts dans le travail des métaux, depuis les temps les plus reculés; l'or des mines de Kabin est à juste titre réputé, malheureusement ces veines sont peu ou pas exploitées, vu la difficulté de l'extraction et les frais qu'elle entraîne. Le sol des provinces de Chantaboun et de Battambang est riche en pierres précieuses, telles que saphirs, topazes, rubis et grenats.

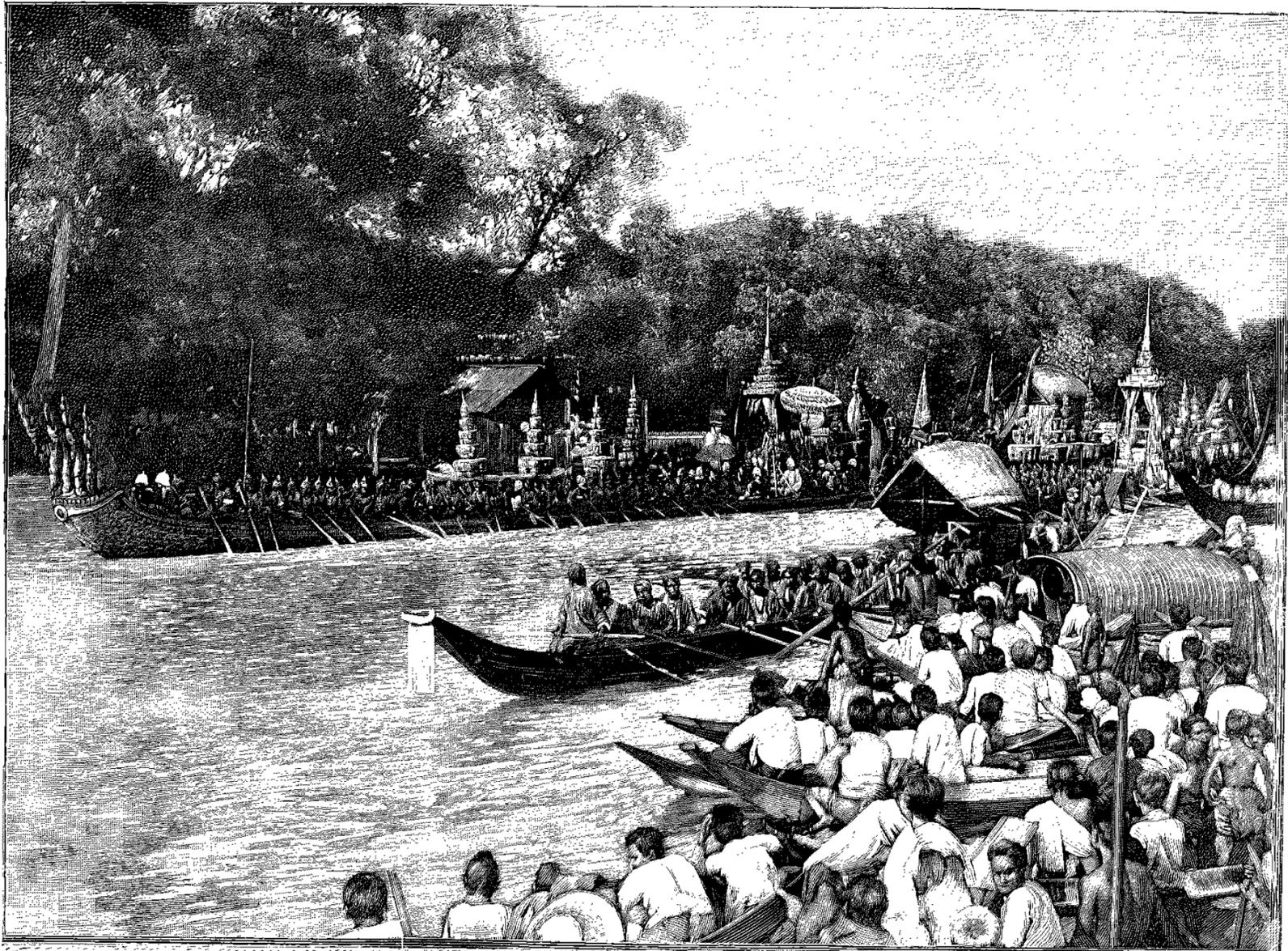
Le commerce.

Les Chinois sont, nous l'avons dit déjà, les maîtres du grand et du petit commerce; ils jouissent de maints privilèges et, sauf une taxe annuelle d'une dizaine de francs, ne payent aucun impôt. Le but de ces franchises est de les retenir sur le sol siamois pour qu'ils y puissent faire souche, car les enfants sortis des unions qu'ils contractent sont Siamois, les filles dès la première génération, les garçons à la deuxième : c'est donc un moyen ingénieux de repeupler le royaume et de transfuser un sang généreux dans les veines de ce peuple décadent qui, issu lui-même d'un croisement indo-thibétain, tend à disparaître; il n'est pas nécessaire de remonter bien haut dans l'avenir pour prévoir le moment où l'élément siamois sera totalement remplacé par l'élément chinois.

Le commerce d'importation était exclusivement, il y a quelques années, entre les mains des Anglais, mais aujourd'hui ils ont à lutter contre des concurrents sérieux : les Allemands encombrant la place de leurs articles de camelote à bon marché, et les Français sont aussi des adversaires avec qui il faut compter. Les Suisses sont représentés par les cotonnades, l'andri-nople et les diverses étoffes servant à la confection des langoutis.

Il est impossible de donner des détails précis sur notre importation, les états de la douane ne renfermant aucun renseignement sur l'origine première des marchandises émanant de Singapour. Les produits français sont certainement en grand nombre sur les marchés, mais il n'est pas toujours aisé de les distinguer au milieu du fouillis de provenances diverses qu'on y ren-

1. Habitants des montagnes de l'ouest, demi-sauvages.
2. Gravure de Berg, d'après une photographie.



LES BARQUES DANS LE CANAL DE BANG-LUANG (PAGE 46). — GRAVURE DE RUFFE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

contre¹. Nous nous bornerons donc à énumérer les principales marchandises que la France fournit au Siam. Ce sont des vins, surtout de Champagne, des cognacs et liqueurs, de la bijouterie et des pierres fines, des conserves alimentaires, des porcelaines, de la cristallerie, des jouets, de la quincaillerie et de la parfumerie.

Malheureusement ce ne sont pas là des objets d'un usage courant et propres à augmenter nos rapports commerciaux; en outre, la colonie française, qui est de beaucoup la moindre, ne compte pas de véritables établissements et c'est dommage²; il y a là une conquête industrielle et commerciale, toute pacifique, à faire; il serait impardonnable de ne pas la tenter.

Nous ne sommes plus guère représentés à Bangkok que par les fonctionnaires du consulat et nos braves missionnaires qui, malgré les luttes incessantes qu'ils ont à soutenir contre les indigènes et les étrangers, portent haut et droit l'étendard de la France. La jeunesse siamoise, très assidue, apprend notre langue au collège de l'Assomption et nous fournit d'excellents interprètes. Le R. P. Schmitt, lors de la signature du dernier traité, rendit à notre pays de signalés services; aussi le gouvernement, ayant à cœur de récompenser un auxiliaire aussi dévoué que modeste, l'a-t-il nommé depuis chevalier de la Légion d'honneur; ajoutons que cet excellent homme est doublé d'un remarquable érudit. Citons enfin M. Bourgueil³, dont la parfaite connaissance de la langue siamoise a été pour nous une aide puissante au cours de notre exploration dans la ville de Bangkok.

Les fêtes civiles et religieuses. — Ères siamoises.

Il y a actuellement au Siam trois ères distinctes en usage; il importe de les connaître pour la compréhension de ce qui va suivre, la relation des fêtes fixes ou mobiles qui constituent un des côtés les plus curieux des usages du pays.

Nous avons déjà conseillé d'ailleurs au lecteur de choisir de préférence l'époque des fêtes pour visiter le royaume de Siam et principalement Bangkok, nous ne saurions trop insister sur ce point⁴.

L'ère la plus ancienne ou bouddhique date de la mort de Somana Khôdom, 543 av. J.-C.; la deuxième, ère civile ou petite ère, commence en l'an 638 de la nôtre et tire son origine d'un ancien roi *Thaï* qui régnait à Sang-Kalôk dans le Siam-Deça. Enfin le roi actuel a introduit une ère nouvelle qui remonte à l'avènement de son ancêtre, fondateur de la dynastie, en 1781 de

notre ère, après la chute d'Ayuthia. Cette ère fut inaugurée en 1889 au début du mois d'avril, lors de l'entrée du Soleil dans la constellation du Bélier: ce phénomène astronomique est appelé par les Siamois *Song-Kran* ou « Jonction ».

L'année, comme la nôtre, se divise en douze mois lunaires, de vingt-neuf et trente jours alternativement. Tous les trois ans, on en intercale un nouveau entre le huitième et le neuvième.

Les mois ont des noms particuliers, mais on les désigne numériquement; le premier commence en décembre. Quant aux lustres et aux siècles, ils sont remplacés par les cycles; le petit comprend douze années¹, le grand soixante, divisées en six décades; enfin, au lieu de compter par jours, les Siamois comptent par nuits.

Une foule de dates sont célébrées par des fêtes plus ou moins somptueuses, mais qui toutes ont conservé un cachet brahmanique et bouddhique des plus intéressants et sont le prétexte de réjouissances bruyantes: ce sont, pour les nommer, celles de *Song-Kran*, *Thu-Nam*, *Visakhabuxa*, *Rekna*, *Khao-Vasa*, *Sat*, *Thot-Kathin*, *Loi-Kathong*, *Phapa*, *Jing-Atana*, *Krut-Thaï*, *Krut-chin*, *Thep-Xingxa*, *Vât-Saket*, *Thet-Maha-Xat*.

Les artistes siamois sont d'habiles décorateurs, mais c'est surtout à l'occasion de ces diverses cérémonies qu'il faut les voir à l'œuvre; nos fêtes ne sont rien auprès des leurs, ils ne reculent devant aucune dépense.

De véritables palais naissent en un clin d'œil sous leurs mains magiques, des pylônes immenses, des mâts gigantesques, des pavillons surgissent, vêtus de calicot ou d'andrinople; le soir, les pelouses sont peuplées d'animaux féroces mais inoffensifs, d'oiseaux fantastiques, de monstres apocalyptiques, singulière imagerie de cette étrange religion. Dans des bosquets de feu errent des caïmans, des amphibiens énormes; des tortues gigantesques flottent sur les eaux, heurtant dans leur course lente des ibis et des flamants. Cette faune étrange, à laquelle les illuminations prêtent des apparences diaboliques, est faite de carton-pâte, d'osier ou de toile peinte.

Les Siamois excellent aussi dans l'art de la pyrotechnie; ils font jaillir de tous côtés des gerbes multicolores, ils créent des arbres enchantés qui s'illuminent brusquement, s'éteignent et se rallument en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, tandis que des feux de Bengale plaquent dans les coins leurs lueurs incendiaires. Pour ajouter à l'illusion que veulent produire leurs mannequins, ces artistes multiples simulent à s'y méprendre le cri de l'éléphant, du tigre, du buffle, ou gazouillent des roulades à faire

1. Cotonnades, toiles, tissus divers, quincaillerie, verrerie, argenterie, pétrole, vins, liqueurs.

2. Une seule maison, celle de M. Roland. Avant 1870, la majeure partie du commerce était entre ses mains.

3. Attaché à l'Administration des postes et télégraphes siamois, inspecteur des lignes et professeur enseignant aux surnuméraires indigènes le maniement des appareils et la construction des lignes.

4. A partir de novembre, fin de *Nâ-Phon*, saison des pluies.

1. Voici les noms de ces années: 1^{re} année du rat, 2^e année du bœuf, 3^e année du tigre, 4^e année du lièvre, 5^e année du grand dragon, 6^e année du petit dragon, 7^e année du cheval, 8^e année de la chèvre, 9^e année du singe, 10^e année du coq, 11^e année du chien, 12^e année du cochon.

mourir de dépit les oiseaux d'alentour.

L'espace nous manquant, nous ne pourrions décrire ici que les deux fêtes les plus importantes, celles du Thôt-Kathin et du Thet-Maha-Xat.

Fête du Thôt-Kathin. — Visites
aux pagodes.

Cette fête est sans contredit, sinon la plus belle, du moins l'une des plus belles de toutes les fêtes siamoises. Elle se divise en deux parties bien distinctes, dont l'une a lieu sur terre et l'autre sur le fleuve.

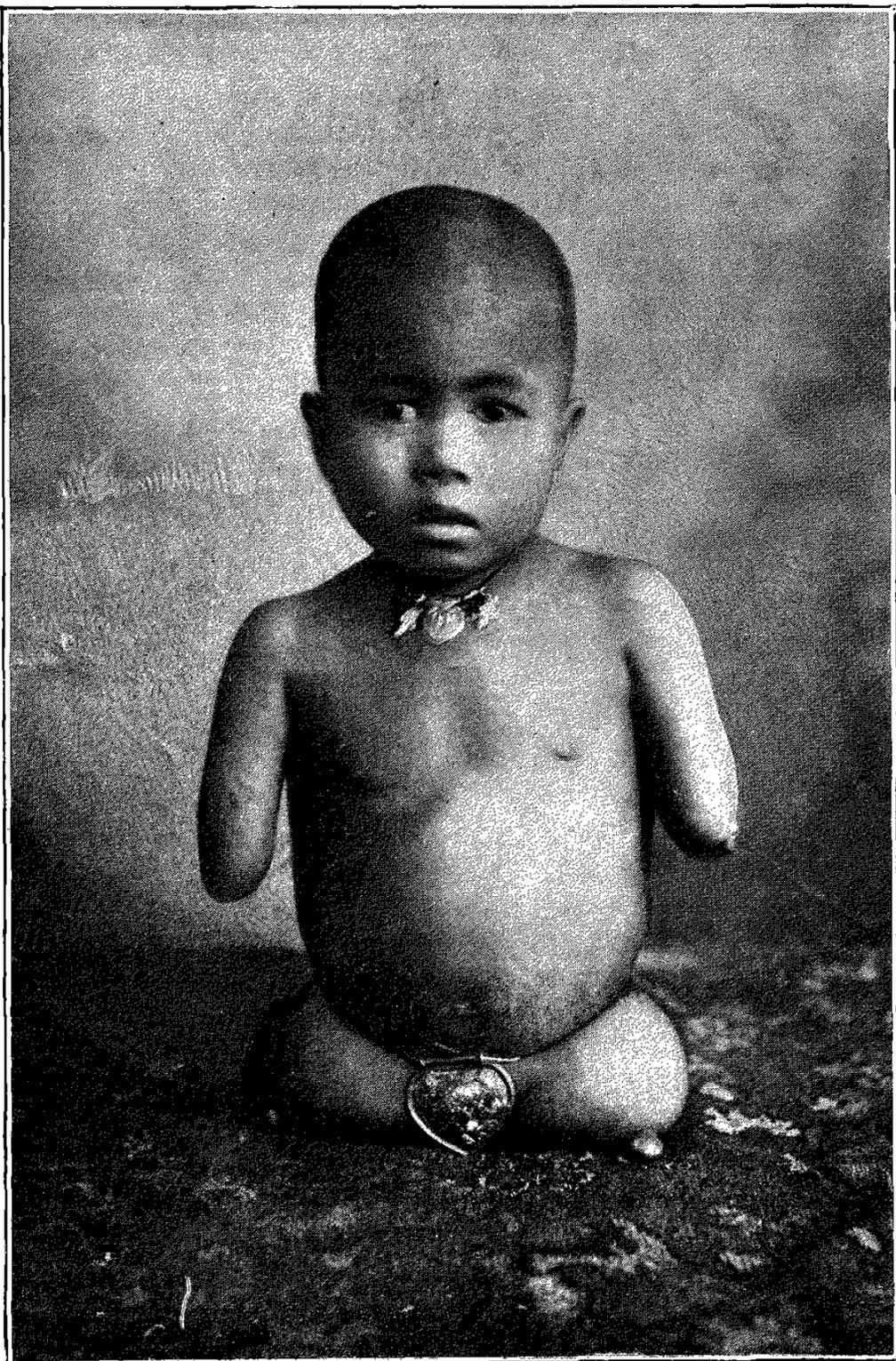
Le roi, au milieu de processions fastueuses, se rend dans les différentes pagodes pour faire ses offrandes à Bouddha et distribuer des vêtements aux talapoins. Le peuple ne peut commencer ces processions que lorsque celles du roi sont terminées.

Ces fêtes réellement splendides laissent à ceux qui ont eu, comme moi, le bonheur d'y assister, des souvenirs inoubliables : le jeudi 22 octobre 1891, le roi fait sa première sortie en calèche pour se rendre aux Vât *Bovoraniwet*, *Mahaa*, *Rangsu* et *Maha-That*; le vendredi 23, il visite, à pied cette fois, les Vât *Samplum*, *Köh* et *Sampeng*; enfin, le dimanche 25, il termine, toujours à pied, ses visites par voie de terre par les Vât *Phó*, *Lieb*, *Raja Bophit* et *Sutthat*.

Ces différentes pagodes étant situées à une distance assez éloignée du palais, les processions peuvent prendre un certain développement et s'allonger en brillantes théories, coupées de détachements militaires, fusiliers, marins, gendarmes et miliciens de toutes armes.

Toutes les rues parcourues par le cortège royal sont gardées par les équipages de la flotte, qui, tout de blanc vêtus et la baïonnette au clair, ont réellement bonne tenue et martiale attitude. Derrière eux viennent les agents de la police locale, en grand uniforme, mais dont la présence est purement décorative, l'ordre et le recueillement étant irréprochables dans la foule. Les boutiques, les bazars situés sur le parcours, ornent leur devanture de statues de Bouddha, d'autels improvisés où les fruits, les fleurs, les cierges et les bâtons de sacrifice exhalent leurs parfums divers. Quelquefois le portrait du roi trône sur ces autels.

Les sonneries des hérauts d'armes annoncent à la foule la sortie du palais; la cavalerie, représentée par une centaine de lanciers montant fort convenablement



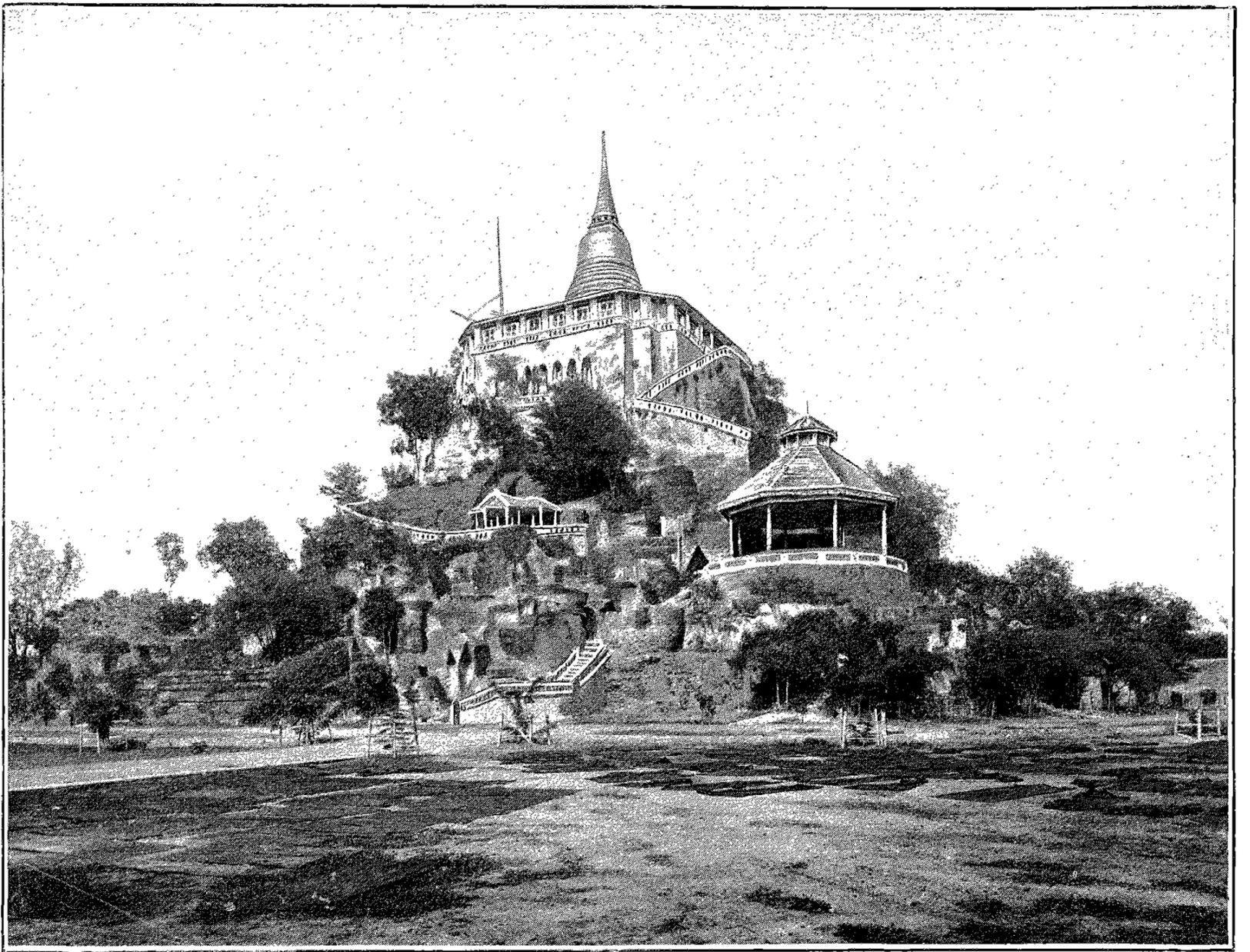
UN PHÉNOMÈNE MONTRÉ DANS UNE FÊTE SIAMOISE ¹.

des chevaux australiens, fait une apparition qui ne manque pas de grandiose.

Les équipages royaux portent la livrée de soie bleue ornée de velours noir et les souliers à boucle d'or. Sa Majesté a une mine florissante et rend d'un air affable leur salut aux étrangers.

Un des numéros du programme de la fête comprend une distribution de vêtements faite aux talapoins; cet usage date de temps immémoriaux et est prescrit dans les textes sacrés. Le nom même de la fête rappelle cette coutume, il signifie « Dépôt du Modèle » : le *Kathin* était en effet le modèle dont se servaient jadis les religieux bouddhistes pour tailler les différentes pièces de leurs vêtements et les joindre ensuite selon les rites consacrés. L'origine de cette formalité remonte, dit-on, à l'époque de Bouddha où, par mortification et

1. Gravure de Berg, d'après une photographie.



PAGODE 1.

humilité, les religieux ne pouvaient porter que des vêtements faits pièce à pièce de loques et de chiffons ramassés çà et là. Cet usage s'est quelque peu modifié, pourtant on y sacrifie encore, car lorsque les prêtres reçoivent une pièce d'étoffe pour se couvrir, ils la divisent préalablement en menus morceaux, qu'ils rattachent ensuite eux-mêmes.

La fête sur l'eau.

Les processions sur le fleuve commencèrent le lundi 26 octobre par la pagode de *Vôt Cheng* et celles du *Khlong-Bang-Luang*; les 27, 28, 29, le roi se rendit aux autres monuments religieux de la rive droite du Mé-Nam.

L'embarcadère royal, luxueusement décoré pour la circonstance, présentait l'aspect curieux d'une véritable forêt de parasols aux multiples étages, entourant un pavillon aux brillantes couleurs surmonté d'une fine flèche. L'or et l'émail brillaient de tous côtés :

Ce n'étaient que festons, ce n'étaient qu'astragales.

Des détachements de policemen siamois occupaient

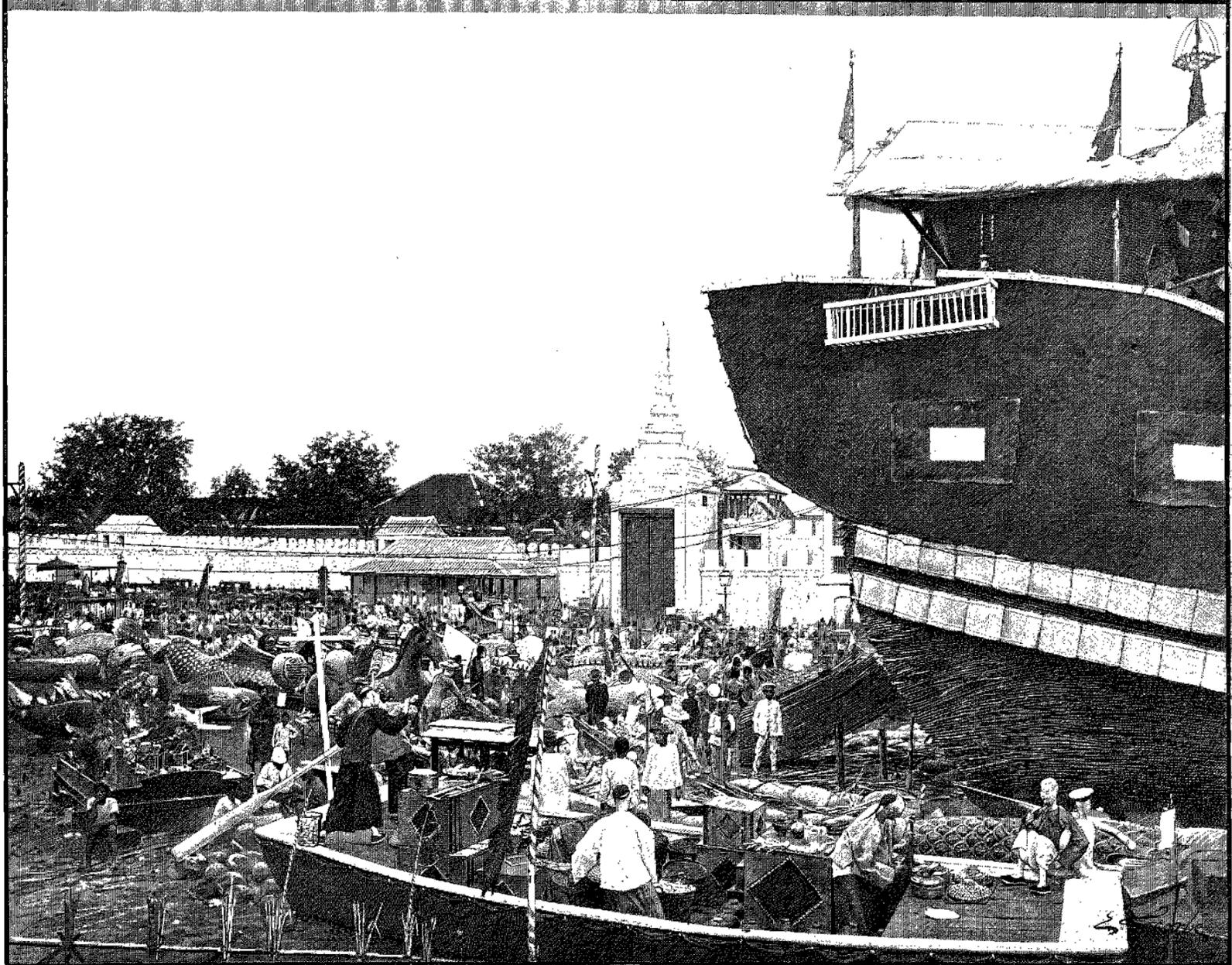
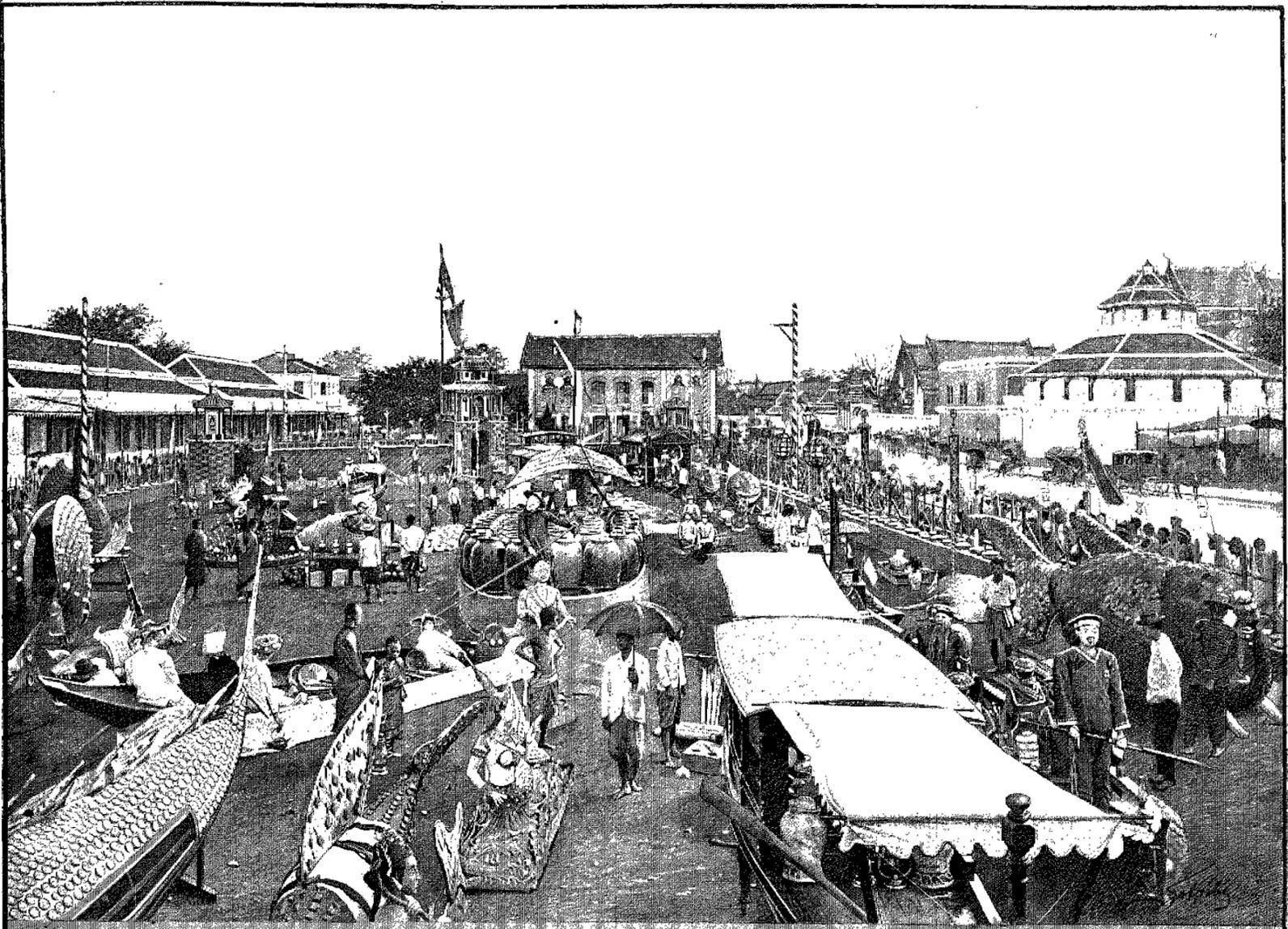
1. Gravure de Berg, d'après une photographie.

l'appontement et l'entrée des pagodes royales. Le fleuve présentait un curieux aspect : une foule d'embarcations le sillonnaient en tous sens, grandes, petites, rouges, jaunes ou blanches, presque toutes surmontées d'un toit central. C'est un des plus curieux coups d'œil qu'il m'ait été donné d'admirer.

Les *Rua Pratinang* ou barques royales sont, pour la plupart, taillées dans un seul arbre; d'après la gravure que nous donnons ici, le lecteur peut se rendre compte de l'énorme développement de la flore siamoise ainsi que de l'adresse des armateurs indigènes.

Ces embarcations mesurent de 40 à 50 mètres de long sur 1 m. 50 de large; elles affectent souvent la forme du *Nâga* (serpent) dont les sept têtes richement sculptées se dressent à la proue et dont la queue relevée forme la poupe. Parfois aussi l'on reconnaît le *Krut* (aigle sacré) dans les hauts reliefs de l'avant. Le tout est rehaussé d'or et de clinquant.

Les barques royales portent les armes du Siam et sont au nombre de trois. La première et la plus grande est garnie d'un trône somptueux et ornée des insignes de la royauté; c'est une véritable merveille d'art ornemental, de sculpture et de décoration. Elle a, comme les deux autres, son équipage composé des hommes de la flotte, portant l'uniforme royal, bonnet et tunique rouge. Trente hommes se placent deux à deux devant



LA FÊTE DU THET-MAHA-XAT (PAGE 48). — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

lé trône, vingt autres par derrière, et pagaient à coups d'avirons.

Très habiles et très vigoureux, ils suivent dans leurs mouvements une méthode immuable : chaque homme a les yeux fixés sur son chef de file et se guide sur lui pour la régularité du coup d'aviron; la cadence est donnée par deux hallebardiers qui, munis d'un lourd bambou orné et sculpté, battent la mesure sur des caisses de bois qui rendent un son sourd. Au choc de la hallebarde, chaque pagayeur plonge dans l'eau son aviron et le relève brusquement en l'air, accompagnant ce mouvement d'un cri étrange et troublant.

L'ensemble et la discipline sont si scrupuleusement observés qu'un seul homme peut aisément surveiller et contrôler la manœuvre du bateau, qui s'arrête net au commandement, tourne à angle droit, avance ou recule avec des vitesses diverses, suivant le plus ou moins de vigueur exigée des rameurs. Ces barques n'ont pas de gouvernail; deux hommes armés d'avirons et placés à l'avant se chargent d'indiquer la direction, qu'un homme placé à l'arrière imprime à l'aide d'une longue perche terminée en palette.

Dans l'ordre de la procession, la barque du Trône vient en seconde ligne. C'est le *ballon*¹ porteur de Sa Majesté qui ouvre la marche. Le centre de cette dernière embarcation est occupé par un pavillon ouvert de tous côtés et garni de riches tentures qui protègent le roi contre les intempéries; c'est en effet sous cette sorte de dais somptueux que Sa Majesté prend place, accompagnée de sa suite et de ses enfants.

La carène est presque entièrement peinte en jaune, couleur royale qui ne se rencontre pas sur les autres barques. Au Siam, en effet, la couleur et la forme ont une signification, et bien qu'il soit assez difficile pour un profane de saisir ces nuances, il était aisé de remarquer que le roi variait la couleur de ses différentes tenues selon qu'il allait à telle ou telle pagode; pour se rendre aux Vât qui entourent le palais, ses vêtements étaient presque entièrement noirs, tandis que le jaune ou le blanc dominaient lorsqu'il termina ses visites.

La troisième barque royale qui flotte à côté de celle-ci est occupée par les officiers et les mandarins de la maison du roi.

Le signal du départ donné par un coup de canon, le cortège s'ébranle et la procession s'allonge sur le fleuve entièrement libre, au son des trompettes qui retentissent allègrement.

Les sampans des *Police stations* marchent très en avant, préparant les voies et surtout débarrassant le fleuve des mille immondices qu'il charrie.

Viennent ensuite trente *Rua dang*, montées par cinquante ou soixante hommes, tout de blanc vêtus, commandés par le chef, qui occupe le pavillon central, et escortant les barques royales.

Dans cette garde d'honneur figurent aussi des bar-

ques armées d'une pièce au centre, d'anciens ballons semblables à ceux que décrivaient nos ambassadeurs du temps de Louis XIV, des pirogues montées par des guerriers, vêtus de costumes de l'ancien temps et armés de boucliers, de lances remontant à la période des Thai; ces embarcations éclatent violemment au milieu des autres par leurs couleurs criardes. Signalons enfin les barques des Laotiens, des Annamites, des Cambodgiens et des prisonniers de guerre.

Le groupe formé par les barques royales et leur entourage présente le plus féerique et le plus étrange spectacle que l'on puisse imaginer, aussi bien par la beauté des formes et des couleurs que par celle du cadre qui l'entoure.

De temps à autre, les musiques militaires, les souffleurs de conque, interrompent les nombreuses fanfares qui accompagnent la procession, tandis que régulièrement s'élève le cri rythmé des rameurs des *Rua Phrati-nang*.

Dans cette sorte de défilé, les barques gardent un alignement irréprochable et conservent leur distance avec une précision des plus remarquables.

Les princes, mandarins et hauts dignitaires, dans leurs barques respectives, suivent le royal cortège; chacun a ses emblèmes, ses insignes brodés sur le velum ou les tentures de son embarcation ou sculptés dans les ornements de proue ou de poupe. Les serviteurs de ces grands personnages, vêtus de leur livrée, font l'office de matelots.

L'espace occupé par cette procession navale dépasse certainement un mille, et c'est vraiment chose remarquable que la sûreté, l'ensemble de la manœuvre et la facilité avec laquelle ces innombrables embarcations s'arrêtent, reprennent leur marche brusquement, sans rompre pour cela en aucune façon l'harmonie de leurs distances et de leur alignement.

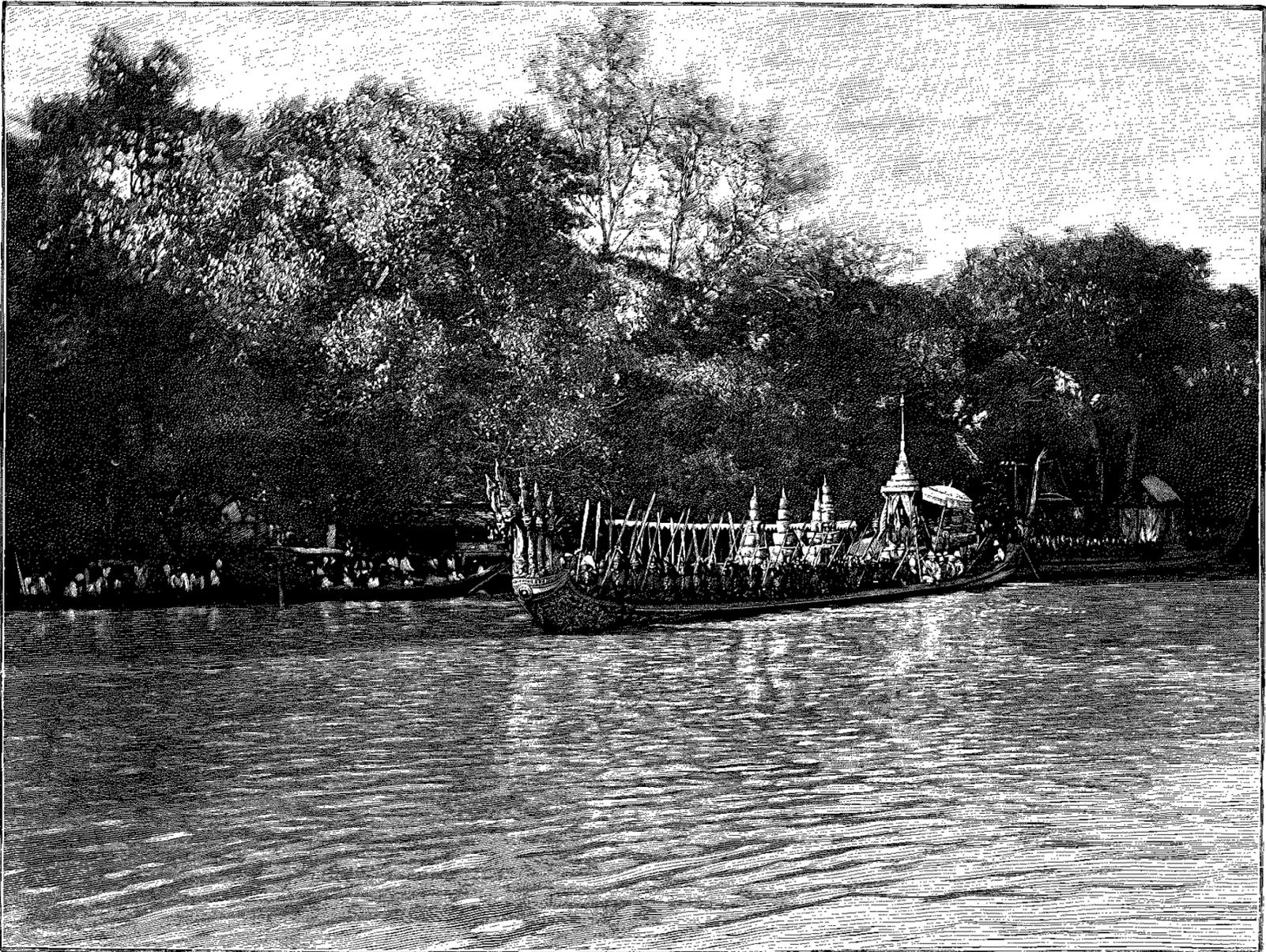
Terminons le résumé de cette merveilleuse fête par quelques détails sur la visite au *Chedi-Pak-Nam*, la pagode que nous avons signalée lors de notre passage à l'île du même nom.

Durant la nuit du 24 au 25 octobre 1891, une multitude de barques et de barquettes armées de pagayeurs des deux sexes se mettent en route pour *Chao-Phaya*, la pagode de Pak-Nam, qui pour la circonstance a revêtu sa jupe rouge et arboré une multitude de petits étendards autour de sa galerie.

Au commencement de la cérémonie, c'est-à-dire à 4 heures et demie du matin, il faut renoncer à atterrir, tant est grand le nombre des canots de toute sorte qui sont déjà amarrés à l'entour de l'île; il faut se résigner à attacher son bateau à ceux qui vous ont devancé et à sauter de barque en barque pour atteindre la rive.

Les indigènes, innombrables, grouillent, vont et viennent, montent et descendent les escaliers du Chedi; les salas, le Bôt, regorgent de fidèles. Des milliers de cierges piquent l'obscurité mourante, des fusées s'élancent dans le ciel, des feux de Bengale s'enflamment dans les coins.

1. Longue pirogue.

LA BARQUE DU ROI¹.

A 5 heures, la fête bat son plein, les pirogues se pressent plus nombreuses, chargées de dévots et de dévotes qui s'annoncent bruyamment par des sons de tambour, de clarinette, des cris, des chants d'une harmonie discutable mais étrange. Les naturels se sont mis sur leur « trente-et-un » ; les femmes principalement attirent les regards par leurs écharpes les plus brillantes, leurs langoutis les plus beaux et leurs corsages d'une blancheur liliale.

Le soleil va se lever, vite ces dames s'empressent de mettre la dernière main à leur splendide toilette : on rajuste les langoutis, on replace les écharpes, une épingle par-ci, une autre par-là, on lisse soigneusement ses cheveux, car voici le jour.

Le Chedi découpe sa face sombre sur les lueurs d'incendie qui l'entourent, et les fidèles qui s'agitent dans l'ombre ou surgissent dans ces clartés diaboliques semblent de fantastiques génies s'efforçant d'escalader le ciel de Bouddha.

Brusquement, sans transition, le décor change : les lumières pâlisent, le ciel s'éclaire ; nous voici dans une clarté violacée : c'est le soleil qui vient faire sa partie.

Comme dans un changement à vue réussi, mainte-

nant nous percevons nettement ce que nous ne faisons que pressentir tout à l'heure : le grouillement formidable des hommes, des femmes et surtout celui des barques évoluant autour de l'ilot.

Des restaurants ambulants se révèlent et, moyennant quelques *atls*, fournissent un premier déjeuner ; des fumées s'élèvent du sein de cette foule compacte d'embarcations : on fait cuire le riz et quelques aliments. Cependant le soleil élève lentement sa grande hostie jaune au-dessus de l'horizon, tout se dore, s'illumine de tons chauds, la joie éclate sur toutes les figures, les physionomies sont heureuses. On se croise sur l'eau, on se heurte, les maladroits chavirent, ce sont des cris, des rires qui ajoutent encore à l'originalité de cette scène tout exotique.

A 7 heures, la foule des barques commence à se désagrèger ; on rentre chez soi, petit à petit le nombre diminue, le calme renaît, le silence se fait, en voilà pour un an.

Le Thet-Maha-Xat. — Naissance antérieure de Bouddha.

Lorsque nous assistâmes à la fête du *Thet-Maha-Xat*, elle n'avait pas été célébrée depuis un quart de siècle ; cette cérémonie n'a lieu en effet qu'à l'occasion du

1. Gravure de Ruffe, d'après une photographie.

noviciat du roi ou du prince héritier dans un temple bouddhique.

Un monument allégorique est construit sur l'emplacement de la fête¹ avec, pour seuls matériaux, les présents du roi et de tous les généreux donateurs. L'allégorie choisie comme pièce principale est généralement une jonque, symbole du voyage des hommes vers le Nirvâna.

Voici en quelques mots quel était le programme des réjouissances.

« Lundi, il y aura réunion des talapoins dans la salle d'audience du palais et lecture du *Ja-Ka-Ra*².

— Mardi, le prince héritier fera, dans la même salle, un sermon sur l'allégorie représentée par la jonque.

— Mercredi, il fera un sermon dans lequel seront exposées les quatre nobles vertus fondamentales.

— Jeudi, les matériaux de la jonque et tout ce qu'elle contient seront tirés au sort et distribués aux talapoins. »

La fête occupe presque toute l'esplanade; devant le pavillon royal, un théâtre siamois s'adosse au palais; c'est, on le sait, le plus grand attrait des réjouissances de ce pays. Derrière, une longue palissade traverse la place, elle est entièrement faite de cannes à sucre et sert à enclore l'espace réservé aux constructions et aux objets de toute sorte exposés au public. Cette sorte d'exposition, dont presque tous les numéros touchent à l'art nautique, forme une curieuse histoire rétrospective de la construction navale au Siam.

Le voyageur qui visite cet étrange enclos se croit pour le moins transporté dans l'île des Plaisirs, de gas-

tronomique mémoire : un phare de sucre jette ses feux électriques sur des banquettes de sucrerie; tout autour de la jonque et de ses accessoires court une petite barrière de comestibles et de pâtisseries, et à l'extrémité opposée au phare, une muraille crénelée, flanquée de donjons en boîtes d'allumettes, ferme l'enceinte.

Le reste du terrain est encombré d'animaux fabuleux ou mythologiques, dragons, griffons, requins, dont les moindres ont 6 mètres de longueur. Un gigantesque espadon fait de boîtes à sardines ouvre ses yeux formés par des chronomètres américains et agite ses nageoires, faites de plateaux japonais.

La jonque, longue de 50 mètres, produit une illusion complète. Des offrandes de toutes sortes la chargent de l'avant à l'arrière; sur le faux pont sont posées des figures de cire, grandeur nature, des chaises, des meubles de même matière; sur l'arrière-pont, une niche lance dans les airs un fin Phra-Chedi. Le long des mâts, des bastingages, des lampes électriques illuminent cette embarcation terrestre, dont la coque est bondée de fruits; de noix d'arec et de coco.

La carène au-dessous de la ligne de flottaison est faite de cannes à sucre. Signalons encore la chaloupe à vapeur, chef-d'œuvre d'ingéniosité, étant donné que les matériaux de construction consistent en papier, en chiffons, en boîtes d'allumettes ou en fer-blanc.

Somme toute, ce spectacle est des plus pittoresques, le soir, lorsqu'il est animé par cette foule bigarrée et criante qui applaudit et bat des mains comme un troupeau d'enfants.

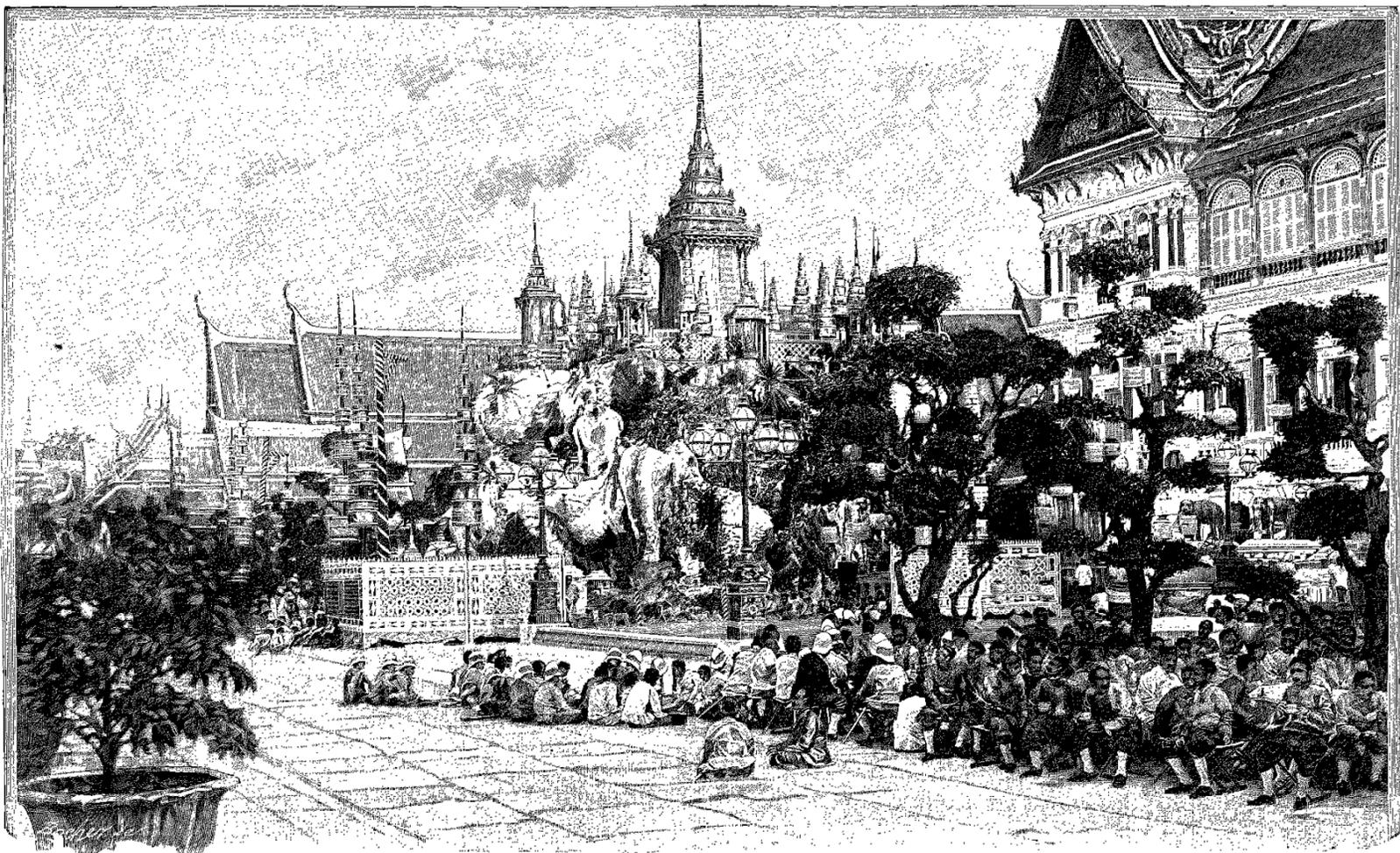
L. FOURNEREAU.

1. La place des Casernes.
2. Vie de Bouddha dans ses existences antérieures.
3. Gravure de Bazin, d'après une photographie.

(La fin à la prochaine livraison.)



SUIVANTES 3.

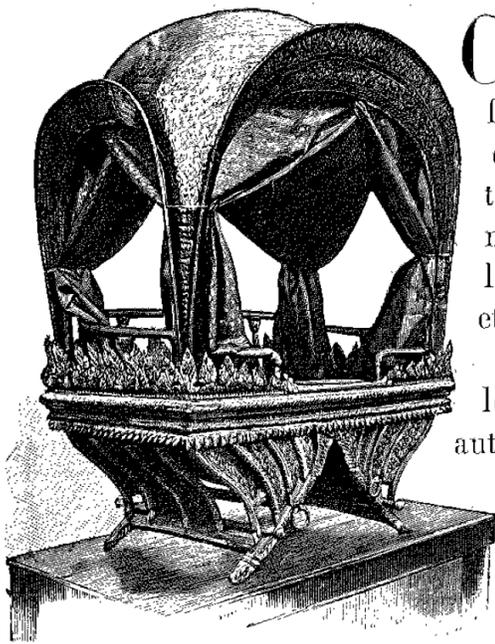


LE MONT MÉRU¹ (PAGE 50).

BANGKOK²,

PAR M. LUCIEN FOURNEREAU³.

Anniversaire de la naissance de S. M. Chula-Longkorn.



SELLE DE L'ÉLÉPHANT ROYAL⁴.

CETTE fête, célébrée avec une grande pompe, nous fut annoncée par une salve de cent un coups de canon, tirée par les batteries casernées près du palais et par les deux frégates le *Régent* et le *Mongkut*.

L'après-midi, les princes, les hauts dignitaires, les autorités civiles et militaires du royaume, ainsi que les représentants des puissances étrangères, se trouvaient réunis dans la salle du trône, formant une solennelle et brillante réception.

Une première adresse, au nom des princes de la famille royale, fut prononcée, puis vint celle des représentants des puissances étrangères, lue par le doyen du corps diplomatique; la voici :

« Nous, représentants des puissances étrangères, nous sommes heureux de faire partie de cette illustre assemblée et nous en profitons pour offrir à Votre Majesté nos compliments les plus respectueux à l'oc-

casion de l'heureuse issue d'une année aussi propice.

« L'année qui vient de s'écouler a été surtout marquée par l'événement heureux de l'entrée au talapoinat de Son Altesse Royale le prince héritier à un âge où il doit déjà se pénétrer des hautes destinées qui l'attendent, dans un temps encore très lointain, nous l'espérons. Puisse le ciel répandre ses bénédictions sur la vie nouvelle qui vient de s'ouvrir pour Son Altesse Royale.

« Et, comme pour faire de cette date aimée un jour de joie universelle, les rapports, les nouvelles qui nous arrivent de tous les points du royaume signalent d'abondantes pluies qui, fertilisant le pays, augmenteront sa prospérité en affermissant encore les progrès que Votre Majesté lui a fait faire. »

Sa Majesté a répondu en ces termes :

« C'est pour nous une grande joie de vous voir autour de nous en ce jour heureux; en nous offrant vos félicitations, vous nous avez exprimé une fois de plus vos sentiments de cordialité.

« Nous vous remercions de cette attention ainsi que de vos souhaits de bonheur et de félicité.

1. Gravure de Bocher, d'après une photographie.

2. Voyage exécuté de 1891 à 1892. — Texte inédit. — Tous les dessins de cette livraison ont été faits d'après des photographies de M. Fournereau.

3. Suite. — Voyez p. 1, 17 et 33.

4. Gravure de Bazin, d'après une photographie.

« Donc, MM. les représentants des puissances étrangères qui avez des traités avec le Siam, nous sommes heureux de vous renouveler l'expression du désir que nous avons de fortifier et de resserrer les relations amicales qui nous lient si heureusement, et vous souhaitons à tous, de tout cœur, santé, bonheur et prospérité! »

Telles furent les paroles de paix prononcées par Sa Majesté et respectueusement écoutées par l'assemblée recueillie.

Le soir, la ville entière était illuminée, et le fleuve, reflétant les mille lampions qui scintillaient sur les deux rives, semblait rouler des eaux enflammées. Quelque temps auparavant les quinze cents résidents de Bangkok avaient reçu un élégant bristol ainsi rédigé dans le siamois le plus pur :

« M. X... est invité au bal qui sera donné à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de S. M. le Roi de Siam, le 21 septembre 1891, au palais de Sunandalaya. »

Le bal était à l'euro péenne, et les invités purent se croire un instant rapatriés, en retrouvant leurs danses nationales; après un souper des mieux ordonnés, la foule se dispersa vers deux heures et demie du matin.

Cérémonie du Thù-Nâm (prestation du serment de fidélité).

Cette cérémonie a lieu deux fois dans l'année, au milieu et à la fin; elle suit les fêtes du Songkran pour la première prestation du serment, celles de l'anniversaire du roi pour la deuxième, c'est-à-dire le 22 septembre.

Ces dates, fixées de temps immémorial, sont scrupuleusement observées par les princes, les hauts dignitaires, qui viennent renouveler en présence du roi leur serment solennel de dévouement et de fidélité. Tout personnage occupant une fonction officielle qui enfreindrait cette loi sacro-sainte serait immédiatement considéré comme traître à son souverain et emprisonné sur-le-champ.

A la date fixée, tous les grands personnages, dans leurs plus brillants atours, se réunissent au palais, et observent les rites quasi religieux de cette grave cérémonie: ils dégustent l'eau d'allégeance et se lavent le front avec ce terrible liquide dans lequel ont été trempées les épées, les dagues, les lances, en un mot tous les instruments à l'aide desquels le roi peut faire repentir un parjure de sa félonie; finalement ils prêtent le serment solennel, prenant à témoin ces armes vengeresses pour le cas où eux ou les leurs se montreraient traîtres au roi.

Eu égard au caractère sacré de leurs fonctions, les talapoins sont exemptés de cette cérémonie, mais les principaux d'entre eux se réunissent dans les pagodes et célèbrent ce jour par des pratiques religieuses.

Immédiatement après cette sorte de communion civile, le roi, très pratique, encaisse un paiement semi-annuel versé par les consommateurs de l'eau d'allégeance.

Le Sokan. — Tonte du toupet de l'héritier présomptif du Siam. Cérémonies qui eurent lieu à cette occasion.

S. A. R. le prince Phra-Boroma-Oradsadhiraja-Syahn-Wakut-Somdetch-Phra-Boroma-Nang ayant atteint sa treizième année, il a été procédé pour lui, suivant l'usage, à la cérémonie de la tonte du toupet¹, qui s'accomplit, chez les Siamois, quand ils passent de l'enfance à l'adolescence.

Le jeune prince objet de la cérémonie est le fils favori du roi, qui l'a désigné comme son successeur; aussi les fêtes ont-elles été proportionnées à la grandeur du personnage et entourées d'une pompe et d'une solennité qui n'ont de comparable que celles que l'on admire dans la même occasion en l'honneur de son royal père.

Le roi, voulant déployer une grandiose magnificence en cette mémorable circonstance, ordonna la construction du monticule *Krai Laht* (Mont Méru²) sur le flanc de la grande montagne *Kummapahu*, d'après le modèle exact de celui qui avait été construit par ses prédécesseurs. Cette montagne artificielle s'élevait dans la cour du palais vis-à-vis de la salle du trône. Orientée à l'ouest et faisant face à la tribune royale, elle était recouverte de feuilles d'or, d'argent. Son sommet, couronné par un riche pavillon à quintuple toiture, était décoré de nombreux parasols à sept étages, symboles de la royauté.

Un autre kiosque, orienté au nord et au sud, avait été construit sur le flanc et à mi-hauteur de la montagne. A gauche, des peintures représentaient les divinités brahmaniques. Des sièges, le dos tourné vers la salle du trône, avaient été disposés pour le roi au sommet du monticule. Sur le perron de la salle royale avait été réservé l'espace nécessaire à l'ondolement qui suit la cérémonie de la tonte du toupet; l'eau lustrale devait

1. « Dès l'âge de trois ans, on rase les cheveux des enfants presque tous les mois, pour les rendre plus forts; quand ils sont parvenus à l'âge de quatre ou cinq ans, on leur garde sur le haut de la tête un toupet rond et long, qui ne se rase qu'à l'âge de la puberté chez les filles comme chez les garçons. Jusqu'à cette époque, les enfants des deux sexes n'ont d'autre occupation que de s'amuser et de se divertir avec leurs camarades.

« Quand le temps est venu de raser le toupet d'un enfant, c'est une grande fête dans la famille; on envoie des présents en fruits et en gâteaux à tous les parents, amis et connaissances, qui sont conviés à la fête. Ce jour-là, l'heure favorable s'annonce par un coup de fusil; les talapoins récitent des prières sur l'enfant et lui lavent la tête d'eau lustrale; les plus proches parents rasent le toupet du bambin, qui est orné de tout ce qu'on a pu se procurer de bijoux; l'orchestre joue des airs joyeux, tous les convives arrivent, font des félicitations au jeune tondu, et chacun dépose une offrande d'argent dans un grand bassin d'or ou de cuivre: cette collecte, qui monte quelquefois à plusieurs milliers de francs, devient le profit des parents et sert à remonter leurs affaires. Ce jour-là, il y a table ouverte dans la famille; on boit, on mange, on fume, on mâche le bétel, on joue aux cartes, aux dés. Les riches font en outre jouer la comédie et prolongent la fête pendant deux ou trois jours, suivant que leurs moyens le leur permettent. » (Mgr Pallegoix.)

2. Le monde (*Chakravan*) a un milieu, le *Méru*, roi des Monts, qui est entouré de sept rangées de montagnes; ce monde a quatre grandes îles ou *Thadile*, situées aux quatre points cardinaux, et entourées de deux mille autres plus petites; il est aussi entouré de hautes montagnes qui sont comme des murailles, et sa circonférence se nomme un « élément de l'Univers ».

jaillir sur la tête du néo-phyte, crachée par les gueules d'animaux fantastiques et fabuleux, dragons, éléphants et serpents. Deux escaliers conduisaient au faite de l'édifice; leurs nombreux gradins serpentaient au milieu d'un encombrement de portraits d'images, de curiosités, de figurines retraçant les scènes du *Ramayana* et mille autres objets provenant du palais royal.

Le 18 janvier 1889, la cérémonie commence par la consécration de l'eau lustrale et des étoffes de cotonnade blanche. Le roi avait voulu que la tribune royale (*Dusit-Maha-Phra-Sat*) fût entièrement refaite et semblable en tous points au modèle primitif : devant l'entrée on avait installé un dais recouvert de tentures de soie, tapissé de brocarts et décoré d'autels somptueux supportant les vases sacrés, les statues de Bouddha et l'urne renfermant les reliques de Ceylan. Les colonnes qui soutenaient ce baldaquin étaient revêtues de tentures d'or et d'argent, d'écussons, d'épées, de lances, de javelots et de sabres artistement disposés.

Le caractère brahmanique de la cérémonie était indiqué par la présence des divinités indoues qui peuplaient les longues draperies blanches tendues sur la tribune.

A 7 heures et demie, le roi, en petite tenue, portant les insignes de l'ordre de Mongkut, fit son apparition, alluma les cierges de cire consacrée, tandis que vingt-quatre talapoins et le prince officiant faisaient sur l'eau lustrale les prières d'usage.

Le lendemain était consacré à la combustion du cierge propice; les officiers de service avaient déployé le grand parasol septuple orné de feuilles et de crépines d'or et attendaient en silence le moment d'élever à la hauteur du trône le palanquin royal.

A 11 heures et demie, le roi, dans la même tenue que la veille, fait son entrée, allume quelques cierges et présente à son fils, afin qu'il l'allume, celui qui doit attirer sur le Siam les bienfaits de Bouddha; il est



LE PRINCE HÉRITIER ¹.

de cire pure, un papier d'or s'enroule tout autour. Soixante-cinq talapoins recueillis prient avec ferveur; tandis que des harmonies s'élèvent au ciel, le chef des licteurs soulève l'énorme parasol et vient le placer devant le palanquin royal. Sa Majesté et son fils prennent alors à pleines mains les étoffes brodées, les éventails, qui étaient préparés dans ce but, et les distribuent généreusement aux prêtres. A partir de ce moment jusqu'à la fin de la cérémonie, vingt talapoins sont désignés à tour de rôle pour prier jour et nuit.

Parmi les divertissements donnés à cette occasion, citons les tournois de lanciers, les danseurs annamites, les danseurs de corde, prestidigitateurs et jongleurs divers, les ombres chinoises.

Une procession monstre avait été organisée : en tête et à la queue, les danseuses du roi exerçaient leurs

1. Gravure de Berg, d'après une photographie.

talents chorégraphiques en agitant des branches d'arbre en or, et précédaient immédiatement un bataillon d'infanterie, drapeau et musique en tête, suivi de lieutenants portant fièrement la lance et le faisceau de rotins. Deux par deux, sabre au côté et vêtus de brocart, marchaient les bateliers du roi, puis venaient des pages déguisés en génies fantastiques. La section suivante était formée des pupilles de l'armée, de Laotiens coiffés du turban, des enfants des princes et des mandarins montrant leur toupet encore vierge. Des fifres, des tambours, des bugles, des conques marines jetaient à tous les vents leur musique discordante, tandis que les astrologues brahmes lançaient par poignées le riz cuit et le riz cru pour appeler sur la récolte la bienveillance céleste.

Deux jeunes princes à la robe de brocart ceinte d'une écharpe d'or s'avançaient dans leurs palanquins précédés d'un cortège de jeunes filles nubiles groupées d'après la couleur de leurs langoutis et dont la poitrine était recouverte d'un tissu broché d'or. Le palanquin du prince héritier, décoré de peintures représentant des divinités indoues, était entouré des insignes de la puissance de son maître, le parasol et l'éventail. Des femmes venaient ensuite, portant des plats d'or.

Enfin, formant la queue de la procession, suivaient des groupes de fillettes non tondues, d'esclaves marquées au poignet du sceau de la servilité, de femmes Kariengs au ventre tatoué de noir ou de blanc, de Laotiennes vêtues de noir, de Malaises, de Pégouanes, d'Annamites et de Has dans leurs costumes nationaux. Des cochers, conduisant des chevaux richement caparaçonnés, un second bataillon d'infanterie et sa musique, fermaient la marche.

Cette grandiose manifestation fut renouvelée dans l'après-midi du lendemain aussitôt que les talapoins, en prière autour du cierge sacré, eurent reçu leur nourriture des mains du fils du roi. Le lundi 21, même cérémonial que la veille.

Arrivons enfin au 22 janvier, qui fut le véritable jour du Sokan.

A dix heures du matin, le roi, tenant son fils héritier par la main, s'avance vers son trône, toujours escorté de la somptueuse procession; arrivé là, il aide le jeune prince à monter, le fait changer de vêtements et le conduit auprès du banc des talapoins.

Le moment venu, il était 11 heures 20, le roi, prenant la conque marine, asperge d'eau lustrale le corps de son enfant, puis, muni de ciseaux et d'un rasoir, au milieu d'un silence solennel, il tranche d'un seul coup le... toupet du prince et place sur sa tête une couronne de jasmin.

Tandis que les talapoins se lèvent et vont offrir au jeune homme leurs félicitations, toutes les musiques attaquent ensemble un hymne d'allégresse; la procession s'ébranle de nouveau, et le royal rejeton, dans son palanquin, se dirige vers le lieu de l'ondolement.

Vêtu de tissus légers et assis sur un escabeau à quatre pieds revêtu d'étoffe blanche, le prince, les mains

jointes, reçoit sans sourciller les multiples douches qui, jaillissant de la gueule du dragon, de la bouche du cheval, de l'éléphant et du zébu, convergent vers son corps frêle. Le roi, puisant l'eau pure dans cinq vases et cinq amphores, en arrose son fils; les princes, les nobles et hauts dignitaires réunis dans la tribune royale suivent cet exemple.

Cette cérémonie terminée, le jeune homme, quittant ses vêtements de bain, revêt la robe de brocart chamarrée d'or, se passe autour du cou un collier de diamants et de pierres précieuses et monte au sommet de la montagne se parer des insignes royaux.

Après diverses réjouissances et de multiples processions, le roi fait présent au jeune homme de poids d'or et d'argent et lui confère la plus haute dignité de l'ordre de l'Éléphant blanc.

Le lendemain, on procédait à l'onction du prince héritier, et le 24 janvier les représentants des diverses puissances étaient gracieusement conviés, par l'entremise du ministre des affaires étrangères, à prendre place dans la salle d'audience du corps diplomatique, pour assister à la procession aux flambeaux.

Le 25, les autorités civiles et religieuses se transportaient sur les bords du fleuve, et le toupet coupé au jeune prince était jeté dans les eaux du Ménam, en face de la pagode de Vat-Cheng. A la nuit, la montagne artificielle s'illuminait du haut en bas et s'ouvrait au public, la tribune des mandarins était convertie en théâtre. Le jour suivant, à la Bibliothèque royale, un dîner à l'européenne était servi, auquel étaient conviés les hauts dignitaires de Bangkok, les délégués des États tributaires et protégés, les Européens au service du gouvernement siamois et les représentants des puissances étrangères. Enfin, le 27 janvier, la série de ces merveilleuses fêtes se terminait par une superbe soirée dansante dans les palais de Sa Majesté royale le prince Rhanujanjse, frère du roi. La salle, luxueusement décorée d'armes et de draperies, était parfumée de fleurs naturelles et brillamment éclairée à l'électricité. C'était dignement finir une aussi imposante manifestation que la cérémonie du Sokan.

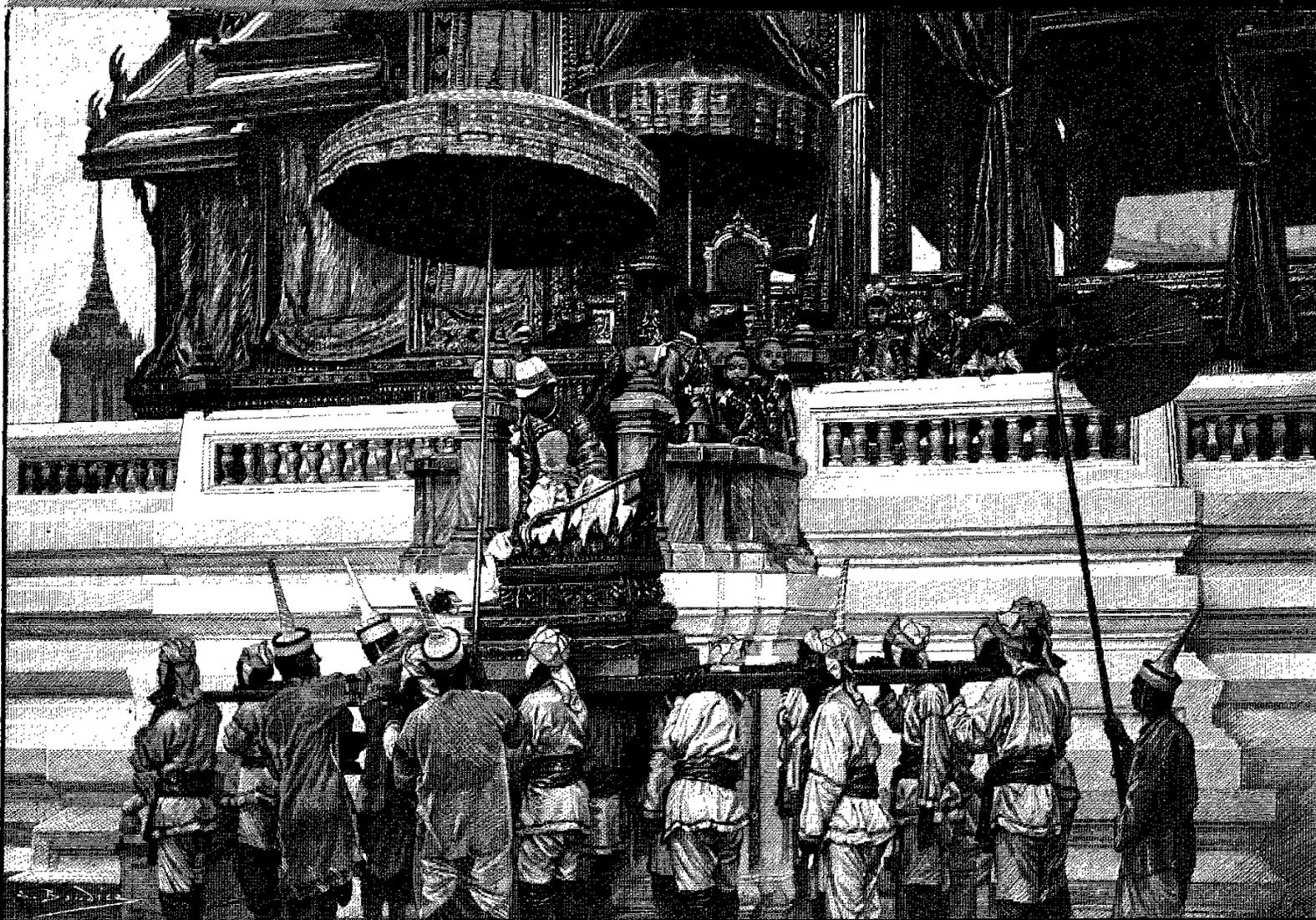
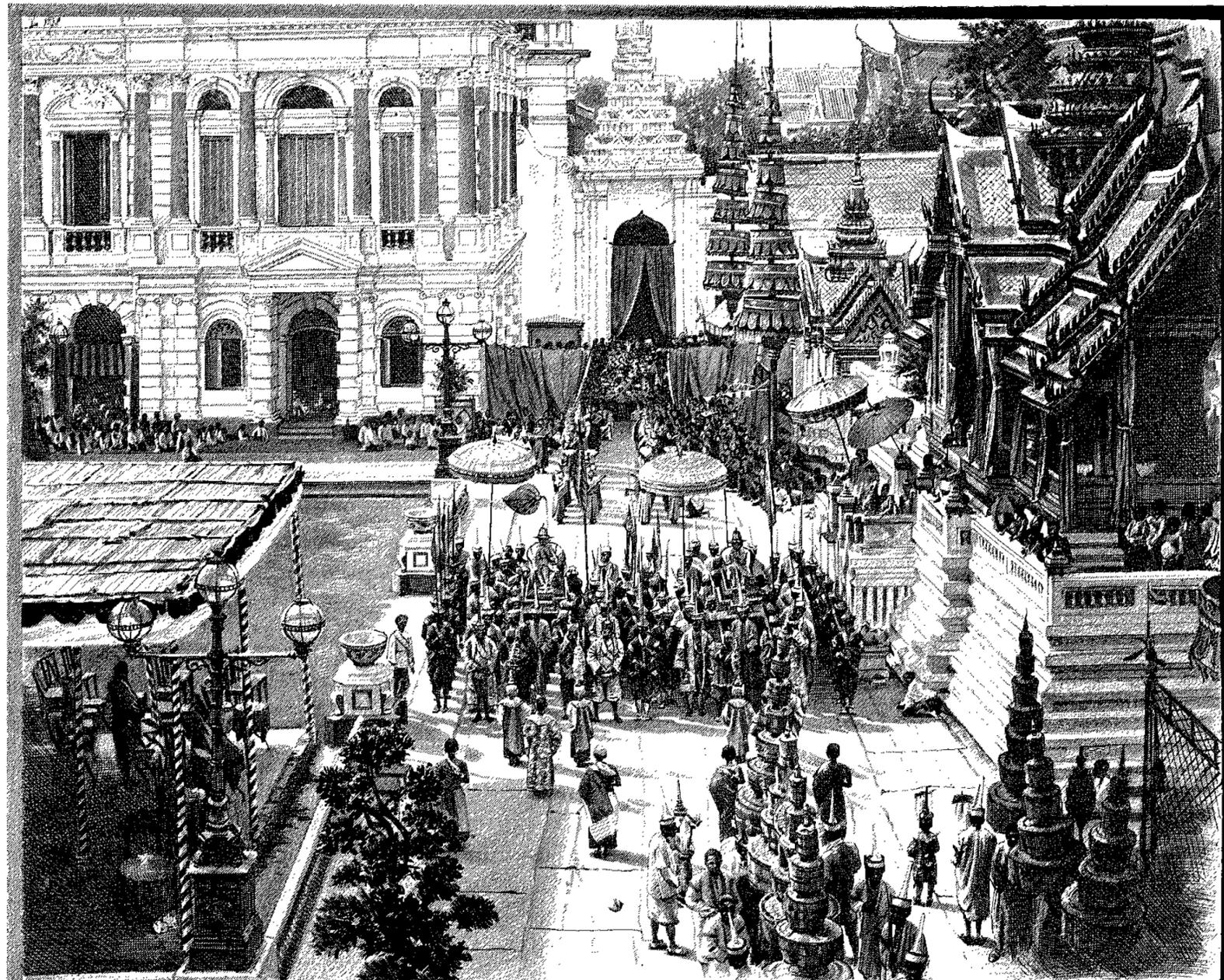
Entrée du prince héritier de Siam à la Pagode.

C'est une coutume chez les Siamois de faire entrer pour quelques mois, voire pour un an ou deux, les enfants qui ont atteint l'âge de puberté, dans un monastère de talapoins; ils prennent alors le nom de *Nen*¹.

Le prince héritier venant d'atteindre sa quinzième année, le roi décida qu'il ferait son noviciat comme *Nen*, afin d'acquérir des droits à la félicité future, et, renonçant pour quelque temps aux vanités de ce monde, d'apprendre sous les yeux des seuls talapoins la langue sacrée, le *Pâli*.

L'éclat que le roi a donné à cette cérémonie a revêtu

1. Le nom de talapoin ne peut être donné qu'aux religieux; il faut avoir vingt ans pour être admis à prononcer les vœux bouddhiques.



PROCESSION DEVANT LA TRIBUNE ROYALE. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

le caractère d'une véritable démonstration en l'honneur de celui qu'il désignait comme son successeur.

Depuis près d'un mois on exécutait les préparatifs de la fête : la pagode royale Vât-Phra-Keo était livrée aux décorateurs ainsi que le Vât-Bovoraniwet, résidence future du jeune Nen. Les tailleurs chinois s'empresaient de confectionner les brillants costumes qui devaient figurer dans la procession ; les cartonniers et enlumineurs mettaient la dernière main à l'immense serpent tricéphale, les armuriers préparaient les lances et les boucliers du Siam ancien.

Le 9 septembre 1891 eut lieu la première cérémonie purificatoire, exécutée suivant le rite brahmanique, après laquelle on rasa les cheveux et les sourcils du prince.

Le 10, dès 7 heures du matin, les voitures ne circulent plus dans les rues où doit passer la procession¹ ; dans la ville murée, toute la police est sur pied ; les agents, rangés en haie de chaque côté de la route, maintiennent la foule des curieux. Ceux-ci se pressent aux abords de la place des casernes et dans les rues adjacentes, cherchant le point favorable d'où ils pourront jouir du cortège et entrevoir l'héritier du trône de Siam. Tout le monde a revêtu son plus brillant costume. L'œil est attiré par les riches couleurs des langoutis, des écharpes, et le soleil, qui s'est mis de la partie, jette sa poudre d'or sur cette foule bigarrée.

Avec son habituelle courtoisie et son désir de plaire aux étrangers ses hôtes, Sa Majesté avait convié à cette cérémonie tous les membres du corps diplomatique avec leurs nationaux.

A 8 heures 15 minutes, la fanfare des lanciers se fait entendre et la procession se met en marche, passant devant la porte du palais *Swarti-Sabla*, où a été dressée la tribune royale, *Pla-Pla*. Décorée de tentures d'or, ornée de moelleux tapis supportant des sièges dorés, elle est entourée de la garde royale en tunique rouge ; c'est de là que le roi a pris place avec sa cour et c'est aussi là que le jeune prince attend le moment d'entrer dans le cortège.

Huit commissaires de police en ligne ouvrent la marche ; ils ont le pantalon blanc, la tunique bleu et argent, le casque blanc ; en arrière, de chaque côté de la route, un cavalier s'avance, sorte de héraut d'armes portant l'étendard ; viennent ensuite les lanciers avec la tunique rouge, le casque blanc et la lance au pavillon blanc et rouge.

Deux bataillons d'infanterie, de mille hommes chacun, suant à grosses gouttes sous leur tunique blanche à collet cramoisi et leur pantalon de même couleur, s'avancent correctement, précédés du drapeau et de la musique. Derrière eux, le vieux Siam ressuscite avec ses costumes et ses armes du temps : c'est la première partie de la procession.

Huit cuirassiers ouvrent la marche de la deuxième partie du cortège ; ils chevauchent de chaque côté de la

chaussée, encadrant les musiques siamoises, les tambours vêtus de rouge, le serpent tricéphale porté par trois cents hommes, les étendards verts et bleus et les pavillons triangulaires.

Deux éléphants coiffés du bonnet rouge à franges et à glands s'avancent pesamment, portant l'un des guerriers, l'autre des musiciens.

Les charrettes attelées de zébus, trois de chaque côté de la route, sont suivies par les guerriers armés de la lance et du bouclier, les lakhons à cheval, les licteurs portant les faisceaux de rotin, les archers à la veste blanche traversée d'une écharpe verte.

A 8 heures et demie, un héraut d'armes soufflant dans sa trompette informe le peuple que le prince va faire son entrée dans le cortège ; dès que les parasols multiples font leur apparition, les musiques se font entendre de tous côtés, interprétant l'hymne national siamois sur les différents tons de la gamme.

Les porte-étendard, les brahmes coiffés du chapeau d'astrologue, les porteurs de parasol, entourent le palanquin doré sur lequel siège le prince, porté par huit vétérans et garanti des rayons brûlants du soleil par l'énorme parasol, l'écran et l'éventail doré. De chaque côté marchent sur un rang les mandarins en tenue de cérémonie et les brahmes dans leur longue robe blanche. Viennent ensuite les dignitaires, les gens de la maison du roi et, conduits à la main, les poneys des écuries royales richement caparaçonnés ; les étendards annamites et chinois précèdent le défilé des guerriers armés de lances et de sabres et vêtus de costumes multicolores ; les musiciens lakhons, deux à cheval, deux à pied, marchent devant les fusiliers marins, vêtus de blanc et coiffés du béret, précédés du drapeau et de la musique : c'est la fin de la procession.

L'itinéraire prescrit une fois parcouru, le cortège défile à nouveau devant le roi. Au moment où le prince héritier arrive en face de lui, la procession s'arrête, les huit vétérans porteurs se dirigent vers les marches de l'estrade et abaissent la chaise princière ; le jeune homme descend, prend place à la gauche de son royal père et est conduit vers une salle de rafraîchissements, où l'attend une légère collation. La procession, reprenant sa marche lente, s'écoule paisiblement, les divers groupes se dirigent vers le cantonnement qui leur est assigné.

A 10 heures, le roi, accompagné des princes ses frères et des hauts dignitaires, tous en costume de gala, se rend à pied au Bôt du Vât-Phra-Kéo.

Le prince, après avoir distribué à la foule quelques pièces d'argent, va rejoindre son père ; il est assis sur une chaise à porteurs recouverte d'une étoffe de brocart d'argent et entouré d'un cortège formé par la noblesse du royaume ; son attitude est digne, son visage impassible, son regard fixe ; il semble pénétré de l'importance sacrée de l'acte qu'il accomplit. Vêtu d'une robe de soie blanche lamée d'argent, les bras nus, il expose sa jeune tête rasée aux rayons brûlants du soleil.

Arrivé devant le porche du Bôt, il en gravit les

1. Procession nommée par les Siamois *Song-Panuat*.

LA TRIBUNE ROYALE¹ (PAGE 51).

quelques marches, serre les mains de ses oncles et entre tout droit dans le sanctuaire. C'est alors qu'il est remis par le roi entre les mains du grand maître de l'ordre des talapoins, le *Krom-Phra-Pawaret*.

Le jeune Sama-Nen, avant d'être admis à entrer dans la pagode, a dû établir son exemption de toute maladie contagieuse ou infirmité corporelle, certifier qu'il n'est ni esclave, ni débiteur, ni soldat, et qu'il

a, outre les qualités requises pour son admission, le consentement de ses parents.

Il est ensuite dépouillé de ses vêtements et revêtu de l'humble et simple péplum jaune; il doit renoncer à toute espèce de luxe extérieur et se résigner à la modestie qui convient à sa nouvelle position.

A 11 heures la cérémonie religieuse est terminée; le roi est sorti du Bôt, accompagné de ses frères; le prince a disparu aux yeux de la foule.

Sa Majesté, tournant le dos à la porte principale du temple, s'assied dans un fauteuil d'or au centre du porche; à sa droite et à sa gauche sont placées les princesses ses filles; en avant, et lui faisant face, ses fils les

1. Gravure de Berg, d'après une photographie.

princes, ayant derrière eux les lances et les sabres dont ils se serviront pour les tournois auxquels ils vont prendre part.

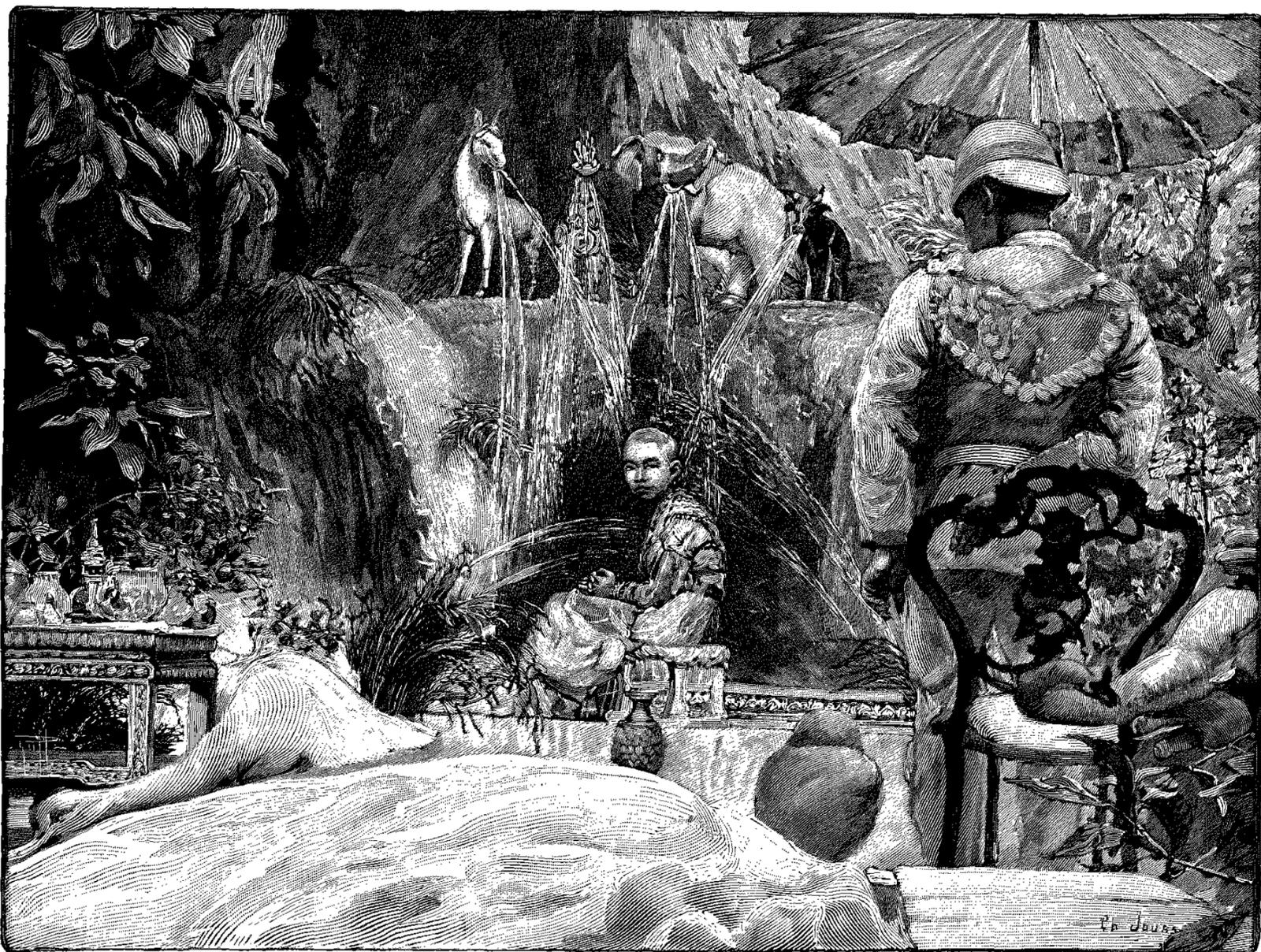
Dès que le roi s'est assis, il prononce le sacramentel « Que la fête commence ! » C'est le signal des *Krabe-Krabong*, divertissements qui vont clôturer la cérémonie. A portée de sa main est un guéridon portant les ustensiles à bétel et la tasse à thé en or.

Les princes commencent alors à mimer des poses chevaleresques. Ces tournois à la lance ou au sabre, fort bien exécutés d'ailleurs, sont la reconstitution exacte

Le dernier tournoi est terminé, le roi se lève, c'est le signal du départ; il est 1 heure de l'après-midi :

Lentement, sans bousculades, la foule se retire en silence, emportant avec elle l'impression inoubliable et fascinante de la merveilleuse féerie à laquelle elle vient d'assister. Pourtant, si le silence a été observé pendant et après la cérémonie, il n'en sera plus de même le soir à la veillée, où chacun échangera, interprétera ses impressions avec la volubilité et le langage coloré si chers aux Siamois.

Le 11 septembre, à 5 heures du soir, le prince Nen



LE PRINCE RECEVANT LES EAUX LUSTRALES¹ (PAGE 52).

des mœurs anciennes du Siam, et par cela même sont fort curieux. Les combattants, revêtus des plus riches costumes de l'Extrême-Orient, ruissellent d'or et de pierres, leur tête est rasée et leur toupet enfermé dans une sorte de tiare effilée faite d'argent et de pierres.

Tout le monde est avide d'assister à ce divertissement final, qui est certainement l'attraction la plus remarquable de toutes les fêtes royales. Malgré ses énormes dimensions, le Vât est insuffisant pour la foule qui s'y presse, et pourtant pas un cri, pas un murmure; une réserve, un respect remarquables : on se contente d'admirer.

1. Dessin de Jouas, gravé par Ruffe.

fait son entrée au Vât-Bovoraniwet, où il est reçu par le Krom-Phra-Pawaret, vieillard plus qu'octogénaire, linguiste érudit et épigraphiste remarquable. Il va s'initier aux dogmes bouddhiques, et dans trois mois reprendra la vie princière.

Nous tenons à remercier ici notre très sympathique compatriote M. J. de Pina de Saint-Didier, aujourd'hui vice-consul à Rangoon, dont le concours nous a été précieux lors de nos études sur les fêtes religieuses et civiles dans le royaume de Siam. Grâce à son obligeance notamment, nous avons pu fournir aux lecteurs les détails qu'ils ont lus sur la cérémonie de la tonte du toupet, fête qui s'est célébrée bien antérieurement à notre séjour à Bangkok.



PROCESSION DEVANT LES CASERNES. — GRAVURE DE PRIVAT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Décès et cérémonies funèbres.

Quelque répugnant que soit le sujet que nous allons traiter ici, il n'en est pas moins de notre devoir de l'aborder, car il initiera le lecteur au côté le plus étrange et le moins connu des mœurs siamoises. C'est un voyage fantastique que nous entreprenons au royaume de l'horreur, mais il sera heureusement coupé de descriptions moins sombres, celles des divertissements qui complètent toujours les cérémonies funèbres.

La santé des Siamois est peu solide. Faut-il attribuer cette fragilité à la nourriture très succincte dont ils se contentent, aux exhalaisons malsaines d'un pays marécageux, ou simplement à un naturel lymphatique compliqué d'influences climatiques? Nous l'ignorons; mais peut-être y a-t-il un peu de tout cela.

Malheureusement il y a au Siam des médecins. Ces messieurs, sans études, sans examens, sans diplômes, se nomment docteurs de leur propre autorité et soignent leurs malades à coups d'ordonnances fantaisistes¹ trouvées dans le *Tamra*, livre de recettes, qui constitue tout leur bagage scientifique. Néanmoins hâtons-nous d'ajouter qu'il y a aussi à Bangkok un certain nombre de médecins européens, ne manquant pas de clientèle.

Les principales maladies qui déciment la population sont le choléra, la variole, les fièvres paludéennes, la dysenterie, les affections de la poitrine, l'éléphantiasis et la lèpre. C'est, comme on le voit, une assez jolie part de fléaux meurtriers.

Les Siamois, assez lâches et peureux quand ils sont bien portants, montrent un courage et une indifférence rares quand ils sentent que la mort va les prendre. Ils sont sur ce point bien supérieurs à nous, qui ne savons généralement pas mourir : la raison de cette fermeté d'attitude n'est pas autre chose que la profondeur de leurs croyances religieuses, qui fait briller devant leurs yeux les horizons enchantés du Nirvâna.

Le manque absolu de toute statistique, de recensement ou d'état civil rend impossible l'établissement d'une moyenne de la longévité siamoise, mais il nous a été donné de rencontrer de nombreux vieillards, tant à la ville que dans l'intérieur.

Quand un Siamois est sur le point de mourir, on fait venir les talapoins, qui l'aspergent d'eau lustrale, sorte d'extrême-onction prescrite par la religion bouddhique. Les prêtres récitent ensuite un certain nombre des prières contenues dans leur livre sacré et, s'approchant de l'oreille du moribond, lui crient à plusieurs reprises et de toute la force de leurs poumons : « *Arahang! Arahang!* »

Aussitôt que le malade a rendu le dernier soupir, la

1. Voici la traduction de l'une de ces ordonnances; elle concerne le remède dit « l'Excellent » : « Prenez du gingembre (une petite partie) et un peu de ginseng; frottez-le avec un peu d'eau sur une pierre et faites-le infuser dans un peu d'arak. Si le malade en prend deux ou trois fois, les vents chauds qui combattaient les vents froids (!) s'équilibreront, et le malade sera guéri. Ce remède est infailible. »

2. « Sois exempt de concupiscence. »

famille entière se lève, l'entoure et commence, avec des cris déchirants, une sorte d'oraison funèbre rappelant les usages corses qui nous ont été révélés par Prosper Mérimée; les femmes font mine de s'arracher les cheveux, les hommes se frappent la poitrine : « O père bienfaiteur, s'exclament-ils tous en chœur, pourquoi nous quittez-vous? Qu'avons-nous fait pour vous fâcher? Pourquoi partez-vous seul? C'est votre faute aussi, pourquoi avoir mangé ce fruit qui vous a tué? Nous vous avons bien dit qu'il vous serait fatal, pourquoi n'avoir pas écouté nos conseils affectueux? Oh! malheur! Oh! désolation! O fragilité des choses humaines! » On se jette aux pieds du mort, on crie, on pleure, on le salue, on lui fait mille tendres reproches, et, au bout d'un quart d'heure ou à peu près, l'éloquence funèbre de ces personnes sensibles est au bout de son rouleau. On lave alors le corps, on l'enveloppe soigneusement de toile blanche, on le place respectueusement dans un cercueil, qui est presque toujours fait d'avance et que l'on couvre de papier doré; on place ensuite le tout sous un dais fait de bambous ornés de dentelles de papier, de guirlandes de fleurs naturelles, de découpures de clinquant, et l'on allume à l'entour une multitude de menus cierges. Un ou deux jours après cette exposition mortuaire, le cercueil, enlevé de la maison, est placé sur une sorte de catafalque porté à dos d'homme, ou déposé au fond d'une longue barque si le trajet doit se faire par voie d'eau; les parents et les amis accompagnent le mort dans cette suprême promenade, tandis qu'une grotesque clarinette fait entendre ses sons lugubrement nasillards jusqu'à ce que le funèbre cortège ait atteint la pagode où doit s'effectuer la crémation.

Au Siam, tout le monde est brûlé après la mort, sauf, bien entendu, les Chinois, les mahométans, protestants et catholiques, qui sont inhumés suivant les rites de leur religion.

Une fois le cercueil arrivé à la pagode où doit avoir lieu la cérémonie crématoire, la famille découvre le mort et le remet au *saparo* ou brûleur.

Celui-ci, avant de rien commencer, introduit son doigt dans la bouche du cadavre, en extrait le tical qui y a été placé à son intention, l'essuie vivement sur son langouti et, n'ayant pas de poche, le met dans sa propre bouche: c'est son salaire.

Il lave ensuite le visage à l'eau de coco et procède au dépècement partiel du cadavre, si le défunt a prescrit que telle ou telle partie de son corps serait donnée en pâture aux animaux¹. Muni d'un coutelas aiguisé, il détache les chairs en longues bandelettes, et, les faisant tournoyer un instant, les lance à toute volée aux chiens et aux vautours qui ne quittent pas les pagodes.

Cela fait, il place le cadavre sur le bûcher fait des morceaux de bois que chaque parent ou ami a apportés avec lui; le feu est allumé et, avivé par la résine qu'on y répand, jette de longues flammes rouges; la fumée

1. Cet usage est une humiliation qui a pour but d'acquérir des mérites à l'entrée dans le Nirvâna.

s'élève épaisse et nauséabonde, obscurcissant cette scène diabolique.

Si le saparo n'a pas pris la précaution de trancher les articulations du cadavre, le spectacle est encore plus épouvantable : les chairs inanimées semblent renaître et palpiter; les membres, électrisés, s'agitent, se tordent et se détendent; le mort, ressuscité, grimace et se démène affreusement sur son lit de tisons. Horreur! une détonation se fait entendre, c'est la cervelle liquéfiée, dilatée par la chaleur, qui a brisé les parois du crâne et s'est échappée bruyamment, éclaboussant tout à l'entour! Le mort alors, comme épuisé, s'affaisse au milieu des huiles et des graisses qui découlent de son corps carbonisé, et crépitent sous les baisers de la flamme qui le lèche! La fumée devient noire, empuantie, le vent emporte les miasmes nauséux qui s'en échappent à des distances quelquefois considérables.

La combustion terminée, les parents s'approchent du bûcher, recueillent les principaux ossements, qu'ils placent dans une urne, et les emportent à la maison; le vent fera le reste et dissipera dans la poussière les derniers vestiges de ce qui fut un homme.

La couleur du deuil est le blanc. Hommes et femmes se rasent le crâne.

Pour les pauvres, pas de cérémonie; ils sont roulés dans leur langouti et la natte qui leur servait de couchette, puis enfermés dans une claie de bambou; placés ensuite dans un cercueil sommaire, deux coulis les emportent au *Vât-Saket*, la grande nécropole.

Le *Vât-Saket*, qui est, à notre avis, la plus grande honte de Bangkok, mérite une visite spéciale. Nous avons déjà eu l'occasion de le signaler, lors de notre description des fêtes religieuses, et nous rappellerons simplement qu'il est construit au pied de la montagne d'or, *Phu-Khào-Thong*, près du mur d'enceinte de la ville royale. Ce monastère a été édifié par ordonnance royale pour que l'on y pût faire les crémations, qui sont interdites à l'intérieur de la ville murée. On y distingue trois grandes divisions : le bûcher, le charnier, le cimetière. Ce dernier, vaste emplacement envahi par la brousse, est le lieu d'inhumation des individus morts de mort violente, d'épidémie, de suicide ou d'accidents. Les cadavres qui y sont placés doivent y séjourner trois jours avant d'être brûlés; cet usage est prescrit par les textes sacrés.

Les inhumations sont faites sommairement et sans précautions. Le fossoyeur, peu ou point payé, s'épargne le travail et n'enfouit pas le corps à une profondeur supérieure à 40 ou 50 centimètres; aussi chiens, vautours et corbeaux, guidés par les fétides exhalaisons, arrivent-ils promptement à déterrer le funèbre dépôt, et n'est-il pas rare de voir surgir de terre une jambe, un bras à moitié déchiquetés par la dent ou le bec de ces lugubres convives. Aucun symbole, aucun ornement n'indique la place de la tombe; seul un léger renflement du sol en révèle l'existence à un œil exercé.

Le charnier est une enceinte carrée divisée en deux cours pavées de briques, où sont traînés les cadavres

par les soins des saparos; le matin les animaux y font leur horrible repas. Visitant un jour le *Vât-Saket*, je mettais au point mon appareil photographique, lorsque mon attention fut éveillée par un bruit singulier; me retournant, je me trouvai en face de deux saparos traînant derrière eux, au bout d'une longue chaîne, deux cadavres qui n'avaient plus d'humain que les mains et les pieds, le reste étant mutilé, déchiqueté jusqu'à l'os, les visages rongés, les orbites fouillées par le bec rapace des vautours anthropophages.

Des *salas* de repos sont aménagées à l'entour du charnier pour les parents et amis des défunts, des cellules pour le dépôt des cadavres; de petites tables carrées sont disposées pour recevoir les membres destinés au repas des vautours. Les galériens et condamnés sont dévorés en entier; cette humiliante et suprême flétrissure fut prescrite, paraît-il, par Bouddha; pourtant les ossements de ces malheureux sont aussi brûlés. Quant aux décapités, s'ils n'ont pas de famille, ils sont abandonnés sur le lieu de l'exécution à la rapacité des carnassiers, et leur tête est fichée sur un pieu fixé dans le sol. Les parents qui veulent leur rendre de posthumes hommages ont le droit de faire enterrer le corps, mais la tête reste empalée, car si un individu désirait emporter ce sanglant souvenir d'une personne quelquefois chère, il ne pourrait le faire qu'à la condition de remplacer par la sienne la tête qu'il enlèverait; il est superflu d'ajouter que ce genre de dévouement trouve fort peu d'amateurs.

Lorsque les os ont été convenablement dépouillés de la chair qui les recouvrait, les squelettes sont traînés dans la cour du mausolée où se font les crémations. On y brise les os à coups de hache, puis on les place sur un bûcher de fascines qui les consume rapidement; durant l'opération, le saparo recouvre ces restes informes avec le langouti et la natte du mort.

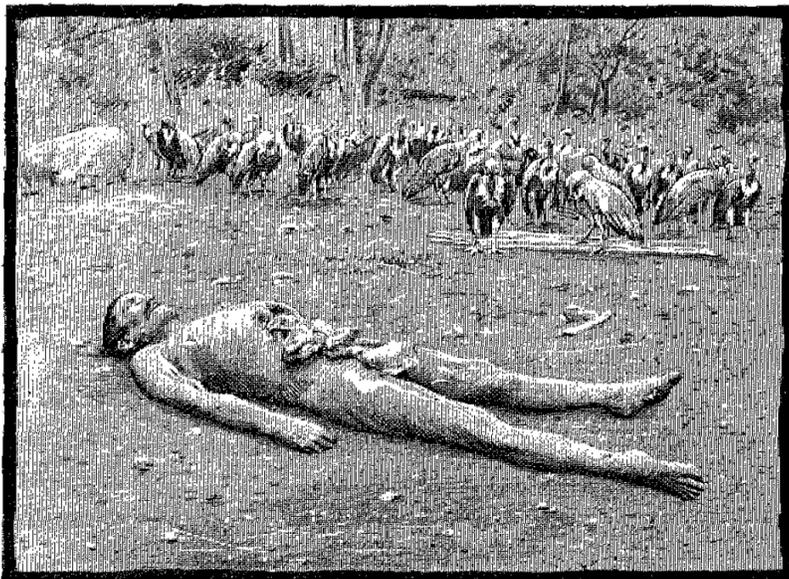
Au centre du mausolée est un autel rectangulaire où l'on dépose la bière en arrivant; il est réservé pour les personnages d'un certain rang. D'autres édifices du même genre reçoivent le corps des individus de moindre importance. Quand le nombre de ces autels primitifs est insuffisant, on en construit de provisoires dans les cours du Vât avec des bambous.

Le lieu des crémations, jonché de débris d'os calcinés, est souvent funeste aux indigènes qui y circulent les pieds nus : ils se font de dangereuses blessures, qui pardonnent rarement, le tétanos et la gangrène compliquant les plus légères écorchures. Devant de semblables accidents on ne peut s'empêcher de songer à une sorte de vengeance posthume des malheureux si sauvagement traités par leurs semblables.

Dans la classe moyenne, on conserve les corps deux ou trois jours dans la maison; les riches y séjournent une semaine, les mandarins un ou deux mois, quelquefois plus, car on attend la complète exécution des travaux de décoration en rapport avec la grandeur du personnage décédé, et la faveur d'aller chercher le feu à celui qui est entretenu jour et nuit au Palais; il faut

pour cela que le défunt ou sa famille ait payé toutes ses dettes.

Dans un cas comme celui des funérailles de grands personnages, où le corps risque d'attendre un certain temps avant la crémation, la bière est percée, dans sa partie inférieure, d'un trou dans lequel est luté un bambou permettant aux déjections de s'échapper au dehors. Les décorations sont luxueuses et imposantes, la confection du dais et des ornements du lieu crématoire est l'objet du plus grand soin. On tire en outre à cette occasion de nombreux feux d'artifices, et les



talapoins prononcent d'édifiants sermons. On élève des tentes à l'entour du catafalque, des jeux s'organisent, on vient écouter les comédies en plein air, interprétées par les artistes dramatiques lakhons.

Puisque l'occasion se présente à nous de dire quelques mots de ces curieux personnages, nous prendrons la liberté d'ouvrir une courte parenthèse pour donner au lecteur quelques aperçus sur leur art si profondément intéressant.

Les théâtres ambulants, dressés en plein vent, constituent une attraction dont les Siamois sont véritablement fanatiques; pourtant la mise en scène est nulle, l'action se déroule sur une estrade dont la simplicité rappelle les usages de l'antiquité: quelques paravents, des écrans et des parasols, mais de décors point.

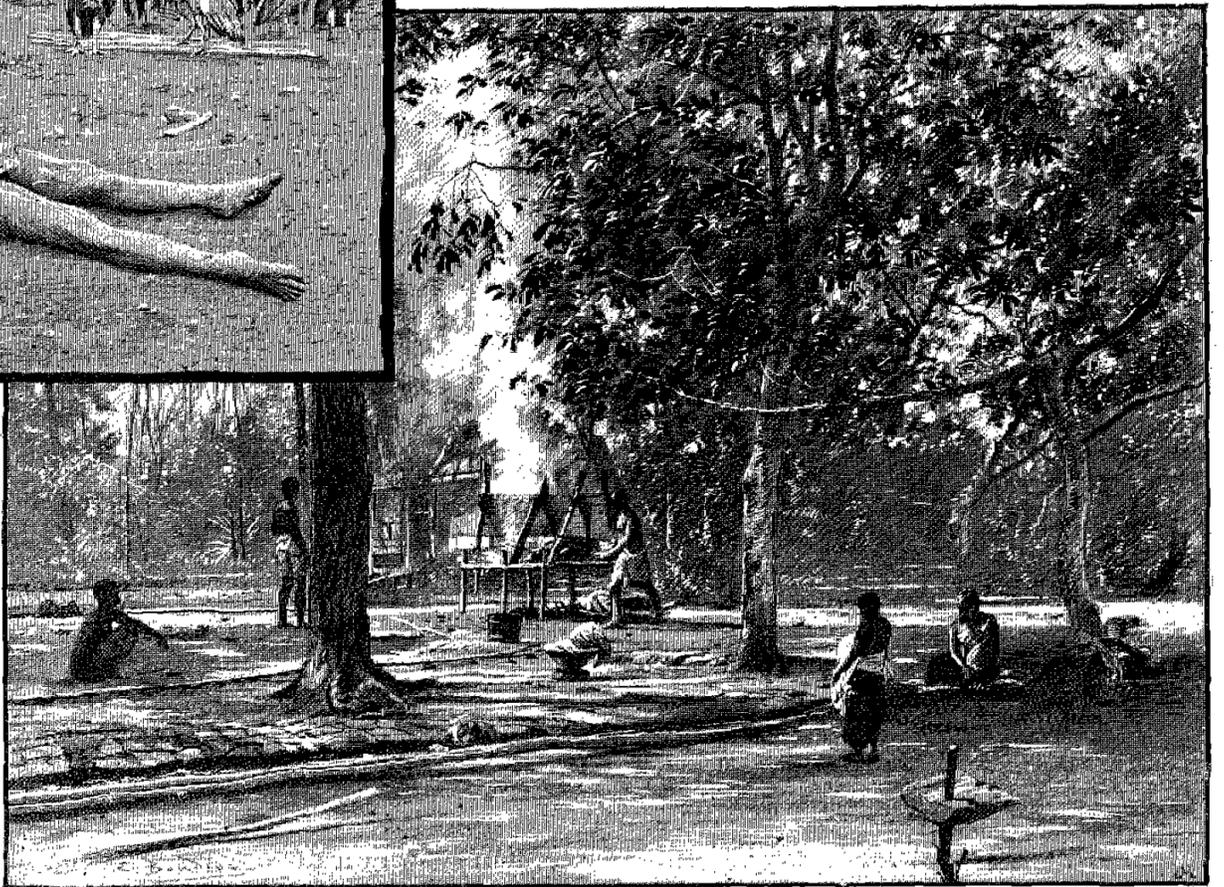
Les costumes, les masques des artistes, varient suivant les poèmes qu'ils interprètent; ceux-ci incarnent généralement des personnalités fabuleuses ou divines dont ils trouvent une sommaire description dans les livres bouddhiques; le Singe vert et le Singe noir font avec le *Garuda*, le *Pret* et le *Krut* de fréquentes apparitions sur la scène.

Quelques actrices sont masquées comme leurs con-

frères, mais la plupart se contentent d'un habile maquillage qui les rend méconnaissables.

Toutes menues et adorablement faites, ces fillettes sont généralement belles; leur charme exotique est encore rehaussé par la bizarrerie de leurs costumes, l'étrangeté onduleuse de leurs mouvements félins. Habitues dès la plus tendre enfance à se désarticuler aisément, elles peuvent plier les bras indifféremment dans l'un ou l'autre sens, et retrousser leurs doigts en exagérant encore ce singulier mouvement à l'aide de longs ongles d'argent recourbés dont la pointe est effilée. Des bracelets chargent leurs poignets; une sorte de couronne pyramidale, accompagnée d'oreillons ajourés et dorés, est placée très en avant sur leur tête.

Une troupe de musiciens accompagne les acteurs; ils sont assis en tailleur sur une estrade peu élevée, et,

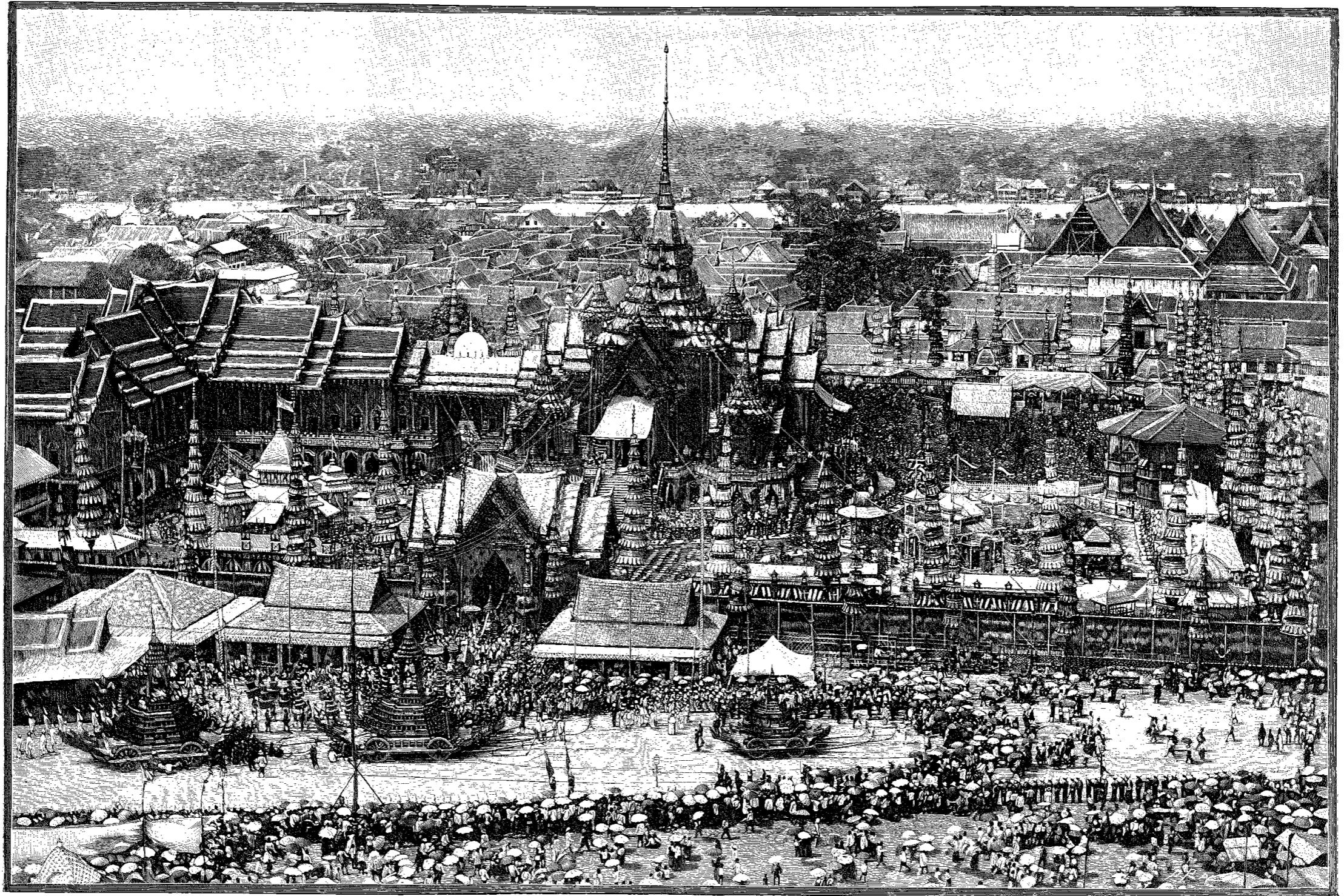


CRÉMATION¹ (PAGE 58).

sans se départir jamais d'une remarquable gravité, font entendre une musique étrange mais non sans charme, qui, tantôt vive, alerte, sautillante, tantôt gutturale et voluptueuse, s'accorde parfaitement avec les expressions mimées par les artistes. Les instruments qu'ils emploient sont les tambours frappés avec la paume de la main, une sorte d'harmonica de bois affectant la forme d'une carène, la flûte à sept trous, la guitare; assis au milieu d'une claie circulaire de bambous, un musicien armé de deux légers marteaux frappe en cadence les diverses timbales qui l'entourent et qui sont faites d'un alliage d'argent et de laiton.

Les pantomimes, car tous les poèmes sont mimés et non déclamés, sont originales, les poses toujours gracieuses, les mouvements sont frôleurs et onduleux, les

1. Dessin de Boudier, d'après une photographie.



CRÉMATION ROYALE. — GRAVURE DE PRIVAT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

torses remuent sans que les jambes bougent. Ces scènes, jouées avec un soin très étudié, sont habituellement tirées des traditions nationales ou héroïques et des légendes bouddhiques.

Les funérailles des reines, des princes, princesses et proches parents du roi ne diffèrent pas sensiblement des funérailles royales que nous allons décrire; peut-être sont-elles un peu moins somptueuses, mais le cérémonial est le même.

Funérailles royales.

Un roi vient de mourir, cette triste nouvelle est annoncée au peuple par le cri mille fois répété de *Savannakhot*¹; c'est un deuil public.

Le corps du roi défunt, soigneusement lavé, est momifié au mercure jusqu'à dessiccation complète; son visage, enduit de cire, est recouvert de feuilles d'or. Ainsi préparé, le cadavre est placé dans une urne de cuivre doré enrichie de pierreries; les jambes sont repliées, les genoux à hauteur du menton, les bras ramenés sur la poitrine, les mains jointes. Un couvercle en forme de couronne royale est placé à la partie supérieure.

Un trou a été ménagé au fond de l'urne, qui permet aux matières liquides de s'écouler dans une sorte d'écuelle d'argent placée dans un bassin de même métal. Ces déjections, précieusement conservées, seront brûlées en grande pompe sept jours avant la grande cérémonie crématoire.

Les préparatifs terminés, le défunt, toujours dans son urne, est transporté respectueusement au Maha-Phra-Sat, où l'attend un fastueux catafalque. On place sur les gradins une des couronnes royales, le sceptre, l'épée, la conque du sacre², les objets de valeur ayant appartenu au roi; on dresse les parasols de drap rouge rehaussé de paillettes d'or; à l'entour sont disposés des vases de porcelaine, des cristaux, des monceaux de fleurs naturelles renouvelées chaque jour.

Les talapoins prennent place sur des estrades disposées aux quatre coins, et entrent en prières, se relayant de vingt-quatre heures en vingt-quatre heures; ne pouvant quitter ce poste sacré, ils prennent leur nourriture sur place, fument et chiquent le bétel.

Trois fois par jour on apporte au défunt les mets qu'il préférerait, sans oublier le thé, l'arak, le bétel ni le tabac. Ces hommages, rendus aussi respectueusement que du vivant de Sa Majesté, se poursuivront jusqu'au jour où le feu aura totalement anéanti ce corps vénéré.

Ainsi disposé, le corps est quelquefois conservé pendant plus d'un an, car le palais de la crémation, qui, pour des funérailles royales, est construit dans des proportions colossales, exige pour sa complète exécution un assez long laps de temps.

Des ordres partent de Bangkok dans toutes les directions, indiquant aux gouverneurs de province les

matériaux qu'ils auront à fournir pour l'édification du mausolée. Ces prélèvements sont proportionnés à la richesse des provinces et consistent surtout en bois, colonnes, planches, bambous, résines, huiles, nattes, ocre rouge, rotin et pailotes. Ce sont en effet ces simples matériaux qui serviront à la construction du *Phra-Men*¹, mais il n'en sera pas moins original et grandiose: l'imagination vive, féconde, des Siamois trouve, en pareille circonstance, un vaste champ d'exercice; elle déploie tout à son aise ses mille décorations fantastiques et chatoyantes dont les proportions et l'harmonie font pâlir nos plus belles fêtes européennes. Des milliers d'hommes, pendant cette trop courte année, sont employés à découper, à coller les feuilles d'or, d'argent, de clinquant, les papiers de couleurs qui constitueront la partie fondamentale de l'ornementation; des artistes d'un incontestable talent surveillent le travail.

Ce n'est pas sans quelque peine que les matières premières sont envoyées des provinces; les colonnes notamment, qui doivent être taillées dans les arbres les plus hauts, sont d'un transport difficile. A Bangkok, les ministres reçoivent les matériaux, qu'ils font placer dans des magasins provisoires en attendant leur emploi dans la construction de l'édifice.

Dès que le jour favorable a été indiqué par les astrologues brahmes, on commence les travaux par la pose des colonnes, qui mesurent 26 mètres de haut et doivent toutes être posées le même jour.

Le monument crématoire, *Phra-Men*, a la forme d'une croix grecque, dont les bras mesurent 30 mètres de long sur 8 de large; l'intérieur est décoré de Thévadas; aux quatre angles rentrants sont élevés les pavillons *Ho-Phra-Suot*, abritant des figures de *Kinon* portant le glaive.

Au nord s'élève le palais rectangulaire: *Phra-Thi-Nang-Song-Tham*; sa façade mesure 30 mètres, sa profondeur est de 10 mètres; c'est là que le nouveau roi vient, en signe de deuil, écouter les prédications; à côté se trouve la salle de repos, *Phra-Thi-Nang-Palat*, où il dort, mange, boit et se baigne. Aux quatre points cardinaux s'ouvrent de monumentales doubles portes, surmontées de hautes et fines flèches, *Jot-No-Pha-Sun*; elles sont reliées entre elles par une palissade de 3 mètres de haut; à l'intérieur sont disposées des galeries destinées à recevoir les offrandes populaires, et quatre pavillons réservés aux talapoins. Sur la face sud, de 5 mètres en 5 mètres, d'immenses mâts supportent les neuf étages du parasol symbolique.

De chaque côté des portes sont dressés des feux d'artifice, *Dok-Mai-Rung*, des colonnes rostrales, *Song-Sutha*, de 18 mètres de haut, où brûlent toute la nuit des flammes colorées. Plus en avant, les lakhons ont dressé leur théâtre, les bateleurs dansent sur la corde. Les trois autres faces sont entourées de restaurants, de cafés, de tentes, de pavillons pour le corps

1. Terme exclusivement employé pour désigner les décès royaux.
2. Relique brahmanique.

1. Monument crématoire.

diplomatique, les princes, les dignitaires et les invités.

Les travaux terminés selon les rites traditionnels, l'urne et son royal contenu doivent être enlevés furtivement du Maha-Phra-Sat et transporté nuitamment au *Vât-Phra*, où ils resteront jusqu'au lendemain.

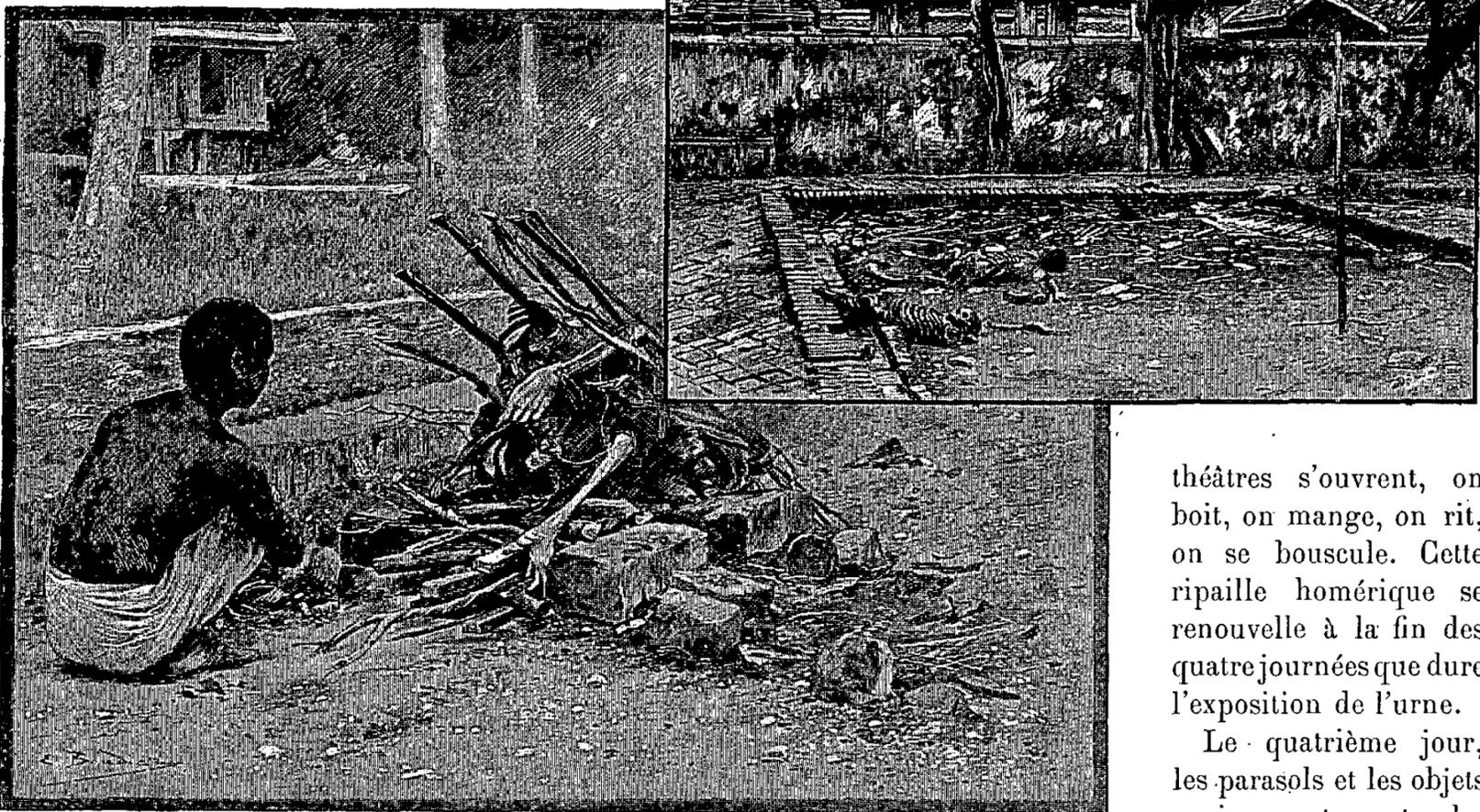
Ce jour-là seulement l'urne sera levée en grande pompe pour être conduite au *Phra-Men* sur un char somptueux, précédé et suivi d'une imposante procession. La cérémonie commence à neuf heures du matin.

En tête marchent les porte-étendard, précédant une centaine de troubadours vêtus de rouge. Viennent ensuite les animaux fantastiques, les *Thévidas*, portant la fleur de lotus, les mandarins, les ministres entourant un talapoin en prière dans la pose extatique de Bouddha; un jeune prince tient dans ses mains une longue draperie

versant la foule, jette à droite et à gauche des citrons à surprise dans lesquels sont enfermés des bons au porteur tirés sur le Trésor, des espèces en argent, des bons pour une barque, une maison ou un terrain. L'heureux mortel qui peut saisir au vol un de ces fruits merveilleux présentera son billet au trésorier du palais, qui lui comptera séance tenante la somme indiquée ou lui remettra le titre de propriété de l'objet promis.

Le roi, par gracieuseté, remet de la main à la main quelques menus cadeaux aux Européens invités.

Le soir on illumine, on tire des feux d'artifice, les



CRÉMATION 1.

blanche fixée au char funèbre qui le suit : il conduit le deuil.

Derrière le char s'avance une voiture de bois sculpté et doré recouverte d'un dais à flèche qui abrite l'urne dans laquelle est le corps du roi; suivent les pleureurs à la tête rasée, au costume entièrement blanc. L'infanterie de marine et les équipages de la flotte ferment la marche.

Le roi reçoit le corps de son prédécesseur; l'urne est descendue du char à l'aide d'une échelle dont les montants sont faits en forme de serpents, on lui fait faire trois fois le tour du mausolée et elle est finalement dressée sur le catafalque, où le roi l'accompagne; il se retire ensuite dans son salon de repos.

Les talapoins entrent en prières et le défilé s'écoule lentement après avoir déposé ses offrandes.

A quatre heures, les jeux commencent; le roi, tra-

on pose tout autour des draperies blanches et l'on dresse le royal bûcher, *But-Salok*, fait de bois de santal.

A quatre heures, le roi, accompagné des ministres, dignitaires et mandarins, vient mettre le feu à l'aide d'un tison enflammé au brasier qui brûle éternellement au Palais; huit *Sanôm*² entretiennent la flamme et veillent à ce que la combustion soit parfaite. Pendant l'opération, la fête continue.

Les restes royaux sont recueillis le lendemain avec le plus grand soin et placés dans une urne cinéraire en or, où ils reposeront à jamais. On rétablit les parasols et le catafalque dans l'état où ils étaient au premier jour, on replace l'urne d'or où elle se trouvait précédemment, les objets sur les gradins; cette nouvelle exposition dure trois jours, ce sont trois jours de fête.

1. Dessin de Boudier, d'après une photographie.

2. Les brûleurs habillés de rouge.

théâtres s'ouvrent, on boit, on mange, on rit, on se bouscule. Cette ripaille homérique se renouvelle à la fin des quatre journées que dure l'exposition de l'urne.

Le quatrième jour, les parasols et les objets environnants sont enlevés, le corps transvasé dans l'urne crématoire;

Le surplus des cendres et des déchets consumés est placé dans une étoffe blanche et jeté dans le fleuve par la main d'un prince devant le Vât-Samplum. La barque qui porte ces restes est soigneusement close.

Le septième jour, l'urne, placée sur un char, est conduite au *Maha-That* avec le même cérémonial que pour la levée du corps.

Le huitième jour, dès le matin, le roi se rend au *Maha-That* pour assister aux cérémonies religieuses, faire des offrandes aux talapoins, des cadeaux aux ministres et aux étrangers, puis tout est fini, la ville reprend son calme et sa physionomie habituels.

L'avenir du Siam.

Ai-je bien tout dit? Non certes, je le sens; une multitude de détails typiques et intéressants ont dû m'échapper, mais aussi quel chaos dans mon cerveau quand j'essaye de résumer mon trop court séjour dans la capitale du Siam! De mignonnes fillettes couvertes de bijoux, un roi fastueux qui chique et qui crache, un monarque brûlé, des indigènes grillés, des pagodes féeriques, de misérables huttes, voilà autant de contrastes étranges qui se heurtent dans ma mémoire, y menant une fantastique sarabande. Ai-je bien de mes yeux vu tous les tableaux de ce voyage au pays du rêve? Parfois je me prends à en douter.

Quiconque a constaté ce dont les Siamois sont capables ne peut s'empêcher de songer à ce qu'ils pourraient faire s'ils étaient encouragés et tirés de l'apathie somnolente où ils végètent. Que ne pourrait-on espérer d'un pays pour lequel la nature s'est montrée plus que prodigue, et dont les habitants sont aussi industriels qu'intelligents? Le jour où une main ferme tiendra le pouvoir et déblera le pays de ses gouvernants énervés

par la débauche, le jour où le travailleur, loin d'être terrorisé, se verra libre corps et âme et stimulé par l'appât du gain, où les plaines fertiles encore incultes, les mines qui dorment dans leur linceul de pierre, seront exploitées d'une façon suivie et intelligente, ce jour-là le Siam, loin de pencher vers sa ruine, se relèvera riche et puissant, prenant une place prépondérante dans les plus grandes nations de l'Extrême-Orient.

Ce serait une belle conquête toute pacifique pour laquelle les armes employées seraient l'intelligence, la douceur et la science. Ce serait aussi une œuvre toute d'humanité, car sur cette terre bénie, au milieu des richesses du sol, un peuple souffre sans se plaindre, cachant sa misère et ses plaies : il faut aller au-devant de ces douleurs et les panser peut-être malgré elles.

Les Chinois nous donnent un exemple frappant et encourageant par le succès indiscutable de leur intrusion pacifique : les deux millions qui ont immigré au Siam sont les maîtres du négoce, tout ce qui est travail dans le royaume est organisé, encouragé, fructifié par leurs mains, et si la Chine s'avisait de placer à Bangkok un consul, l'autorité du roi deviendrait illusoire.

Eh bien, cette grande œuvre industrielle et commerciale, cette campagne philanthropique, pourquoi ne serait-ce pas la France qui l'entreprendrait? Ce rôle est beau, il est fait pour elle. Le vieux trône du Siam chancelle et menace ruine, le pavillon à l'éléphant blanc sur champ de gueules pend tristement au bout de son mât vacillant.... Ne verrons-nous pas un jour un peu de bleu se mêler à ses couleurs pâlies et un souffle puissant le secouer plus fièrement sur ce ciel toujours bleu?

D'ailleurs, ne l'oublions pas, nous avons été maîtres pendant un an, par traité authentique, de l'île de Jong-Selang, de Mergui et de Bangkok; deux siècles, il est vrai, se sont écoulés depuis.

1. Gravure de Bazin, d'après une photographie.

LUCIEN FOURNEREAU.



VÂT-SAKET¹ (PAGE 58).